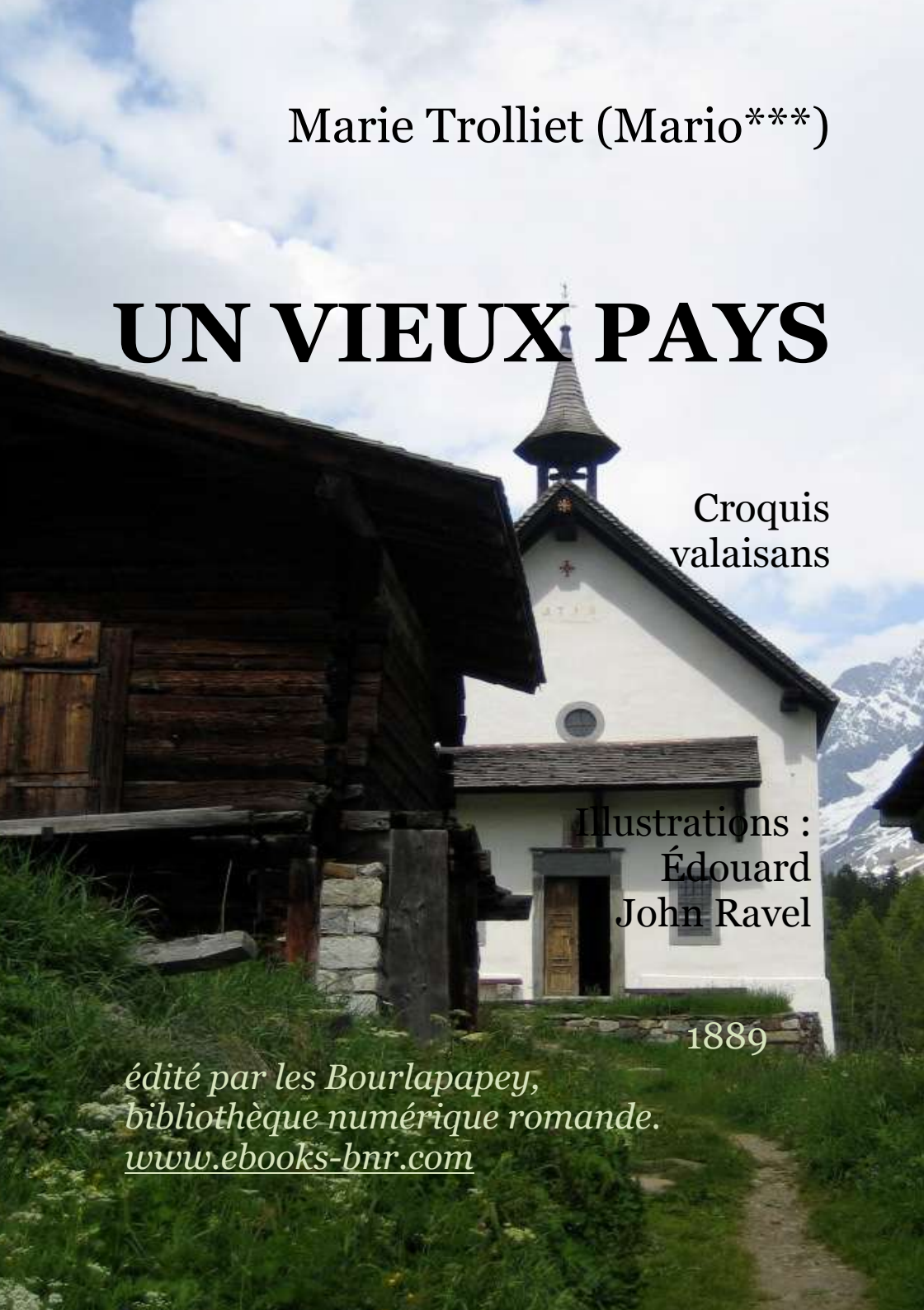




Marie Trollet (Mario***)

UN VIEUX PAYS

Croquis
valaisans

Illustrations :
Édouard
John Ravel

1889

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande.
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

AVANT-PROPOS	4
MARIE STUART À FESCHEL	8
À ZERMATT	45
SAVIÈZE	80
UNE FÊTE DANS LA VALLÉE DE LCETSCHEN	107
LA LÉGENDE D'ANNIVIERS	144
Le nain missionnaire	146
UN VILLAGE DE MONTAGNE	170
LE VŒU D'UN PESTIFÉRÉ.	204
BARBE DE PLATÉA HISTOIRE DU VIEUX TEMPS.	226
Ce livre numérique :	253



AVANT-PROPOS



À chaque pays sa couleur, à chaque oiseau sa chanson. Que sur l'asphalte et les boulevards bruyants d'une grande ville, entre l'étalage d'une marchande de modes et les senteurs écœurantes d'une boutique de parfums, les figurines du tailleur fashionable et les romans éhontés de la librairie voisine, le *flirt* déploie toutes ses audaces, et l'élégance tapageuse tout son chic, tournures,

poufs, plumes, panaches et pompons : il n'y a là rien à redire. Le tableau est tel que le demande le cadre, et les deux sont faits l'un pour l'autre.

Mais si en regard de cette perspective banale, on fait passer sous vos yeux une longue vallée encaissée entre deux remparts de pierre ; un pays montagneux coupé de gorges abruptes, hérissé de cimes hardies et de pics altiers : cela veut un autre décor.

Sur cet horizon étroit et rembruni, sur ces pierres grises, ces rocs immuables et ce sol revêché ; sur cette grande solitude et sur ce grand silence, que l'on place çà et là quelques troupeaux, vaches et moutons de petite race, le tintement mélancolique de leurs clochettes, des chalets frustes et noircis, de rares villages, des gens du vieux type, populations ou disséminées ou nomades ; de rustiques sanctuaires, des croix sur les alpages et aux carrefours des chemins ; la robuste silhouette du montagnard qui s'en va chevauchant sur quelque sentier jeté en dévaloir au bord de l'abîme ; les processions matinales, bannières au vent, qui se déroulent au chant des psalmodies dans les clairières et sous la dentelle des sapins :

et le tableau sera complet, pauvre mais grand. Vieux pays sur vieille toile.

Certes un vieux pays, au temps où nous vivons, que celui où l'on va toujours à la messe et aux vêpres, et où l'on n'a point encore la prétention de détrôner le bon Dieu. Un vieux pays que celui qui conserve avec un pieux respect les dépouilles de ses illustres morts, et qui s'honore d'avoir été choisi entre tous pour servir de tombeau à l'un des plus héroïques martyres soufferts pour la première des libertés, la liberté de conscience.

Un vieux pays enfin que celui où les glaciers non plus que la nature, ne sont pas encore encagés et fardés.

L'artiste s'arrête volontiers à le contempler, gagné par cette physionomie austère, et le charme du vrai.

Or, dans ce vieux pays que nous aimons, nous avons pris à dessein des chemins écartés pour y trouver dans le secret des hauts vallons quelques profils encore inédits ; et ces simples croquis jetés sur le papier tels qu'ils nous sont apparus dans leur pittoresque actualité, nous les offrons au-

jourd'hui à ceux qui, comme nous, dans l'étude des mœurs alpestres, se plaisent à respirer le parfum de naïveté qui se dégage de l'attachement aux vieilles coutumes.

Mais si quelqu'un n'a pas l'amour de la grande nature, s'il n'a pas la candeur d'âme qui fait comprendre et goûter les joies paisibles et les humbles bonheurs, qu'il se garde bien d'ouvrir ce livre ; il n'a pas été écrit pour lui.

Sierre, mai 1887.



MARIE STUART À FESCHEL



FESCHEL. Un village dont certainement pas plus que nous, ceux qui liront ceci n'ont entendu parler ; un village que même à dix kilomètres à la ronde on ne connaît pas ; un village enfoui dans une déchirure de la montagne, un vallon si bien caché lui-même qu'on ne l'aperçoit de nulle part ; un pays, enfin, connu seulement des marmottes et de ceux qui pendant la saison de la chasse, entraînés par la poursuite du gibier, vont échouer dans ce ravin perdu.

On n'y parvient qu'à la sueur de son front.

Un coin cependant pittoresque et charmant, et avec lequel il vaut la peine de faire connaissance.

Comme vous allez voir, et sans métaphore, ce fut un coup de théâtre qui nous y amena.

De Feschel, jamais nous n'avions entendu souffler mot. Nous ignorions jusqu'à son existence. Mais un jour, l'annonce d'un journal, le *Walliser Bote*, – les journaux se chargent de nous apprendre tant de choses, – fit passer ce nom devant nous. Sans nul doute, il aurait passé inaperçu s'il n'eût été suivi d'un autre qui nous fit pousser une exclamation, et cloua nos yeux sur l'annonce.

On y lisait :

THÉÂTRE A FESCHEL.

*Le 2 et le 9 mai, aura lieu la
représentation suivante :*

1. Marie Stuart.

Tragédie en 4 actes de Schiller.

2. La querelle dans la maison.

Comédie en un acte.

Ouverture du spectacle à midi.

LA SOCIÉTÉ DU THÉÂTRE.

C'était à ne pas y croire.

Ainsi il y avait un village qui avait pour nom Feschel, et où l'on se préparait à donner *Marie Stuart*.

Il n'en fallait pas davantage pour nous intri-
guer.

Où donc était Feschel ?

À la distance où nous en étions, seize kilomètres environ, nul autour de nous ne put nous renseigner d'une manière certaine. On ne le connaissait pas *de visu*. Selon l'expression des mieux informés, ce devait être un village perdu dans quelque ornière ou repli du sol, sur le prolongement des hauteurs qui de Loèche la Ville, s'étendent vers le Loetschenthal. Mais par quels détours, par quels sentiers on y arrivait, personne ne sut nous le dire.

Un village perdu... et même si reculé qu'on n'en connaissait pas le chemin...

Et néanmoins ce village, tout ignoré qu'il était, avait un théâtre où l'on donnait *Marie Stuart*.

— Ce serait pourtant à voir, nous disions-nous, en regardant en l'air à la manière des gens irrésolus, quand partagés entre le désir et la crainte, ils ne savent quel parti prendre.

Cependant nous n'en restâmes pas là.

Il en est de certains désirs, souvent les plus bizarres, comme de certaines ambitions. Une fois entrés dans notre cervelle, ils n'en délogent pas

aisément. On dirait qu'ils y ont pris racine tant ils y mettent d'entêtement. S'efforce-t-on de n'y plus penser, de les repousser à l'égal d'un rêve importun, ils n'en continuent pas moins à nous hanter, tout comme les revenants lorsqu'ils ont pris leurs quartiers dans quelque vieille maison habitée ou non. Ils doivent tenir de la nature des bourdons, car ils ont toujours la même chose à nous dire. Quoi qu'il en soit, et comme cela devient agaçant, et que, désirs ou projets, ils nous empêchent de penser à autre chose, il advient parfois que de guerre lasse, et pour en finir, on se laisse conduire par eux les yeux bandés, tout droit où ils nous mènent. Que de gens ont été ainsi poussés aux découvertes, qui n'y songeaient guère ?

C'est ce qui nous arriva.

Le jour de « la première » de *Marie Stuart* était passé. Ainsi que l'indiquait le programme, la seconde et dernière représentation avait été fixée au dimanche suivant, et nous touchions déjà à la fin de la semaine. Le moment était venu de se décider ou jamais. Une occasion, comme on dit, à saisir par les cheveux, n'eût été que pour l'originalité de la chose.

Bien que, pendant les jours précédents, ce projet se fût présenté au moins vingt fois à notre esprit, nous l'avions toujours combattu comme une idée folle, une équipée à faire rire.

Aller à la recherche d'un pays perdu ? — Allons donc ! — Pas si bête ! Et de n'y plus penser.

Mais bref, à la dernière heure, la curiosité, et, pour tout dire, la gloriole l'emportant, nos hésitations tombèrent devant la ferme volonté de tenter l'aventure. Puisque Colomb, grâce à sa bonne étoile, avait découvert l'Amérique, la nôtre à coup sûr, nous conduirait bien à Feschel. Tel fut, ou à peu près, notre raisonnement.

Quelques timides osèrent nous objecter qu'en nous hasardant ainsi dans une zone inconnue, nous courrions fort le risque de manquer tout ensemble et le village et la représentation.

À leurs propos, nous fîmes la sourde oreille.

On était au samedi soir. Le ciel était serein, et le temps promettait d'être beau. Le lendemain on prendrait le premier train jusqu'à Loèche.

Empiler dans un sac autant de provisions qu'on en pouvait porter, avec du vin et des cor-

diaux ; se munir de papier et de crayons, fut l'affaire d'un moment. Et là-dessus, chacun de son côté, on s'en alla dormir du sommeil des justes.

Entendons-nous. Il y a cent à parier contre un, que s'il eût été question de tout autre pièce que de *Marie Stuart*, nous n'aurions pas remué un doigt pour aller l'entendre, et le seul désir de faire la découverte de Feschel, n'eût pas été un mobile assez puissant pour nous porter à entreprendre cette course. Ce qui nous y poussait, c'était la curiosité bien naturelle de voir un des chefs-d'œuvre de Schiller interprété par de simples montagnards, et dans un village aussi reculé que celui-là.

La reine d'Écosse sur une alpe du Valais... cela sonnait d'une si drôle de façon à nos oreilles !

Une anomalie au premier abord.

Mais, à n'en pas douter, il y avait là un croquis à prendre, et des plus originaux, un trait de couleur locale à saisir sur le vif.

En excitant notre ardeur, cette perspective nous donnait du jarret.

Le goût prononcé des populations rurales du Valais pour les représentations dramatiques est assez connu, et les divertissements de ce genre assez fréquents pour que l'annonce d'une reproduction scénique n'excite plus l'étonnement de personne. Cet usage date de loin, comme nous l'apprennent les vieilles chroniques. Celle de Bérodi entre autres, au XVII^e siècle, nous offre la curieuse nomenclature du nombre prodigieux de pièces qui, sous le nom de drames, comédies, mystères, glorifications, furent jouées vers cette époque à Saint-Maurice et les environs. En succédant aux mystères si goûtés dans les siècles précédents, le théâtre aujourd'hui a passé dans les mœurs, et c'est là un des traits les plus caractéristiques des besoins de l'esprit dans ce pays. Distraction honnête, qui instruit la foule en l'amusant. Ces représentations ont lieu en plein jour et en plein vent, sur quelque verte prairie ou au cœur des villages. On y accourt de loin et en grand nombre. Une estrade improvisée, quelques bancs pour les spectateurs, en font toute l'affaire. Les artistes se recrutent parmi la jeunesse de la contrée.

Pour l'ordinaire, le répertoire des pièces que l'on donne dans ces occasions-là, se compose d'un certain nombre de drames tirés des faits principaux de l'histoire nationale. Avec la *mazze*, promenant de village en village sa face attristée, et les sanglants épisodes des luttes intestines qui désolèrent jadis le pays, on se complaît à faire défiler sous les yeux de la foule attentive, les personnages historiques, ces vieux batailleurs, hommes de robe ou d'épée, qui portèrent le fer et le feu sur les deux rives du Rhône, – figures dures, rébarbatives à faire peur, ou gentilshommes de haute mine, en cuirasse et en pourpoint, – Zähringen, Rarogne, Supersaxo, Asperling, et autres, tous des noms sonores, et qui font encore du bruit quand on les prononce.

En grande faveur dans la campagne, les spectacles de ce genre réchauffent l'enthousiasme, entretiennent le patriotisme, et ouvrent aux jeunes générations des échappées sur cette époque reculée qu'à tort ou à raison on appelle, « le bon vieux temps. » Après avoir été tour à tour la terreur ou l'admiration de leur siècle, les prouesses des ancêtres réjouissent aujourd'hui les loisirs de leurs

descendants. Au récit de ces exploits de géant, ils sentent bondir leur cœur.

Comme on le voit, en Valais, l'art dramatique, en s'inspirant des souvenirs du terroir, a un caractère national bien marqué. Mais de ces représentations quasi patriotiques à *Marie Stuart*, il y avait loin.

Qu'est-ce qui avait pu motiver un choix aussi étrange ?

Une innovation à noter sur un terrain où l'on n'en rencontre guère. Elle nous faisait sortir des chemins battus, et nous voulions en juger par nos propres yeux.

Le lendemain, le premier train nous déposait devant la petite gare de Loèche la Souste, où quelques paysans endimanchés se tenaient prêts à monter en wagon. Lestement nous enjambons le quai, et sans perdre un instant, sans accorder un dernier regard au train qui file vers Brigue en jetant à droite et à gauche sur les buissons son haleine enfumée, nous nous mettons en marche.

C'était une matinée radieuse, avec cette paix sereine que le repos des premières heures du dimanche imprime à la nature elle-même. Devant nous, et sur la hauteur, sortant à demi des vignes, les deux anciens châteaux forts de Loèche, troués de fenêtres inégales, dressaient leur sombre profil sur le flanc grisâtre de la montagne. Au dessous, çà et là quelque bouquet de noyers tranchait de son vert intense l'aridité de la pente. La route poussiéreuse y dessinait ses blancs lacets, et sur ce paysage semi-calciné, semi-verdoyant, le soleil, un doux soleil de mai, laissait tomber sa chaleur saine du haut d'un ciel sans nuage. Et cela riait, et cela avait un air de fête. C'était le triomphe d'un jour splendide sur l'âpreté des aspects.

Quelques pas, et nous avons franchi le Rhône. Laissant la chaussée, et prenant par les *courtes*, nous enfilons les sentiers qui, sans se perdre en détours, conduisent directement au pied de la ville.

C'est l'heure de la grand'messe, toute la population est à l'église. À part quelques enfants, on ne rencontre personne. Nous gravissons en silence une rue montueuse et triste. Au sommet, sur une

petite place ombragée d'arbres, bientôt apparaît l'église paroissiale, édifice antique et d'un bon style. D'un côté, elle s'entoure d'un enclos rempli de tombes et de croix. À mesure que l'on s'en approche, on commence à apercevoir les gens du pays. Sur les degrés du porche, comme tout autour, des hommes et des femmes sont debout, recueillis. Le prédicateur est en chaire ; sa voix retentit au dehors, claire et vibrante. Par la porte ouverte, au-dessus des assistants, on voit se dessiner dans le clair-obscur des voûtes ogivales, avec une harmonie d'ensemble qui attire et retient le regard, les riches verrières du chœur et les larges et sombres piliers de la nef. Paisible et solennel dans son cadre moyen âge, ce tableau dominical, que l'on contemple en passant, a la grandeur des choses simples et vraies. Jeté sur la toile, il eût fait le succès d'un salon.

Un peu plus loin, au moment où, ignorant la direction à suivre, nous allions nous jeter à gauche, quand il fallait prendre à droite, le ciel, qui veillait sur nous, nous fait rencontrer un passant. Lui aussi a tout l'air de se rendre à l'église.

Mais on l'arrête, on le questionne. Il sourit de la bévue que nous étions sur le point de faire, et complaisamment il revient sur ses pas, et ne veut point nous quitter qu'il ne nous ait mis sur la bonne voie. Chemin faisant, il nous apprend que de Loèche à Feschel on en a pour deux heures, et nous assure qu'en bien marchant, nous y arriverons avant l'ouverture du spectacle. Cela faisait notre affaire. Décidément la chance était pour nous.

Le voilà, notre sentier. Il quitte la grande route, et s'enfonce dans le taillis. Au début, point trop escarpé, point trop hostile, il a l'aspect d'un brave petit chemin de montagne. Il ne nous reste plus qu'à le suivre.

Une dernière recommandation :

— Quand vous passerez à côté d'un petit oratoire, ajoute encore notre guide, le sentier se bifurque. Prenez à droite.

Et là-dessus, on se sépare.

Pour des gens en train de se fourvoyer, une telle rencontre, c'est la bonne étoile.

Nous voyez-vous maintenant, le pas élastique, le cœur léger, grimpant selon que le sentier nous mène, avec cette sorte de crânerie que donne la marche et la certitude de ne pas revenir bredouille ?

Si vous ne connaissez pas tout le piquant de la chose, c'est que jamais comme nous, vous n'avez bravé les regards incrédules de vos voisins pour vous lancer dans l'inconnu, à la découverte d'un pauvre village de montagne dont personne ne se soucie, par la seule raison qu'il n'a jamais fait encore parler de lui.

La côte est raide. Du matin au couchant, le soleil y tape ferme. C'est une de ces zones arides et brûlantes comme il s'en trouve beaucoup en Valais. Le rocher, à peine recouvert d'une mince couche de terre, s'y montre partout. Le genévrier en larges touffes y dresse ses piquants. Nul gazon. Le feuillage noir des pins clairsemés sur la pente, des arbustes chétifs et des buissons épineux y protestent seuls contre la blancheur aveuglante d'un sol où l'on chercherait en vain du vert pour reposer sa vue. Le terrain calciné, inégal, est couvert par place d'aiguilles sèches. Il en monte comme

des ardeurs volcaniques, et néanmoins un air vif, l'haleine des neiges, qui nous vient de la gorge où la Dala roule ses eaux glacées, passe dans l'atmosphère embrasée, et rafraîchit notre front.

Mais bien autre chose attire notre attention. Sur notre droite, en des profondeurs quasi verticales, à mesure que nous montons, se creuse la vallée. La ville, considérée ainsi à vol d'oiseau, prend du caractère, celui qui lui est propre, – *Leuca fortis*, – selon la fière devise qu'elle porte encore avec orgueil. Loin de s'effacer, la plaine, qui s'abaisse, déroule ses perspectives aussi loin qu'elle peut aller. Du Velan au Simplon, encaissée dans le cirque immense des montagnes, parée de l'épais bandeau que lui font les neiges, sauvage, d'une candeur austère, elle rit au printemps, elle rit au soleil. Jamais nous ne l'avions vue si belle.

Immédiatement à nos pieds, et sur une surface unie que ne soulève aucun renflement, elle déploie son velours de grasses prairies que des oseraies, et de longues rangées d'arbres, symétriquement plantés, coupent en tous sens. Le fleuve et la grande route, sans s'écarter beaucoup l'un de l'autre, y tracent chacun un sillon argenté qui

brille au soleil. Quelques groupes de maisons çà et là dispersés, villages en miniature, auxquels l'altitude où nous sommes donne un faux air de joujoux de Nuremberg, étoilent les prés verts. Tournant le dos à la montagne, Agarn, une antique demeure seigneuriale, que domine une haute tour, se montre solitaire au milieu des arbres. À peu de distance, et de l'autre côté de la route, quelques chétives habitations se serrent autour d'une petite chapelle, la *Chapelle des soupirs*, ainsi nommée en mémoire du fameux combat qui changea le nom de son emplacement primitivement appelé *Plaine des marais*, en celui plus tristement poétique de *Plaine des soupirs*.

En 1318, nous disent les chroniqueurs, les gens de l'Oberland jugeant le moment venu de satisfaire leur vengeance contre la ville de Loèche, se réunirent sous le commandement des seigneurs de Weissenburg, de Frutigen, de Wyl et de Wimmis. Renforcés par les troupes des comtes de Gruyères, de Kybourg et de Strasberg, ils passèrent la Gemmi, et, ravageant tout sur leur passage, ils arrivèrent à l'improviste devant Loèche, et vinrent camper au bord du Rhône sur la Plaine des marais. Mais surpris à leur tour, et enveloppés par

les Valaisans, ceux-ci, exaspérés, ne leur firent ni grâce, ni merci. Tous ceux qui tombèrent entre leurs mains furent impitoyablement massacrés. L'impétuosité et la violence de l'attaque furent telles, que la noblesse de l'Oberland perdit en une seule matinée la fleur de ses guerriers ; et déjà à midi, couverts de sang et de poussière, les hommes de Loèche rentrèrent chez eux. Cette rencontre eut lieu au mois d'août. Pour en perpétuer le souvenir, et en actions de grâces, les vainqueurs élevèrent la petite chapelle que l'on voit aujourd'hui.

En suivant les ondulations de la route, au-delà de la Plaine des soupirs, le regard tombe bientôt sur Tourtemagne, un gros village blotti dans la verdure au pied d'une pente boisée. Puis de loin en loin, et à toutes les hauteurs, des villages et des hameaux, groupés autour de leur clocher, émergent des replis de la montagne, ou montrent leurs toits par-dessus les sapins ; et toutes ces perspectives, croupe après croupe, vertes ou bleues, cuivrées ou violettes selon que la lumière les frappe, vont se perdre dans un lointain azuré et vapoureux. Le massif des Alpes du Sim-

plon, pics, dents, épaules, dans leur blanche et éblouissante parure, au levant ferme l'horizon.

Ainsi cheminant, charmés par ces aspects, nous nous élevons rapidement. Sans écarts, ni zigzags, notre sentier va droit devant lui. À l'issue de la première zone bocagère, il débouche sur une sorte de plateau découvert, où des cultures bien ordonnées succèdent aux défrichements. Il n'est pas un champ, pas un morceau de terre, on le voit, qui, sur cette côte aride et brûlée, n'ait été à force d'énergie arraché au rocher ou à un sol plus revêche encore. Bien que des *raccards*¹, neufs pour la plupart, soient échelonnés tout le long du sentier, on n'y rencontre aucune habitation, aucune fontaine, pas le moindre ruisseau, rien qu'une aridité sans merci, une solitude absolue. Personne sur le sentier, personne autour des raccards. Le dimanche, à cette heure, les gens de la montagne sont à la messe, et cependant pas un son de cloche, même lointain, n'arrive à nos oreilles. Rien non plus dans l'air, ni dans les aspects qui

¹ Granges ou fenils.

puisse faire soupçonner le voisinage d'une paroisse, ou tout simplement d'une maison habitée. Aussi loin que le regard peut aller, pas un être vivant. Derrière nous Loèche a disparu, la plaine aussi. Nous sommes bien décidément en pays perdu.

Passé le plateau, et en plein soleil, le sentier de plus belle se reprend à grimper. Au-dessous, des champs de seigle, d'étage en étage, descendent les profondeurs du versant. Dans quelques places abritées, et dans le creux des replis, bravant la sécheresse et un climat qui n'est point le leur, de jeunes plants de vigne, souffreteux, dépaysés, comme tout ce qui est exotique, ont l'air de grelotter sous le soleil. Plus haut, le sol se mouvant, il revêt le caractère des alpages, un enchevêtrement de combes et de replis, de prairies et de maquis, où perce çà et là le toit brun de quelque *mayen*². Plus haut la montagne déploie ses noirs contreforts hérissés de sapins, et de belles cimes blanches, fières et dentelées, regardent pardessus.

² Chalet.

Au milieu de cette solitude, un détour du sentier nous montre tout à coup, et presque sur notre tête, une chapelle d'une architecture austère, vaste, isolée, en étroite harmonie avec la sévérité du site. Ses murailles d'un blanc mat coupent d'un trait vif la sombre tenture du versant. C'est la chapelle de Theel, un lieu de pèlerinage en grande vénération dans le pays, et où l'on vient de plusieurs lieues à la ronde. Elle est dédiée à la Sainte-Trinité. Un bel endroit pour prier Dieu. Près du ciel, loin de la plaine et de ses assourdissantes rumeurs. On y vient porter le poids de ses angoisses, on les dépose aux pieds de l'Éternel, et l'on s'en retourne le cœur plus léger.

Mais, sur le chemin déjà parcouru, une silhouette se dessine. Indécise d'abord, elle ne tarde pas à s'accentuer. Un homme jeune, lesté d'allures, s'avance à grandes enjambées. Il nous a bientôt rejoints, et avec une cordiale familiarité, devinant en nous tout à la fois des flâneurs et des étrangers, il s'offre à cheminer de compagnie. Lui aussi va à Feschel pour la représentation, et comme à ce qu'il nous dit, il n'y a pas de temps à perdre si nous voulons arriver pour l'ouverture du spectacle, en habitué de la localité, il nous indi-

quera le moyen d'abrégér la distance en coupant par les prés. De plus, il se charge du sac à provisions que nous peignons à porter.

Tout allait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Un des plus grands charmes des excursions alpestres, ne se trouve-t-il pas dans ces rencontres fortuites ? De part et d'autre la confiance déborde, et l'on ne s'instruit jamais mieux qu'en cheminant avec les gens du pays. En outre, j'ai toujours observé que les plus belles échappées sont celles que l'on fait ainsi à la garde de Dieu.

Expansif, comme le sont en général les Valaisans, notre compagnon nous fait en un très bon langage la topographie de la contrée. Natif de Loèche, il vient dans la saison d'hiver chasser le lièvre sur ces hauteurs dont tous les replis lui sont familiers. Mais pour l'heure, c'est le spectacle qui l'attire à Feschel, et de même que nous, n'ayant pu assister à la représentation du dimanche précédent, il n'avait eu garde de manquer celle de ce jour.

Un peu plus loin, comme nous approchions de Guttet, la paroisse dont Feschel n'est qu'un hameau, un clocher rose, grêle, solitaire, se dressa

inopinément sur la hauteur à quelque distance devant nous. Au bout de quelques minutes, nous vîmes l'église surgir du sol, puis quelques habitations, puis le village tout entier, groupé à la façon d'un essaim d'abeilles, et accroché tel quel au pied d'un rocher qui porte haut dans les airs son front crénelé de sapins. De là, Guttet commande le pays. Plus bas, un aqueduc rustique supporté par de hauts piliers de bois, et d'un effet pittoresque, se profile sur le ciel.

Nous n'étions plus qu'à une demi-lieue de Feschel. La dernière croupe nous restait encore à gravir, haute, verdoyante, veloutée. À l'exemple de notre guide, sans nous attarder à suivre le chemin tracé, enjambant résolument barrières et clôtures, nous prenons à travers les pâturages, sur un gazon épais et moelleux, tout émaillé de belles gentianes bleues. La même émulation nous presse ; nous tenons à honneur d'assister au lever du rideau.

Un antique sanctuaire s'élève sur le point culminant de cette élévation ; sa façade blanche couronne le profil du plateau. Un gros ruisseau écumeux qui descend en bondissant des hauteurs

court tout à côté. À droite, à gauche, de verts taillis. Les Alpes, elles aussi, ont grandi. Elles ensèrent dans leurs neiges ce coin sauvage et charmant. Pas un nuage ne coupe leurs grandes lignes ; le ciel d'un bout à l'autre est bleu. Simple tableau dans un grand cadre. La nature vierge, qu'aucun souffle étranger n'a déflorée, garde ici tous ses droits.

Au delà du plateau, nous retombons sur notre chemin, un gai sentier cette fois. Bordé de deux haies fleuries, il glisse sur le flanc du versant le long d'un clair ruisseau. Quelques pas ainsi, puis un simple contour ; et sans transition, sans que rien nous y prépare, comme par miracle, un vallon inaperçu jusqu'alors, s'ouvre devant nos yeux stupéfaits. L'aspect même de Feschel est un coup de théâtre.

Qu'on se représente dans une déchirure de la montagne, entre deux parois abruptes, un vallon profondément encaissé, étroit, précipiteux, sans issue à la base, évasé vers le haut, et couronné au sommet par des cimes chauves, çà et là tachetées de neige, et de hauts pics ébréchés ; et dans l'enfoncement de cette gorge sauvage, où l'on

n'eût cherché que des broussailles et des sapins, un village paisiblement assis au milieu des vergers, l'air en fête, et pavoisé à l'entrée de banderoles dont les vives couleurs se marient gaiement à la virginale parure des cerisiers en fleurs.

Rangées sur le dos d'une sorte d'arête dont les pentes cultivées descendent jusqu'au fond du ravin, une cinquantaine de maisons noires, serrées contre leur chapelle, composent le village. Sur le premier plan, et au débouché de la rue, s'élevait le théâtre, vaste et solide charpente au-dessus de laquelle flottaient des drapeaux. On en était aux derniers arrangements. Tout alentour, c'était une animation singulière, un va-et-vient de gens affairés, de figurants, les uns déjà en costume de leur rôle, bottes à l'écuyère, manteau chamarré et toge à plumes ; les autres en train de s'y préparer, ou mettant la dernière main aux apprêts du spectacle.



Quelques minutes encore, et l'on allait donner le signal de l'ouverture.

Pour nous, avisant non loin de là, sous l'auvent d'une grange, une place ombreuse et commode, nous y courons. S'asseoir sur les rondins entassés là-dessous, déballer lestement les provisions que nous avons apportées, mettre le couvert sur un gros tronc scié en travers, placé là, semblait-il, tout exprès pour servir de table, étaler avec orgueil fourchettes et couteaux, remplir les

verres d'un bon petit vin apporté de la plaine, tout cela est fait en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter. Et l'on se met à l'œuvre, et à belles dents.

Qui ne connaît la saveur de ces joyeuses lip-pées, de ces haltes réconfortantes, où l'appétit aiguisé par la marche et le contentement de l'esprit déploie toutes ses énergies ? Les seuls vrais festins sont ceux que l'on fait ainsi sur le pouce, en plein air, sous le charme de l'imprévu et de la nouveauté des aspects, à l'ombre des sapins ou de quelque vieux mayen. Ceux-là, avec leurs voracités indomptables, je les mets au nombre des joies saines. Ce sont les véritables banquets, et les meilleurs.

Tandis que, sans perdre un instant, nous attaquons notre repas, les allées et les venues des acteurs, dont le vestiaire se trouve dans une maison voisine, fournissent un aliment de plus à notre curiosité. À voir circuler sous la verdure et les rameaux fleuris, cette belle et vigoureuse jeunesse en habits de cour, les hommes en justaucorps et en pourpoint, les jeunes filles, le front orné d'un diadème, dans toute l'ardeur fébrile d'une

prochaine mise en scène, on aurait pu rester des heures entières. L'originalité de ce tableau en plein vent était d'un aspect beaucoup plus attrayant qu'étrange. Il faisait l'effet d'une féerie.

Nous n'en étions pas à notre dernière bouchée, que les accords retentissants d'une musique de cuivre annoncent l'ouverture. Mais n'importe. La première faim est apaisée. Jetant pêle-mêle dans la sacoche les reliefs de notre festin, on se précipite vers le théâtre.

La salle du spectacle est un plan incliné et à ciel ouvert, fermé de trois côtés par une cloison de planches à hauteur d'homme. Plusieurs bancs frustes y sont disposés en amphithéâtre selon l'ordre des places, premières, secondes et troisièmes. Derrière, et comme pour servir de loges, une haute maison de bois dont toutes les fenêtres sont bondées de garçonnets et de fillettes. En face le théâtre, jolie estrade avec tous les accessoires nécessaires, la scène avec paravents et coulisses, une toile de fond, et un ciel en forme de tente. Rien n'y manque, pas même la loge du souffleur. Des draperies de cotonnade, et des couvertures de laine du pays, à grands carreaux, simulent les pa-

rois. Deux rampes, l'une à droite, l'autre à gauche, donnent passage aux artistes. Sur le frontispice on lit en lettres dorées le sujet de la pièce principale : *Marie Stuart*. Des guirlandes de verdure, des bannières et des oriflammes, complètent l'ornementation.

Le théâtre tourne le dos au ravin. Par l'étroite échancrure que laissent derrière lui, en s'abaissant vers la plaine, deux parois de roc vif, verticales et hérissées, on a devant soi la verte vallée de Gruben et le massif entier du Weisshorn qui dresse dans le ciel ses cimes plus blanches que l'albâtre.

Voilà pour le fond et l'encadrement. Chaste et grandiose tout à la fois.

En pleine montagne, dans cette gorge profonde, à demi caché sous les cerisiers en fleurs, et entouré de la foule des paysans endimanchés, il était bien nature lui-même, ce petit théâtre décent, rustique et coquet. On ne l'aurait pas voulu voir autrement.

Nous pénétrons dans l'amphithéâtre, aux trois quarts rempli par les montagnards des environs, en habits de laine, propres et cossus, les

femmes pour la plupart simplement coiffées d'un mouchoir rouge noué sous le menton ; tous gens tranquilles, au maintien honnête, à l'air sérieux.

Aux premières places il y a les personnes venues du dehors, faciles à reconnaître à leur costume semi-campagnard, semi-citadin. On y voit des hommes, ainsi que quelques dames en parasol et chapeau de ville, et d'autres avec l'antique chapeau valaisan si démodé aujourd'hui.

Rangée devant l'estrade, la fanfare de Loèche les Bains, mise en réquisition pour la circonstance, joue un morceau d'ouverture, après quoi le rideau se lève. La fidèle Hannah et Amias Pawlet, le geôlier de Marie, sont en scène. Tous les yeux sont rivés sur eux, et l'assistance aussi attentive qu'au prône.

Nous ne suivrons pas la pièce dans ses détails.

Comme la parole ne saurait rendre le parfum du terroir, l'analyse ne pourrait donner qu'une faible idée de ce spectacle en plein vent.

Pour en bien saisir le caractère rustique et imposant, il faut le singulier contraste du site et du drame, la gravité du public, le jeu tout à la fois

naïf et correct des acteurs, et leur dignité native. Tout cela est dans l'air autant que sur la scène. Pour nous, gens de la plaine, qui en nous rendant, selon notre propre expression, « dans ce pays perdu, » avons pensé assister à quelque burlesque parodie du drame de Schiller, nous passons d'emblée sous le charme d'une représentation sérieuse avec laquelle on n'a pas de peine à s'identifier. Tout yeux, tout oreilles, captivés par l'attrait d'une scène qui n'a son pareil que sur les montagnes du Valais, bien loin de songer à en rire, nous nous bornons au rôle plus séant d'observateurs consciencieux ; et, pour tout dire, — honteux d'avoir par avance présumé aussi défavorablement d'un spectacle qui nous enchante, — nous témoignons ouvertement à cette brave et studieuse jeunesse une admiration sympathique pour ses louables efforts et les résultats obtenus.

Les rôles ont été bien appris. La tâche du souffleur doit être nulle ou à peu près. Les figurants, de toute âme à leur personnage, déploient dans leur jeu un sentiment réel de l'art dramatique. On se figurerait difficilement un tel degré d'assimilation chez des gens qui, pour la plupart, n'ont jamais vu un théâtre. Deux rôles, Leicester

et Mortimer, sont particulièrement bien tenus ; ils ont une supériorité marquée sur tous les autres. Le port élégant, la désinvolture aristocratique du favori d'Elisabeth, le courtisan rompu à toutes les souplesses, l'attitude non moins correcte de l'admirateur enthousiaste de Marie, s'imposent aux spectateurs. Comme leur déclamation, leurs gestes sont sobres et naturels ! Ils se meuvent sur la scène avec une aisance parfaite. Moins maîtresses de la situation, les femmes ont une raideur qui nuit à leur rôle. Bien que nulle hésitation ne trahisse leur timidité ou leur embarras, on devine aisément qu'une sorte de gêne, la peur de mal faire, arrête le jeu de leur physionomie et paralyse leurs mouvements.

La pièce a subi plusieurs coupures, entre autres celle de la scène où Marie reçoit les sacrements de la main de son ancien surintendant Melvil, qui est devenu prêtre afin de pouvoir assister sa souveraine à ses derniers moments. Il convenait en effet de dégager d'un divertissement proprement dit, tout ce qui, en vue du public auquel il était destiné, pouvait blesser ou affaiblir le prestige de ses croyances ; et symboliser sur un

tréteau le plus sacré des mystères, eût été porter atteinte au respect dû à la religion.

Le dernier acte nous montre la royale captive prête à marcher au supplice. Vêtue de blanc, un crucifix à la main, elle fait ses adieux aux gens de sa maison, et leur dicte ses dernières volontés. Malgré la déclamation un peu trop monotone de la figurante qui a assumé un rôle aussi important que celui-là, ce tableau est d'un grand effet.

La beauté du drame, le pathétique de la situation triomphent de la pauvreté de la mise en scène et des imperfections du débit. Le cœur oppressé, haletant, on en suit toutes les péripéties. La compassion, une pitié immense, s'empare des assistants, et des pleurs que l'on ne cherche point à cacher, coulent le long des joues. Cet attendrissement est contagieux, et bientôt l'on se surprend soi-même à passer furtivement le doigt sur ses paupières pour essuyer une larme qui perle au bout des cils.

Et tandis que sous nos yeux, la scène déroulait ses poignantes lenteurs, et qu'on pensait déjà voir les apprêts du supplice, autour de nous tout protestait contre cette idée de la mort : la gloire

du printemps, le frais concert, l'éternelle ironie de la nature, qui rit et qui chante devant les grands drames de l'humanité. À quelques pas de là, sous les sapins, le coucou chantait, les oiseaux gazouillaient en sautillant dans les cerisiers, et l'on entendait le chuchotement des eaux courantes dans les prés.

La toile venait de tomber que nous n'étions pas encore revenus de notre surprise. Nous étions arrivés défiants, sinon frondeurs, armés de critique plus que d'indulgence, et dès l'abord, bon gré mal gré, nous avons été désarmés, que dis-je, gagnés, « épatés, » – comme l'on dit aujourd'hui, – tout à fait à l'égal des gens qui doivent se frotter les yeux pour s'assurer qu'ils n'ont point rêvé.

Le soleil baissait. Les ombres s'allongeaient sous les sapins et les grandes roches.

Connaissez-vous rien de pareil aux rigueurs de l'horaire des chemins de fer pour nous ramener au sentiment de la réalité ? Résolus à ne pas nous laisser surprendre par l'obscurité sur ces hauteurs, nous n'avions pas une minute à perdre pour arriver à Loèche-la Souste avant le passage du

train, et il nous fallut repartir sans pouvoir assister à la fin du spectacle.

Mais comment murmurer ? Le succès de notre course n'avait-il pas dépassé toute attente ? Non seulement nous avons découvert un charmant vallon, bien discret, bien caché, un de ces recoins ignorés, comme bientôt, même en Valais, il ne s'en trouvera plus ; mais aussi il nous avait été donné d'y saisir un de ces traits de couleur locale dont la pittoresque originalité défie toute description.

Résumons :

Du spectacle dont nous venions d'être témoins, un fait s'impose, significatif et réjouissant : la moralité du théâtre en Valais, et son influence au point de vue du développement de l'esprit. N'est-il pas la fidèle expression du génie de nos populations alpestres et de leurs aptitudes intellectuelles ? Ne répond-il pas à leurs instincts poétiques, à ce besoin intime d'idéal, si vif, quoi qu'on en dise, chez les montagnards ? À quelle autre cause pourrait-on attribuer l'opiniâtre persévérance qui pousse des gens illettrés pour le plus grand nombre, et novices dans l'art dramatique, à

consacrer leurs loisirs à la préparation et à l'étude de leurs rôles ? À coup sûr ni à la spéculation, ni à la vanité ; tout au plus à la gloriole de figurer, ne fût-ce que pour quelques heures, sous les traits et la défroque de quelque personnage fameux par ses vertus ou ses exploits. Les pièces historiques, qu'ils choisissent de préférence, sont l'occasion, pour les jeunes gens, de donner essor à la fougue de leur âge, aux aspirations de bravoure qui les travaillent. En s'identifiant tour à tour, avec une bonne foi qui fait plaisir à voir, tantôt aux drames dont leurs ancêtres furent tout à la fois les héros et les acteurs, tantôt à des œuvres d'un ordre différent, — créations semi-fantaisistes, semi-légendaires, — héroïques chimères, drames glorieux ou farouches, où l'honneur est en jeu, et la générosité en honneur ; où la vertu et le bon droit finissent toujours par avoir le dernier mot ; ils ne voient dans l'art que son côté sérieux et ses applications pratiques. En élargissant leur esprit, ce labeur de la pensée y laisse de profondes empreintes. Ces exemples d'héroïsme, de grandeur et d'abnégation, qui les remuent et les passionnent pour eux, comme pour leurs auditeurs, sont des enseignements.

Sachons ne pas y trouver à redire. Ces envolées dans l'idéal entretiennent la fraîcheur du cœur.

Honneur au théâtre valaisan ! Pardonnons-lui ses lacunes en faveur de sa sincérité et des naïvetés qui nous enchantent. Il a l'attrait agreste des plantes qui ne fleurissent qu'auprès des glaciers.

Un hommage reconnaissant à la mémoire du grand poète que l'Allemagne compte avec orgueil au nombre de ses enfants ! Interprétée par les pâtres de nos Alpes, son œuvre nous a arraché un cri d'admiration.

Et maintenant, que l'on considère avec nous le merveilleux enchaînement de toutes choses, petites ou grandes, sous le soleil :

Sans Schiller nous n'aurions jamais été à Feschel ; – sans Feschel nous n'aurions pas eu *Marie Stuart* !



À ZERMATT



Avant que la voie ferrée ait jeté ses rails tout le long de la Viège, j'ai bonne envie de prendre les devants et, en dépit du hâle et des ondées, de refaire avec vous une course que je fis il y a trois ans. Bientôt ils seront rares les touristes qui, pour aller à Zermatt, voudront encore comme nous du plancher des vaches.

C'est que, voyez-vous, les vieux sont des vieux. Ils voyagent pour voir, et aussi pour obser-

ver ; si bien que la perspective d'être transportés à grande vitesse, et, pour dire le fin mot, jetés sans façon et tout d'une pièce, ni plus ni moins qu'un colis, au pied du mont Cervin : cela, dis-je, leur entre difficilement dans l'esprit.

Nous autres, gens sur le retour, et grimpeurs endurcis, nous qui avons pratiqué pendant un demi-siècle, si ce n'est plus, les sentiers de chèvres et les chemins en dévaloir, nous ne pourrons jamais nous faire à l'idée qu'on puisse arriver aux glaciers en chemin de fer et en souliers vernis ; et l'on aura beau dire, mais dans les montagnes nous croirons toujours qu'il y a des distances et que les lieues se comptent par heures.

Pardonnez si je fais erreur. Dans notre temps, – le vieux – on ne comptait point autrement.

Or cette année-là, – c'était en 1884, – juin, le mois couronné de roses, s'était montré grincheux. Toujours froid, menaçant ou morose, à son début il avait eu pour nous des rigueurs sans pareilles. Sur les sommets la neige, plus bas, sur les prés fleuris, la gelée. On grelottait sur les hauteurs, dans la plaine, et partout. Les paysans regardaient

le ciel d'un air consterné, et parmi eux les vieillards disaient que dans leur jeunesse, les choses ne se passaient point ainsi : alors, les saisons défilaient d'une manière normale, chacune à son heure. Après l'hiver venait le printemps, après le printemps, l'été ; le froid et la chaleur au temps que leur assigne le calendrier et sans jamais empiéter sur les droits du voisin. Mais cette année, bonté divine ! si ce n'était pas la fin du monde, c'était au moins le monde renversé ! Chauffer le poêle et porter les vêtements d'hiver au mois de juin, cela ne s'était jamais vu ! Pour le coup, l'almanach se trouvait pris en flagrant délit de radeotage.

Et nous, dévorés de ce besoin d'air et d'espace qui hante parfois les esprits travailleurs, nous attendions avec une impatience fébrile un temps plus propice, pour nous accorder le délassement d'une excursion dans les hautes Alpes, avant le moment où, d'ordinaire, elles sont envahies par le flot montant des étrangers et des touristes.

Enfin, le ciel se rend à nos vœux. Voici un beau jour, puis deux, puis trois. Sans nul doute, vents, bourrasques et frimas sont refoulés pour

longtemps dans leurs ténébreuses demeures. Nous n'y tenons plus ; les ailes nous poussent. Le temps de boucler notre sac, de saisir l'*alpenstock*, et nous partons.

C'était un dimanche soir. Un peu avant la nuit, le train nous dépose à la gare de Viège. Devant nous, la *noble* bourgade se dresse dans les arbres, au-dessus de la rivière et de ses rives désolées.

Qui dit Viège dit mélancolie. Tout autour, un sol ingrat coupé de marécages et d'alluvions ; des verdure ternes sur des sentiers poussiéreux. Ici, les traces des tremblements de terre ; là, les ravages des inondations : on dirait qu'une menace perpétuelle plane sur ce petit coin de terre. La teinte grise de l'ensemble des constructions est en harmonie avec les tristesses de l'encadrement. Antique bourgade, vieilles et hautes maisons, vieux pavés, ruelles montueuses, en tout un aspect semi-italien, semi-féodal, qui à distance ne manque pas de grandeur.

L'église de la paroisse, monumentale et d'un style fantaisiste, rappelle à notre mémoire de pittoresques sanctuaires, entrevus en passant sur le

versant méridional des Alpes. On reconnaît ici l'influence et le voisinage de l'Italie. Dans la construction de cet édifice, l'architecte a dû être inspiré des souvenirs qu'il rapporta de là-bas. L'église est sur la hauteur. Une rampe y conduit. En longeant le cimetière on arrive presque inopinément à l'entrée principale, un large portique à colonnes qui domine les escarpements perpendiculaires au pied desquels la Viège glisse sur des terrains dévastés. De part et d'autre, sur une vaste étendue, son courant les a couverts de cailloux. Pacifique aujourd'hui, demain peut-être torrent impétueux, il exercera des ravages sans nom. À cette élévation, le tableau est complet et d'un puissant effet. On s'arrête avec stupeur devant cette désolation, où le murmure de l'eau arrive à nos oreilles comme la sourde menace d'un maître capricieux en son courroux.

À l'hôtel du Soleil, où nous rentrons la nuit une fois tombée, des exclamations, puis notre nom prononcé dans la pénombre du corridor, par des voix enjouées et pleines de bonhomie, nous font pousser à notre tour un cri de surprise.

C'étaient deux demoiselles d'âge mûr, inséparables l'une de l'autre, non deux sœurs, mais deux amies qu'unissaient les mêmes difficultés d'existence, arrivées par le dernier train, et rencontrées déjà en d'autres temps sous les mélèzes de nos *mayens* ou à la fête patronale de quelque chapelle voisine des glaciers. De là réciproquement entre nous ces relations de bonne camaraderie que créent presque toujours ces sortes de rencontre sur les hautes régions.

Sur leurs deux honnêtes physionomies, comme dans l'effusion de leurs premières paroles, éclataient la vaillance mal contenue, la joie naïve qu'éveille chez les personnes sevrées de distractions la perspective d'une échappée en pleine montagne, à l'air libre, à ciel ouvert, joie victorieuse, entraînante comme une fanfare, légitimement acquise, longtemps rêvée, et souvent chèrement achetée au prix de plusieurs semaines d'économies sur de fastidieux labeurs.

Cette fois, et cela augmentait leur joie, une heureuse combinaison permettait aux deux amies d'allier l'agréable à l'utile, les affaires au plaisir, et de voyager en touristes tout en faisant de la ré-

clame pour leur petit négoce. — Tout allait donc pour le mieux, comme elles le disaient gaiement.

Il fut décidé, séance tenante, que puisque nous allions dans la même direction, le voyage se ferait de compagnie.

— Comme nous connaissons déjà le pays, dit l'une, nous vous servirons de guide.

— Et plus on est de fous, plus on s'amuse, ajouta l'autre, qui avait toujours le mot pour rire.

Là-dessus, on se sépara.

Le lendemain matin, à six heures, ainsi qu'il en avait été convenu, notre petite caravane était réunie sur le perron de l'hôtel.

Le ciel, que l'on interroge, ne promet rien de bon. Un brouillard épais ferme les horizons et nous dérobe la vue des hauts sommets. Par intervalles, et on dirait à grand effort, le soleil, pâle comme un soleil d'octobre, fait une trouée dans ce rideau de brumes. Ses rayons qui tombent en colonnes vaporeuses sur la feuillée, donnent à toute la campagne des teintes automnales. Un vent aigre siffle dans les arbres. Il y a dans l'atmosphère je ne sais quel souffle hostile. Mais,

en gens aguerris comme nous l'étions et résolus à prendre toutes choses par le meilleur côté, nous déclarons à l'unanimité qu'un temps semblable, étant par sa nature même un préservatif infail-
lible, contre les insulations, fait notre affaire.

En avant !



Un cheval ouvre la marche. Les dames l'ont loué ainsi que son guide pour toute la durée de la course. Il est chargé de caisses et de cartons contenant les produits de leur industrie ; aussi elles

ne le perdent pas de vue et le suivent de près. Après elles, votre serviteur.

L'air radieux, et au pas de touriste, nous traversons le village. Les gens qui nous voient passer s'arrêtent sur leur porte ou se mettent à la fenêtre. Évidemment nous leur donnons à penser. Ils ne pouvaient nous prendre pour des Anglais, cela était certain ; mais notre apparition dans le pays, sous ce ciel terne, et avec autant d'entrain, en un moment où les voyageurs qui entraient dans la vallée étaient encore si rares, prenait dans leur imagination, on le lisait sur leur visage, les proportions d'un problème.

Si vous n'avez jamais été à Zermatt, il vous suffit de me suivre. Je vais en refaire chacune des étapes avec vous.

Ce matin-là, comme je viens de vous le dire, nous doublions le pas, et nous nous avançons tête haute, la joie au front, avec l'intrépidité de ceux qui marchent à la conquête d'un nouveau monde.

Et nous ne voulions pas secouer la poussière de nos pieds avant d'avoir salué le mont Cervin.

Tel était le programme.

Nous enfilons l'étroite vallée de la Viège. Le chemin, un mince ruban sablonneux, bordé de murs secs ou de barrières mal équarries court, en la côtoyant de très haut, sur la rive droite de la rivière. Au début, il monte en paresseux, et par des contours peu accentués, sur une pente mouvementée. Il se promène sous les treilles et à l'ombre des noyers. Il frôle en passant les vergers et les champs de blé. Ailleurs, il va se heurter à de hautes roches taillées tout exprès pour lui donner passage ; ailleurs, par un détour, il s'enfonce sous la ramée. Plus haut, il s'épanouit en pleine lumière ou prend ses aises comme un chemin à l'aventure. Derrière nous, au tournant de la vallée, vers la plaine qui s'abaisse, Viège disparaît, à l'exception de ses deux clochers qui scintillent, et que nous apercevons encore longtemps dans l'échancrure des deux versants.

Nous cheminons sans rencontrer personne. Ce premier parcours est désert. Peu ou point d'habitations. Tout au plus, de loin en loin, une maisonnette abritée par un bouquet d'arbres, quelques granges égrenées dans les prés, et

d'autres, plus haut, juchées sur les pentes à la lisière des sapins. Çà et là, à côté de leurs vaches qui nous regardent par-dessus les haies avec leurs grands yeux placides, des enfants accroupis dans l'herbe. Plus rarement encore quelqu'un dans les champs.

À mesure que nous avançons, le ciel, ô bonheur ! ô miracle ! se déridait. Il s'y faisait par places de grosses éclaircies bleues. La scène changeait, elle s'illuminait. Arrivé sur le bord de la montagne, le soleil lançait par-dessus nos têtes ses flèches sur le versant opposé. Les brouillards s'en allaient en lambeaux, dispersés par le vent, et deux remparts de cimes inégales détachaient des nuages leurs lignes gigantesques et leurs fières découpures.

Vous tous qui êtes des montagnes, vous connaissez la puissance de ce sourire d'en haut sur la sauvage beauté de nos sites ? C'est la royauté du soleil qui la couvre de son manteau et lui jette en passant un reflet de sa gloire.

Devant ce changement de décor, la joie de mes deux compagnes ne connaissait plus de bornes. Elle éclatait en transports d'allégresse.

Ames d'enfants, conservées jeunes et pures par l'austérité du travail et le sentiment du devoir, ouvertes à toutes les extases, à toutes les joies saines ; – une fleur, un oiseau, un insecte, un rien, leur mettait le cœur en fête. Leurs pensées, d'une absolue simplicité, se montraient telles quelles au dehors ; et comme par habitude, semblait-il, elles pensaient toujours de même ; à les entendre parler, on eût dit qu'une seule âme habitât en ces deux corps.

On peut juger par là de leurs exclamations, en voyant de radieuses clartés succéder aux teintes effacées des premières heures de jour :

– Voici les montagnes qui prennent leurs habits du dimanche !

– C'est comme qui dirait un jour de Fête-Dieu ! s'écrièrent-elles simultanément.

Et en disant cela, leurs yeux brillaient.

À Neubrück, petit hameau jeté sur les deux bords de la Viège, un vieux pont d'une seule arche conduit sur la rive gauche. Dès ce moment le chemin devient plus escarpé. Par des sauts et des ressauts à travers prairies et vergers, il grimpe

plutôt qu'il ne monte, vers Stalden dont le clocher se montre dans l'éloignement, au-dessus des arbres.

Le paysage s'est égayé. La verdure a revendiqué ici ses droits, les cultures aussi. Il y a des morceaux de vigne accrochés à toutes les pentes et des arbres fruitiers partout. Des champs de seigle que l'homme dispute au rocher, semés à toutes les hauteurs, morcellent les pâturages, et couvrent de leur tapis doré les épaulements des montagnes. À droite, à gauche, des forêts de sapins. Plus haut, des sommets rigides aux escarpements de grisaille.

Le village de Visperterminen, que nous avons laissé sur la gauche, nous regarde. Plantée comme un phare sur le bord d'un plateau, à côté d'un groupe de chalets noircis, son église blanche se profile sur le vert intense de la montagne. On l'aperçoit de chaque point de la vallée. Elle forme un des traits les plus saillants du paysage.

Dégagée en cet endroit de l'étreinte des hautes roches, la rivière a des allures paisibles qui nous étonnent. Nous montons ; elle descend, et chemin faisant nous salue de la monotone com-

plainte qu'elle chante dans ses heures d'apaisement, en caressant de son écume transparente les gros cailloux et les blocs immenses que naguère ses flots en tourmente roulèrent jusqu'ici. Ligne bleue serrée entre deux contreforts de verdure, nous l'apercevons par échappées dans les espaces vides ou à travers la dentelle des arbres. Des massifs de sureaux bordent ses rives, penchés sur les roches humides que tapissent des mousses verdâtres. L'églantier rose y enchevêtre ses guirlandes dans un inextricable fouillis de plantes bocagères.

Avec ses maisons haut perchées et ses rues en casse-cou, Stalden a l'air d'être prêt à dégringoler dans la rivière à la première secousse de tremblement de terre. L'église à l'entrée du village, campée sur un rocher, rit au soleil levant. Autour de l'église il y a le champ des morts avec ses petites croix symétriquement alignées. Tout à côté, le presbytère et son jardinet, celui-ci serré de près par la montagne. Une paroi hérissée de noires cassures protège cet enclos. Quelques ceps de vigne, un rucher avec des abeilles s'abritent sous ses escarpements. Au-dessous, un filet d'eau qui égrène ses larmes limpides sur le rocher, des

noyers, de riches ombrages. Voilà l'aspect, austère et charmant.

À partir de Stalden, l'air devient plus vif. C'est la première caresse des neiges, l'haleine des glaciers qui nous arrive par bouffées et emplît notre poitrine. Nous gagnons bientôt la hauteur et les sapins. De même que la contrée, notre chemin prend un caractère franchement alpestre. Il exécute des tours de force. Par de hardis contours, par soubresauts, par un couloir, par un ravin, par surprise, en zigzag, il nous dévale tout au fond de la vallée et nous jette d'une rive à l'autre. À la sueur de notre front et par un élan vigoureux, il nous fait remonter les pentes, puis se remet à courir en corniche sur le bord de l'abîme, pierreux souvent, pittoresque toujours.

La saison des étrangers, retardée par la froidure des semaines précédentes, n'a pas encore animé cette route solitaire. Ni voix perdues, ni *huchées*, ne font vibrer l'étendue. Un grand silence. Rien que le bruit de la rivière sous nos pieds. Parfois une branche qui se ploie, puis un bruissement furtif dans la ramée, nous font relever la tête. Un écureuil nous considère de haut. Ému par notre

approche, il s'éloigne en sautant d'un arbre à l'autre.

Les sapins nous enserrent, forêts aux larges assises, portant sur leur croupe des clairières ensoleillées où, à côté des champs qui jaunissent, s'assied de loin en loin quelque pauvre village perdu en ces sites abandonnés.

C'est aussi près de là que vers le sommet du versant oriental de la vallée, on nous fait remarquer Graechen, lieu de naissance de Thomas Platter. Aujourd'hui, la paroisse compte une autre illustration dans la personne de son desservant actuel, M. le curé Tscheinen, le patient collectionneur des *Walliser Sagen*, le doyen Bridel du Valais.

Fidèle aux traditions du passé, la population de ce village reculé met un soin jaloux à conserver intacts les us et coutumes des ancêtres. Là, comme au temps jadis et comme cela se fait aussi dans la vallée de Loetschen, on peut voir encore, aux jours de grandes fêtes religieuses, tous les hommes en état de porter les armes assister aux offices de la paroisse en uniforme écarlate, coiffés de l'ancien bonnet à poil des gardes suisses.

Les aspects se font plus sauvages. À mesure que des yeux l'on remonte le cours de l'eau, la vallée se rétrécit, les Alpes grandissent. Elles se dressent plus altières. Sous le ciel bleu, leurs rudes parois prennent des tons ardoisés, quelque chose comme la dureté de l'airain. La sévère beauté de ces solitudes nous saisit. Elle nous parle de force, d'élan et de volonté. *Excelsior !*

Selon que le chemin nous mène, la coupole argentée du clocher de Saint-Nicolas, que l'on voit briller sur la droite, s'efface et reparaît successivement dans un de ces désespérants lointains qui trompent l'œil. Le visage en feu, la poitrine hale-tante, nous marchons d'un pas ferme sous le poids d'une chaleur accablante. Il n'est pourtant personne parmi nous qui consente à avouer de la fatigue. L'amour-propre est en jeu, surtout chez les dames qui, résolues à ne pas se laisser devancer, marchent en éclaireurs sur les pas de leur cheval. Encore un effort. Il y a de la volupté à lutter ainsi.

À midi sonnant, arrivée à Saint-Nicolas. Une heure de repos, le temps de dîner et de repartir.

Mais au dernier moment, un obstacle nous tient en suspens.

Ainsi que chacun le sait, une route carrossable existe entre Saint-Nicolas et Zermatt. Une voiture nous était indispensable pour ce dernier trajet. Le propriétaire du cheval qui nous avait accompagnés depuis Viège, un Allemand à la figure honnête, nous propose dans un français imagé et en parlant de lui à la troisième personne, d'aller à la recherche d'un char à bancs et de nous servir de cocher jusqu'à notre destination :

– Moi, il connaît bien la route ; au moins trente fois qu'il a été à Zermatt.

L'accord est fait.

À l'heure fixée, nous attendons notre homme. Il ne se montre point, et le ciel, radieux encore un quart d'heure auparavant, commençait à se rembrunir d'une manière inquiétante.

– Ah çà, où donc est allé ce *type* ? dit l'une des dames, la plus jeune, qui avait l'habitude de le désigner ainsi.

Le véhicule est devant nous avec nos bagages, mais d'homme et de cheval point.

On regarde de tous côtés. On s'informe, on le cherche parmi les guides et les gens du pays at-

troupés devant l'hôtel. Inutilement, personne ne l'a vu.

Et le ciel de s'assombrir de plus en plus. Même de grosses gouttes de pluie marquaient, par-ci, par-là, le pavé de taches sombres.

Cela devenait peu rassurant. Qui ignore donc que dans les montagnes les averses suivent de près les nuages ?

Voyant que le temps menace, les voyageurs présents hâtent leur départ, les uns pour gagner la plaine, les autres pour se diriger sur Zermatt.

Notre automédon demeure invisible. Que voulait dire cela ? Étions-nous victimes d'une mystification ?

Le temps passait. Le ciel se faisait plus gris et la pluie, bien que menue, se mettait décidément de la partie.

Tout à coup, une explosion, quelque chose comme des *hourrahs*, la voix de mes compagnes restées en sentinelle sur la porte de l'hôtel, nous annoncent que le *type* est retrouvé !

Le voici. Il apparaît au bout de la rue, tenant son cheval par la bride, la figure placide.

Une avalanche de reproches va fondre sur lui.

Les deux dames, qui n'entendent pas plaisanterie en matière d'exactitude, s'avancent visière baissée :

– Mais où donc étiez-vous ?

Le bonhomme ne sourcille pas ; il les regarde :

– Moi, il a été pour dîner, et le cheval aussi...

– Mais, il y a une heure au moins que nous vous attendons. Comprenez-vous ? une heure perdue ! Et il pleut, ne le voyez-vous pas ?

– Oh ! à présent, nous partons ; le ciel pas beaucoup pleurer... Nous partons ; le ciel, il portera le beau temps... à présent nous partons.

Et tout en disant cela, il attelle son cheval.

Le moyen de se fâcher, je vous le demande ? Aussi chacun de rire, et de grimper sur le char où l'on s'installe tant bien que mal entre caisses, cartons et paniers.

Nous partons.

Pendant cette heure d'attente, l'air avait sensiblement fraîchi. À peine hors du village un vent

de mauvais augure, froid, quasi glacial, soufflant par rafales, nous attaque de front et nous oblige à dépaqueter couvertures, châles et manteaux. On s'emmitoufle et, la figure fouettée par la pluie, sous les parapluies qui se regimbent contre les lois de l'équilibre, on s'efforce de rire de la mésaventure.

Un pont rustique nous a de nouveau jetés sur la rive gauche où notre véhicule, le dernier à la suite d'une file de voitures et de chars pesamment chargés, gravit lentement les méandres d'une route dont la pente s'affirme de plus en plus. Le ciel, noir de nuées, loin de se rasséréner selon la prédiction de notre cocher *type*, « continue à pleurer, » en dépit de certaines clartés indécises qui persistent à se montrer au couchant ; et les brouillards qui surnoisement d'abord, pareils à des flocons de laine, se glissaient le long des forêts, maintenant par bandes, par escadrons, enveloppent les sapins et se campent sur les hautes cimes. Pics, dents, rudes arêtes, puissantes tours de granit, tout disparaît à nos yeux. Notre horizon limité aux premiers plans, prend sous les averses une teinte d'uniformité générale. D'un côté la rivière coulant entre deux bords dévastés et cou-

verts de cailloux ; de l'autre perspectives ternes, ravins démolis, escarpements tapissés de mélèzes, hameaux clairsemés, tout est d'une pauvreté extrême.

Y a-t-il rien de plus exacerbant que de subir pendant quelques heures consécutives, par une bise aiguë et sous les gouttières de deux ou trois ombrelles qui s'entre-choquent incessamment, les inconvénients sans nombre d'un voyage en voiture découverte, exposé comme vous l'êtes à chaque instant, à crever les yeux de votre voisin ou à briser ses lunettes par une secousse imprévue du parapluie avec lequel vous cherchez à l'abriter, en même temps que vous aussi vous êtes menacé de sa part d'un accident tout pareil ?

Et, si pour comble de malchance, vous vous trouvez assis à côté de quelqu'un de ces êtres irritables, à l'esprit mal fait, antipathique, plein de caprices et d'exigences, toujours mécontent, toujours lamentable, vous sentez bientôt votre esprit se figer, et tout l'entrain dont vous êtes capable se fondre sous le double courant de deux influences hostiles.

Mais par bonheur, ce jour-là, en dépit de la froidure, en dépit des cataractes et de la douche que bon gré, mal gré, nous eûmes à subir, chacun de nous, prenant son mal en patience, réussit à faire bonne mine à mauvais jeu. Ni défaillances, ni plaintes inutiles. Le vent contraire, dit-on, fortifie les esprits valeureux. L'épreuve des ondées, comme celle du feu, est pour plusieurs la pierre de touche du caractère. C'est en voyage comme à la guerre que le courage se déploie. À force de regarder, on trouvait quelques fleurettes ; à force de bon vouloir, on trouvait moyen de rire. Les deux dames chantaient de vieilles chansons, vieux refrains d'autrefois tenus en réserve dans quelque coin de leur mémoire pour tenir haut l'entrain et tromper la longueur du chemin. Honneur au courage malheureux !

Halte d'une demi-heure au presbytère de Randa. Le village assis dans les prés verts, sur le revers d'un coteau sans arbres, contemple tout le long de l'année le glacier du Weisshorn, ses éboulements et ses moraines, toutes les tristesses de la nature et ses sublimes horreurs.

Deux lieues encore, les plus rudes, nous séparent de Zermatt. Mais on veut l'atteindre avant la nuit. Plus d'éclaircies. Le ciel, d'un bout à l'autre gris, se montre inexorable. Avec cela, il pleuvait sans trêve ni merci, des hallebardes. N'importe ! on emprunte des couvertures, on entasse de la paille au fond de la carriole qui suinte l'humidité partout et l'on repart en chantant, non la Marseillaise, mais le refrain bien connu :

Marlborough s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Marlborough s'en va-t-en guerre, etc.

Hélas ! bientôt la chanson expire sur les lèvres. Les dents claquent, on frissonne, et bleus ou blêmes, tous les visages font pitié à voir.

C'était l'hiver qui revenait et nous prenait à la gorge. On ne pouvait s'y méprendre. La neige était dans l'air, de même que par les déchirures des brouillards on commençait à voir sur les hauteurs les sapins fraîchement poudrés à blanc.

Et dire que l'on était à la fin de juin !

Sous ce vent tout pénétré de neige, on sentait la tourmente, la *rebuse*, comme on dit chez nous. L'hiver, en maître absolu, reprenait brutalement possession de ses domaines et, sur les alpages déjà verts, livrait sa dernière bataille au printemps.

En vain, par manière de bravoure, veut-on encore, d'une voix enrouée, entonner le même vieux refrain, il ne trouve plus d'écho. Congelé par les rafales, il s'éteint bientôt en un gros soupir.

Les aspects se font farouches. Dans ces éboulements et ces dévaloirs, dans ces escarpements hérissés de noirs sapins, dans ces blocs gigantesques semés sur les pentes au-dessus de notre tête, il y a quelque chose qui fait penser au chaos. On croirait que l'ange de la désolation a passé par là.

Comme si elle eût voulu se jouer de nous, la route semblait s'allonger à mesure que nous avançons. Elle s'en allait tout à son aise, s'étendait, s'enfonçait, se perdait dans les profondeurs d'une vallée sans fin.

Cela finissait aussi par nous ôter toute envie de rire.

Vers le soir, pour un moment, le vent changea. Les brouillards refoulés brusquement sur les deux versants, s'arrêtèrent à mi-côte, et tout en nous masquant la vue des plus hautes cimes, nous laissèrent entrevoir le fond de la vallée.

Une ample ceinture de neige nous encerclait de toutes parts. Elle coupait d'une ligne raide les flancs des montagnes dont elle faisait ressortir les tons sévères. Devant nous, à demi voilé par une longue traînée de vapeurs grises, le glacier du Saint-Théodule dressait ses arêtes d'un blanc de craie sur les moraines et les coulées de pierres délavées par la pluie. Un peu plus bas, au milieu d'un entassement de maisons noires, on apercevait distinctement la silhouette blanche des hôtels avec leurs longues rangées de fenêtres.

Du mont Cervin, pas vestige. Il disparaissait tout entier derrière un triple rempart de nuages.

Comme on peut le penser, lorsque nous mêmes pied à terre devant l'hôtel Monte-Rosa, nous étions mouillés jusqu'aux os.

Nous sommes ainsi faits que, le danger ou l'orage une fois passé, nous aimons non seulement à en rire, mais encore plus à en parler. Et

comme il n'y a pas d'humeur tant chagrine soit-elle qui, en voyage surtout, puisse résister à l'influence réconfortante d'un souper copieux combinée avec celle d'un bon feu, il arriva ce qui arrive toujours en pareil cas, c'est que l'énumération des péripéties de la journée délia les langues et fournit matière à plaisanterie.

Il est bon d'ajouter aussi en passant, que la pluie avait cessé, et qu'à travers la fenêtre, de la place où nous étions assis, on pouvait voir le ciel qui faisait mine de se dérider pour tout de bon.

Et l'on s'endormit avec l'espoir de saluer le mont Cervin au soleil levant et dans toute sa gloire matinale.

Vain espoir.

Cette même nuit, vers le matin, le sommeil de plusieurs fut interrompu par le fracas des gouttières et par la pluie violemment chassée contre les vitres. L'eau jetée à pleins seaux, un débordement, un déluge, un temps enfin à ôter toute illusion en même temps que toute espérance. Adieu la course au Riffel et tous les beaux projets formés pour la journée !

Après cela, il ne restait plus qu'à enfoncer de nouveau sa tête dans l'oreiller et à dormir du sommeil des marmottes.

C'était le 24 juin, fête de saint Jean-Baptiste.

De bonne heure, les cloches commencèrent à carillonner, seule note joyeuse dans cette aube pluvieuse et sombre.

Quand le jour se leva, il pleuvait encore et par torrents. Toutes les bondes des cieux étaient ouvertes. Un brouillard épais, gris et cotonneux courait sur les pentes et enveloppait les hauteurs. Le roi des montagnes, le mont Cervin, toujours invisible, se dérobaît aux regards. L'air, un air âpre, imprégné des senteurs des glaciers, pénétrait dans les habitations. Il mettait le frisson dans les veines. Chacun grelottait. Les voyageurs sont découragés. Le visage gris et morne comme le temps, les uns, d'un air ennuyé, lisent les journaux ou bâillent au coin du feu ; d'autres, ceux dont le caractère ne supporte pas d'échec, les hardis, incapables de rester en place, bombardant le ciel de leurs regards courroucés, arpentent d'une fenêtre à l'autre les salles et les corridors.

Le baromètre, lui aussi, se mettait contre nous. Pour comble de fatalité, il descendait, disait-on.

Cependant après la grand'messe, le ciel parut se rasséréner. Sans cesser complètement, la pluie ne tomba plus que par ondées et comme par surprise. Nous commençâmes à reprendre un peu d'espoir. Le brouillard, en se soulevant, ouvrait des éclaircies sur les deux versants de la vallée. Partout des chalets disséminés çà et là. Partout des traces d'éboulements anciens ou récents. De gros blocs erratiques descendus jusqu'à la rivière coupent le velours du gazon, ou assis sur les pentes, se couronnent de mousses et de jeunes sapins. À mesure que montait le brouillard, les arêtes du glacier se détachaient plus blanches sur les escarpements grisâtres d'alentour. Parfois le soleil, je veux dire quelque chose comme son reflet, versait de pâles lueurs sur ce mélancolique paysage, et bientôt après disparaissait sous une nouvelle ondée. Le ciel restait couvert.

Les heures passaient, et avec elles le froid augmentait, vif comme en une journée de novembre.

Tous les regards tournés en haut épiaient le moment solennel, celui où le géant, le roi des montagnes, déchirant les nuées, se montrerait à nous.

Vers quatre heures, il laissa tomber son bandeau. À droite, seul sur son immense plateau, son profil colossal se dessina vaguement d'abord dans le brouillard devenu transparent, sorte de gaze aérienne qui adoucissait la rigidité de ses lignes. Puis soudain les nuages, épaissis et refoulés par le vent, s'amoncelèrent à sa base avec les ondulations d'une mer agitée, et le faîte, mis à découvert par ce jeu des nuées, nous apparut dégagé de tout voile, pareil à un gigantesque bloc de granit suspendu dans les airs.

Le géant nous regardait, mais d'un regard à faire trembler.

Un instant après, le sommet disparaissait à son tour dans les brouillards, tandis que la base, au contraire, nous montrait ses pentes éclatantes d'une blancheur austère, marquées çà et là de grandes ombres.

Au bout de quelques secondes, par une nouvelle évolution des nuées et un brusque change-

ment de tableau, le pic dans tout son ensemble, enveloppé de draperies diaphanes, armure transparente aux mailles irisées, – ses parois argentées se colorant capricieusement sous les lueurs du couchant, – dressait dans les airs la pyramide la plus imposante que nos yeux eussent jamais contemplée. Nulle expression sur la terre ne rendra jamais ce coup d'œil. Une gloire.

Grands sommets blanchis, pics immuables, vous nous parlez de paix et d'éternité ! L'âme vaincue, s'abat aux pieds du Tout-Puissant.

Un tel spectacle couronne le voyage. Mésaventures et fatigues, tristesses de la journée, tout est oublié.

Voir le Cervin, est, croyez-moi, un beau moment dans la vie.

Nous le revîmes encore dans sa beauté suprême le lendemain à l'aube, seul, bien seul, en souverain, dans un océan de lumière, libre de tout nuage. Nul sommet ne l'approche. Un silence solennel l'entoure. Il plane sur les abîmes de l'air. De bien loin, de là-bas au delà des monts, le soleil à son lever lui envoie son premier salut matinal ; d'un seul jet, une gerbe de fusées toutes palpi-

tantes, toutes vibrantes, tombent embrasées sur ses flancs, et font resplendir ses fières arêtes des feux du diamant. À tout seigneur, tout honneur.

Vous pensez que vos regards pourront se délecter de la vue de ces splendeurs tant que durera la journée ?

Détrompez-vous.

Dans cette région des nuages, ceux-ci ne tardent guère à reprendre leurs droits.

Il suffit d'un instant pour qu'un si merveilleux spectacle ait disparu. Que si, pensif, cherchant à recueillir les impressions qu'éveille dans votre esprit une si brillante fantasmagorie, vous baissez la tête, quand vous la relevez, du Cervin dont vos yeux sont encore éblouis, il ne reste plus trace. Le roi des montagnes a voilé son front, la toile est retombée, le brouillard a tout effacé.

Savez-vous ce que c'est que de battre en retraite devant l'ennemi, et, quand on a l'esprit plein de prouesses, de passer brusquement de l'exaltation du premier élan à une défaite sans gloire ?

Je m'en vais vous le dire.

Sans avoir les hautes visées du héros de Tarascon, comme sans prétendre à ses exploits, tout grimpeur, voire le plus modeste, a aussi des ambitions que nul ne songe à lui contester, ne s'agirait-il que de la satisfaction intime qu'il y a, au retour de quelque belle escalade, à se sentir dans sa propre estime, grandi de quelques pouces.

Ainsi sans aspirer, même de loin, à la renommée légendaire de Tartarin, nos ambitions qui ne devaient point nous apporter de célébrité, tout bonnement se bornaient aux excursions où l'on ne risque point sa vie, le Riffel, le Gornergrat, le lac Noir, etc.

Mais à escalader le Cervin ou à faire l'ascension du Lysskamm, il n'était pas question. Notre valeur, comme on voit, au niveau de nos forces, ne cherchait pas à s'élever au-delà.

Mais nous avons compté sans notre hôte, sans l'ennemi, veux-je dire. L'ennemi, c'était la pluie.

En connaissez-vous un pareil à celui-là pour tarir votre verve et refroidir votre entrain ?

Moi, je n'en connais point.

Et pour savoir ce que c'est que la pluie, il faut venir dans les creux des montagnes tels que Zermatt.

Or, elle se mettait de la partie et nous gâtait tout. De l'ardeur des conquêtes, nous passions sans transition à une inactivité énervante et forcée.

Du matin au soir et du soir au matin il pleuvait, non par rafales, mais lentement, impitoyablement, avec cette monotonie désespérante qui abat même les plus forts.

Tout était sombre au dehors comme au dedans. Sous cette atmosphère de plomb, des pensées de la même couleur nous hantaient.

Deux jours, même trois, se passèrent sous les mêmes aspects. Pas une embellie, pas un coin de ciel bleu. L'ennemi nous coupait, non les vivres, mais les ailes. Nous étions battus. Il nous fallut alors rendre les armes, et en pleine déroute, sous la pluie qui tombait toujours, reprendre comme nous étions venus, dans notre vieille carriole, le chemin de la plaine.



SAVIÈZE



Un joli endroit que Savièze, bien ouvert au soleil, joli et agreste comme son nom ; un pays où dès le printemps tout se fait vert, et vert encore tout alentour, aussi loin que le regard peut aller. Ignoré des Anglais, mais en revanche bien connu des artistes, il n'a pas de prétentions citadines et

se contente sagement de rester ce qu'il est, un des plus charmants recoins du Valais.

Pas si perdu pourtant qu'on pourrait le croire et à la portée de tous ceux qui sont capables d'une ou deux lieues de marche. Un plaisir, en un mot, qu'avec un peu de bonne volonté chacun peut se payer.

Excursion à recommander aux amateurs d'antique simplicité, à ceux qui savent encore se contenter de belle et franche nature.

Si jamais vous allez à Sion, poussez jusque-là. Manière de bien employer votre temps si vous en avez de trop.

Faites mieux. Êtes-vous peintre, écrivain, curieux de choses anciennes ? allez-y le jour de la Fête-Dieu. Vous ne serez ni le premier, ni le dernier qui ait fait la course de Savièze à cette seule fin.

Et pour cela, à ceux d'entre vous qui ne le connaissent pas encore, je veux aujourd'hui en montrer le chemin.

C'est au nord de Sion, par delà un premier haut rempart de pentes rocheuses, qu'il faut aller chercher Savièze. Dans un pays de surprises comme le Valais, cette verte contrée en est une. Après les tons brûlés et durs de la vieille cité et de ses escarpements, elle fait l'effet d'une fraîche oasis.

Aussi vrai que selon le dicton, « tous les chemins mènent à Rome, » trois chemins pour le moins, de la capitale mènent vers Savièze ; on n'a que l'embarras du choix.

Quand je me dirigeai de ce côté-là pour la première fois, c'était l'année dernière, le 24 juin, à la Fête-Dieu qui tombait bien tard, et ce qu'il y a de plus étonnant, sur la Saint-Jean, dont elle prenait lieu et place, une chose qui n'arrive pas tous les ans et que nul ne peut espérer voir deux fois dans la vie, à moins de vivre l'âge de Mathusalem. Même, pour le dire en passant, cette coïncidence donnait beaucoup à penser à certains esprits timorés qui croyaient y voir un signe précurseur de la fin du monde.

Mais bien que la Fête-Dieu eût mis du temps à venir, elle n'y avait rien perdu et n'en paraissait

que plus belle. Le printemps dans toute l'exubérance de sa sève débordait partout. De la plaine aux sommets, il avait poussé toutes ses guirlandes, verdi tous ses rameaux ; et rien qu'à marcher ainsi devant soi dans l'épanouissement des splendeurs de la terre, on sentait son cœur se mettre de la fête. Avec cela que le soleil, sans lequel on ne peut rien faire, s'en était mis lui aussi, un chaud soleil d'été, maître absolu de l'espace, donnant la vraie parure à toutes choses, et tout rayonnant, aurait-on dit, de la joie qu'il donnait à tous.

Une belle matinée pour prendre son vol.

C'est par Sion que je me rendis à Savièze. Il était environ neuf heures. La ville, que je traversai sans m'y arrêter, était animée par le souffle de bonne humeur et de joyeuse attente qui précède toujours le passage de la grande procession. On mettait la dernière main à la décoration des rues ; et des dames, des demoiselles, avec la fiévreuse émulation que l'on connaît, travaillaient activement à l'achèvement des reposoirs, autour desquels stationnaient dans une extase naïve, des groupes de gens endimanchés.

Mon compagnon m'attendait. En sortant de Sion par la rue de Savièze, on arrive bientôt, par un chemin bordé de murs, à côté du cimetière dont la porte s'ouvre vis-à-vis du couvent des Capucins. Quelques pas plus loin, on est au pied du coteau, à l'endroit où le chemin se bifurque. Il n'y avait pas à délibérer. Sans perdre de temps, nous prenons le plus court, celui des gens pressés. S'il tient ce qu'on dit de lui, une heure nous conduira à Savièze. Un joli chemin quoi qu'il en soit, et où l'on s'attarderait volontiers, n'était que l'on craint de manquer la procession traditionnelle des gens de là-haut, un chemin qui grimpe allègrement à travers les vignes, et où les yeux trouvent à voir, tout comme l'esprit à observer.

La ville est à nos pieds avec ses châteaux haut portés dans les airs. Leurs vieilles murailles grises, assises sur des collines grises où le rocher empêche l'herbe de pousser, se détachent vigoureusement du fond verdoyant des prairies. Le soleil de juin leur prête des teintes chaudes. Sauf quelques places fortement ombrées qui accusent l'étrangeté de l'architecture, sous le flamboiement de la lumière et les transparences de l'air, rochers et châteaux tout est de la même couleur, tout se

déride et sourit. En bas, la campagne et le Rhône s'étendent jusqu'aux derniers lointains où le fleuve se perd.

La beauté de Sion lui vient tout entière de son caractère antique, de ses titres d'ancienneté inscrits en lettres parlantes sur ses collines démantelées. Elle lui vient de la rudesse même de son profil, et surtout de ce singulier prestige qui enchaîne le regard aux vieilles pierres. Elles ont toujours l'air d'avoir tant de choses à nous dire, et encore plus à nous taire, à la façon des vieillards qui gardent pour eux ce que les jeunes ne doivent pas entendre. La contemplation de ses cicatrices et de ses blessures qui saignent encore, n'évoque que les souvenirs d'un passé féodal et guerrier. On sent passer le souffle des haines inassouvies, sièges, assauts, combats à outrance, résistance désespérée. On s'y battait bien, on savait s'y défendre. L'histoire seule se fait entendre ici. Ni la fantaisie, ni la légende, n'en ont altéré les fastes sanglants. Les troubadours et les ménestrels, trouvant sans doute les mœurs trop rudes, le site trop sévère, allèrent porter ailleurs leurs plaintes et leurs chants d'amour.

Ainsi campée au milieu de la plaine, dans le cadre fier et pittoresque que lui font les montagnes, la ville épiscopale a grande figure. Ces vieilles cités, quand le soleil les réchauffe, ont sous leur air habituel de bravoure, une grâce aristocratique, que n'auront jamais nos villes nées d'hier avec leurs rues tracées au cordeau.

Malgré la chaleur, nous marchions très vite, et bientôt notre chemin, quittant la région des vignes, par un brusque repli s'enfonça dans les prés entre deux haies ombragées où nous perdîmes la vue de la plaine. Plus rien que la verdure, plus rien que le ciel bleu, et devant nous un rideau d'arbres d'un vert éclatant, toujours plus épais à mesure que nous nous rapprochions du but de notre course. De vigoureux noyers, la gloire du pays, — il y en a là des centaines, semés du haut en bas du coteau, — nous dérobaient la vue des villages, ne nous laissant voir par-dessus leur dôme velouté, que les parois rocheuses du Prabé et leur sombre tenture de sapins.

Et tout à coup, voici que pas loin de nous des sons rapprochés de cloches qui venaient d'une église qu'on n'apercevait pas, traversent la fron-

daison, une sonnerie belle, grave, retentissante, la sonnerie des jours de fête. Nul doute que c'était le signal du départ de la procession, sérieux avertissement pour nous de presser le pas. Et nous voilà à courir. De ce train-là, en quelques sauts nous avons enjambé le profil du coteau. Le chemin, toujours bordé d'arbres, se fait plus large, et trouant brusquement la feuillée, une haute flèche grise apparaît au bout. De l'église néanmoins, ni du village, on ne voyait rien encore, pas même le moindre petit bout de toit. Les noyers les abritent si bien, qu'ils ne peuvent pas même regarder par-dessous.

N'importe. Encore quelques pas, et nous y sommes.

Voici Saint-Germain, la paroisse, ou si l'on préfère, le chef-lieu du pays de Savièze.

On entre dans le village par le sud, à côté du presbytère. Tout près est l'église sur une sorte d'esplanade bornée au levant par le cimetière. Les habitations, égrenées, se perdent dans la verdure.

Nous arrivions à point nommé, une fortune qu'on n'a pas tous les jours.

Le défilé de la procession avait commencé. Elle se mouvait lentement sous les arbres et dans les ruelles, s'arrêtant aux carrefours devant les reposoirs, et si longue qu'elle semblait ne jamais finir.

Pas de coup d'œil d'ensemble. On n'en peut voir qu'un anneau à la fois.

Tous les villages, au nombre de neuf, sont réunis ici. Ils se sont vidés de tout ce qu'ils contenaient de gens valides des deux sexes, et avec eux de tout ce qu'ils avaient de plus neuf et de plus beau, pour faire honneur au bon Dieu. Verte ou blanche vieillesse, belle ou robuste jeunesse, gens de près et gens de loin, les uns après les autres, ils vont défiler devant nous.

Pour bien voir, nous nous postons sur le cimetière, et nous n'en bougeons pas.

À quelques pas devant nous se dresse, adossé à l'église, un des reposoirs, celui dont le village d'Ormona a fait les frais. Il est en forme de grotte, tout encapuchonné de mousseline blanche, enguirlandé de verdure, orné de tableaux et de fleurs artificielles dont les dorures scintillent sous les rustiques draperies de cette voûte transparente.

De l'autre côté de la rue, un vieux bâtiment, la maison communale, déploie sur sa façade grisâtre deux drapeaux décolorés, historiques tous deux, et de glorieuse mémoire. L'un porte dans ses replis la longue épée traditionnelle, armoirie de Savièze. C'est celui qui a figuré en 1475 à la bataille de la Planta. L'autre fut donné jadis par la ville de Sion aux Saviézans en récompense de leur valeur.

Les femmes, échelonnées deux à deux, leur livre de messe et le chapelet à la main, stationnent sur le cimetière, toutes vêtues de même, fidèles à leur costume national des jours de fête, qu'elles ont le bon sens de conserver sans ombre de changement. Avec cela qu'elles font preuve de goût. Il est tout à la fois solide, joli et séant. Chapeau noir à fond plat et à larges ailes, sous lequel s'abrite un serre-tête en soie brochée, garni de belles dentelles noires. Une robe de même couleur en robuste drap du pays, dont la jupe aux cent plis, massive et courte, tombe sur des bas de laine blanche, artistement travaillés, que de petits souliers plats aident à mettre en relief, et pour compléter la toilette, un fichu et un tablier de soie, assortis, de préférence noirs ou violets. Pas autre chose, mais avec cette simplicité les Saviézanes

arrivent à être bien mises, et les teintes sévères de leur ajustement ne servent qu'à mieux faire ressortir l'éclat du teint, qu'elles ont en général fort beau. Contrairement à ce que l'on voit dans la plaine, la mode et ses hideurs n'ont rien à faire ici. Les femmes ont raison de s'en tenir au costume des temps anciens. Rien ne saurait le remplacer. Il leur donne un air de bonne tenue et de distinction campagnarde, qui dès l'abord prévient en leur faveur.

Mais les anges, le groupe le plus caractéristique du défilé ? Qui n'a pas vu les anges, n'a rien vu ! Des trouvailles comme celles-ci sont une conquête.

Et là-dessus, qu'on n'aille pas se représenter des chérubins aux ailes de carton, frisés et gourmés, mi-ingénus, mi-grotesques, comme on en voit encore de l'autre côté des Alpes.

Le type ici est purement local, sans son pareil nulle part ailleurs, produit du terroir, il faut le croire ; et en tout cas d'une ancienneté qui se perd dans la nuit des temps. On n'en connaît pas l'origine. Chaque génération transmet ses anges à

celle qui vient après. Mais d'où ils sortent, pourquoi ils viennent, nul ne le sait.

Que nous importe après tout, puisque tels qu'ils sont, nous n'avons pas assez de nos yeux pour les voir ! Ne comprenez-vous pas d'ailleurs que ces vieilleries et ce mythe ou ce mystère, comme il vous plaira de l'appeler, c'est ce qui fait notre bonheur ?

Les anges. J'essaierai de les faire passer devant vous.

Qu'on se figure, si l'on peut, douze à quinze jeunes filles, disons fleurs et des plus belles, avec toutes les fraîches couleurs de leur printemps, seize ans tout au plus. Des anges, moins les ailes, et le charme n'y perd rien.

Décrire leur costume, n'est pas chose facile ; nuances hardies, bariolage audacieux, un assaut de couleurs à défier la palette du coloriste le plus emporté ; quelque chose de frais, de propre et de pimpant, comme une gerbe de boutons-d'or où l'on aurait mêlé à foison les bluets et les coquelicots. Voilà pour le coup d'œil. Passons aux détails.

D'abord la coiffure. Nimbe et diadème tout ensemble, un étincelant fouillis de dorures et de brillants, haut porté sur le front, et qui tient également de l'auréole des vierges byzantines et de la couronne des caciques. Le Pérou ou l'Orient en ont-ils peut-être fourni le modèle ? La pensée demeure indécise devant ce problème.

De ce diadème fantaisiste se dégagent en guise de voile ou de manteau, couvrant le dos et les épaules, et tombant jusqu'à mi-corps, de riches rubans d'égale largeur et de couleurs variées, violets, rouges, noirs et verts, alignés à la suite les uns des autres, toujours dans le même ordre, de façon à former un ensemble chamarré qui n'est pas dépourvu de goût. Comme un plastron constellé de brillants sur le devant du corsage, se hérissent une parure de fausses fleurs au feuillage doré, toute semblable à celle du diadème. La robe en drap noir, est garnie dans sa partie inférieure de bandes transversales de couleurs assorties à la coiffure. Les jambes sont emprisonnées dans d'élégants bas noirs ; — les Saviézanes, chacun le sait, sont habiles tricoteuses ; — ces bas, irréprochables avec leurs coins brodés de laine aux diverses nuances, donnent la mesure de leur savoir-

faire ; et le coquet soulier plat, orné de rosettes pour la circonstance, ne perd rien à être vu de près.

Plus fraîches que des roses de mai, et très blondes, ce qui n'est pas étonnant dans ce coin de pays où la race est blonde, et où les femmes ont une renommée de beauté, ces belles filles ainsi parées, fières, sérieuses, ont tout de même grand air sous cette mirobolante exhibition de clinquant.

Elles ne s'avancent pas seules. Un jeune homme les précède, *le tzambri*. D'une main il porte en manière de houlette, un long bâton surmonté d'un bouquet de fleurs, de l'autre il conduit un ange aussi, une petite fille, la plus jeune du groupe, sa préférée, celle qu'il est en droit de choisir.

Il a le costume et la conscience de son rôle. La tête couverte d'un feutre aux bords évasés, que décore une guirlande multicolore, revêtu de la tunique traditionnelle aux galons d'or, il ouvre gravement la marche avec sa petite compagne. Les anges le suivent deux à deux. Et tous, marchant comme des rois, calmes, impassibles, ayant l'air de ne rien voir, ils s'avancent au milieu des villa-

geois, qui s'écartent, et des curieux, pour la plupart étrangers à la localité, qui se pressent autour d'eux pour mieux les observer.

Mais pour bien comprendre la grâce sérieuse de ce groupe d'autrefois, il faut le voir comme je l'ai vu, sous un ciel bleu et un plein air de soleil dans ce pays de verdure qui est Savièze, ou bien à l'ombre des piliers, sous la voûte séculaire de l'église toute pleine encore des fumées de l'encens.

Ailleurs peut-être il serait dépaysé ; ici il est à sa place et bien chez lui. C'est le trait piquant du tableau.

Le corps de la procession s'avoisinait. Bientôt nous la vîmes déboucher d'un petit chemin encaissé dans les arbres. Les noyers très hauts formaient au-dessus comme une voûte épaisse, et des profondeurs de ce vert intense, on voyait venir, magnifiques dans leurs habits écarlates et leurs bonnets à poil, les grenadiers faisant escorte au saint sacrement, et puis la troupe dans sa tenue d'ordonnance, beaux hommes, air martial ; la croix, les bannières, le dais très orné, un mélange de surplis et d'habits sombres, de dorures et d'étoffes soyeuses, de couleurs vives, un cortège

immense qui envahissait peu à peu la place et le cimetière où, devant le reposoir, le curé chantait le dernier évangile.

Rehaussé par son grand fond de verdure et ce radieux temps de juin, ce déploiement de fête avait des teintes chaudes. C'était quelque chose de gai qui riait aux yeux, en même temps que dans l'âme on sentait comme une sorte de triomphe se mêler au sentiment du respect.

Et tout autour, souriantes et enguirlandées de rameaux verts et de branches de cytise en fleurs, de très vieilles maisons, sous leurs vieux toits noirs qui brillaient au soleil, semblaient regarder tout ce mouvement et tout cet apparat, avec de bons yeux d'aïeules, habituées à voir chaque printemps leur ramener la belle fête et l'antique ferveur.

Il y avait là dans sa fraîcheur printanière et son allégresse sans cris, un de ces tableaux comme nos montagnes seules, avec la lumière quand elle s'en mêle, peuvent nous donner. Et comme on sait gré à ce coin de pays d'avoir gardé son caractère et ses couleurs !

La procession une fois débandée, le village se fait désert. Égrenés ou par bandes, les gens des environs mettent d'autant plus de hâte à partir, que dans l'après-midi il leur faudra de nouveau venir à Saint-Germain pour les vêpres. Quelques-uns de leurs villages d'ailleurs sont éloignés ; et puis les femmes de Savièze, soigneuses de leurs habits, – parlez-moi des endroits où elles ont conservé cette rare et précieuse qualité, – sont pressées d'échanger leur tenue d'habillé contre une autre plus modeste. Aussitôt arrivées chez elles, le fichu et le tablier de soie qui constituent la plus grande richesse de leur costume et l'ornement des grands jours, seront prestement enlevés et mis en réserve pour la prochaine solennité. Un fichu simple et un tablier de toile en tiendront lieu et place pour le reste de la journée.

Suivant l'usage, le jour de la Fête-Dieu, les neuf villages qui composent la paroisse prennent deux par deux, et à tour de rôle, la charge des honneurs de la procession, celle des anges et du contingent militaire de rigueur. Cette fois, Rouma et Ormona, les deux villages les plus rapprochés de Saint-Germain, en avaient fait les frais, et je vous l'ai dit, à leur gloire. Rien n'y manquait, ni la

belle ordonnance, ni les grenadiers rouges, ni les beaux anges, ni le nombre, tous gens bien plantés et de bonne mine.

L'arrivée comme le départ, tant pour la messe que pour les vêpres, a toujours lieu en cortège, fièrement, gravement, au son des tambours. Si l'on y met du sérieux, cela n'exclut pas la crânerie. Dans un pays comme celui-ci, où tout est feuillage et verdure, ce défilé ressemble à la fête du printemps.

À l'issue des vêpres, la phalange aussitôt se reforme, et en un demi-tour vient se ranger devant le presbytère qui présente sa façade décorée de branchages. Toute l'assistance, entraînée par ce mouvement, s'entasse par derrière et se presse sur le cimetière. Chacun veut voir, et encore plus entendre.

Le curé paraît. C'est à lui qu'on en veut.

Au nom de la paroisse le porte-drapeau s'avance pour le complimenter.

Pas si facile qu'on le croit, de parler en public un jour comme celui-là, quand il s'agit d'affronter les feux croisés de quelques centaines d'yeux et

que toutes les oreilles sont tendues. Mais l'on s'en tire comme on peut, et même si brusquant la fin de sa péroraison, l'orateur laisse quelques-uns ébahis qu'on puisse faire un discours en si peu de paroles, il n'est personne qui songe à le prendre en mauvaise part.

N'est pas Démosthène qui veut.

Une allocution que le curé est tenu de faire en réponse à cette harangue, termine la partie officielle de la fête. C'est le signal du départ. Le rassemblement se disperse, et tous ces gens qui étaient accourus en masse dans leurs beaux habits, éparpillés bientôt, semés sur tous les chemins, se perdent dans l'épaisseur de la feuillée, comme un tableau mouvant sur lequel on viendrait de tirer le rideau.

Par contre, il n'en est pas de même des sociétés de citadins et de citadines, bandes joyeuses et autres, venus après leur dîner en manière de dessert ou de partie de plaisir, pour assister au défilé du cortège à sa sortie des vêpres. Arrivés au dernier moment, l'habit ou le châle sur le bras, le visage coloré, échauffés par la marche en plein soleil, ceux-ci s'attardent volontiers à Saint-Germain

et dans ses entours, retenus par la beauté des ombrages, et plus encore, s'il faut en croire les mauvaises langues, par la saveur du muscat de Savieze, dans lequel, en fins connaisseurs, ils ne dédaignent pas de tremper leurs lèvres, vin généreux avec une sorte de traîtrise cachée au fond, qui fait qu'en le buvant le temps dure peu.

Plus d'un, assure-t-on, après s'en être délecté, a senti tourner sa tête, au point de croire qu'elle faisait des cabrioles.

Vrai ou non, que l'on s'en prenne au muscat ou à autre chose, le pays est un de ceux auxquels on ne tourne le dos qu'à regret.

Au retour, et pour varier nos plaisirs, nous prîmes un autre chemin que celui du matin, joli aussi, et ombragé comme ici tous les chemins. Il s'allongeait paresseusement entre deux haies vertes au milieu des vergers, tout en ayant l'air d'aller se perdre on ne sait où. Une perspective d'arbres, des noyers très hauts, de quelque côté que l'on portât les yeux, nous dissimulaient la vue des lointains ; et l'on marchait sans rien voir au delà de leur dôme pommelé qui festonnait l'azur.

Mais après quelques minutes, une maison se dressa au bord du chemin, puis une seconde, et d'autres encore, éparpillées çà et là, un peu à la façon des arbres leurs voisins, qui croissent où bon leur semble. Elles ne sont pas toutes jolies, ni neuves, ces maisons ; les unes borgnes, les autres grises et lézardées ; et il y en a qui sont très anciennes, mais elles ne sentent pas du tout la misère. Encadrées comme elles sont dans le désordre d'une verdoyante ramée, elles ont au contraire la physionomie heureuse des choses qui occupent une bonne place au soleil. Dans ce village, car c'en est un, Rouma, un nom doux à l'oreille, vous chercheriez en vain trace de pavé. Pour toute rue, il n'a que le chemin qui le traverse, sillonné d'ornières, creusé et déformé en tous sens par le passage du bétail, et l'eau qui s'échappe des fontaines, toutes les habitations à la débandade, plantées des deux côtés. Quelques pas vous le font voir d'un bout à l'autre. C'est tout, et si vous voulez, ce n'est rien. Mais si j'étais peintre, je me prendrais d'amour pour ces vieilles mesures et leur pittoresque nid de feuillage.

À peine dépassé, le village disparaît comme il nous était apparu, brusquement enveloppé par les

noyers qui s'élargissent tout autour, et si bien blotti, qu'on pourrait passer à quelques pas sans soupçonner son existence. Nous sommes en pleine campagne. Tout est magnifiquement vert. C'est la couleur du pays, un vert énergique, velouté, d'une seule teinte, portant en lui les fraîcheurs parfumées qui montent des terres productives. Le noyer, l'arbre du sol, se dresse ici partout. La terre lui appartient. Il verdoie si ferme, avec de tels élans de vigueur, de telles audaces d'altitude, que la contrée lui doit son charme et sa beauté. Les chênes, les ormeaux, tous les autres arbres, ne sont là que pour former sa cour.

Pour nous, que les sécheresses de la plaine n'ont point blasés, ces arbres de forte venue et tous les emportements d'une végétation qui se dilate à sa guise, nous mettent le cœur à l'aise.

À mesure que l'on descend, ce rideau de feuillage se fait plus transparent, les arbres s'éclaircissent. Il s'y fait des trouées par où, en y regardant bien, on peut apercevoir sur la droite, allongées au flanc du coteau les maisonnettes de Granois, l'un des hameaux de la paroisse, et au loin sur la montagne les murailles blanches des

*mayens*³ de Conthey, disséminés à la façon d'un troupeau de chèvres dans les pâturages.

Tout en musant, nous arrivons à Ormona. Comme Rouma il sort des arbres, et lui ressemble par un tel air de famille que, si ce n'était qu'il est plus grand, et se tourne résolument vers le soleil, on les pourrait aisément prendre l'un pour l'autre. Gris et laids au premier abord, ces villages prennent un tout autre aspect dès qu'on y est entré. Un air d'ordre et d'aisance, une sorte de bonhomie antique dans les détails, les raccommode bien vite à vos yeux. Avec cela que la santé se voit épanouie sur toutes les figures ; joues roses et pleines, visages intelligents, l'œil éveillé et fier : tout ce monde est leste et bien découplé, avec une expression d'honnête franchise qui gagne la sympathie. Sur ce bon coteau de Savièze, le même air qui fait les arbres si forts, fait aussi les hommes sains et robustes. Gens et plantes y ont de la race.

En tenue de fête, Ormona nous présentait deux rangées parallèles de maisons toutes égale-

³ Chalets.

ment parées de branchages et de grappes de cytise, ce qui donnait à leurs façades grises quelque chose de joyeux et de naïf tout ensemble. Un village avenant, sans compter que de là, quand le ciel est clair, on n'a qu'à lever la tête pour saluer le mont Cervin que l'on voit, pareil à un toit d'ardoises, noir et luisant, se dresser à côté de la Dent Blanche au-dessus des neiges de la vallée d'Hérens.

Pendant que notre chemin qui se remet à courir sous les noyers, nous emporte rapidement vers la plaine, nos yeux s'arrêtent au passage sur des ruines historiques, que la feuillée en s'entr'ouvrant met à découvert : le château de la Soie, assis à l'écart sur la crête d'un rocher qui semble ne faire qu'un bloc avec lui. Son profit blême se hérisse, sordide et mélancolique sous l'irradiation de la lumière, dans un encadrement de jeunes verdure. Mais le soleil a beau lui verser ses clartés, et la terre sourire tout alentour, une tache lui reste, sinistre et sanglante. Un meurtre l'illustra ; il en garde sinon la trace, du moins l'horreur. Jadis résidence d'été des évêques de Sion, il était aussi leur dernier refuge dans les temps de troubles où le séjour de la capitale ne

pouvait plus leur offrir de sécurité, et ce fut ici qu'après trente-trois ans d'un épiscopat orageux, Guichard de Tavelli trouva une mort violente.

« Le 8 août 1374, nous dit l'histoire, les partisans d'Antoine de la Tour, assistés de quelques hommes de Conthey, ayant réussi à pénétrer par surprise dans le château de la Soie, saisirent, dans un petit jardin attenant aux remparts, l'évêque et son chapelain comme ils récitaient ensemble les heures canoniales, et les jetèrent tous deux par une fenêtre dans le fond du précipice. »

Plus tard, sous Guillaume V de Rarogne, les patriotes ne voulant plus tolérer qu'aucun membre de la famille de Rarogne occupât quelque emploi ou possédât quelque seigneurie en Valais, vinrent dans ce but mettre le siège devant la Soie où l'évêque s'était retiré avec les débris de sa parenté. Au mois de septembre 1417 la place dut se rendre. Les assiégés obtinrent la vie sauve à la condition de prendre le chemin de l'exil, et le manoir livré aux flammes fut ruiné pour toujours. Tel que nous le voyons aujourd'hui, il n'a plus que le sombre prestige des lieux qui ont vu s'accomplir des choses tragiques.

À peine entrevu, aussitôt disparu.

Nous le laissons où il est. Il s'efface derrière les arbres, et nous, lui tournant le dos, quelques pas plus avant nous portons nos regards sur Montorge, un vieux château, autre spectre aussi et son contemporain. À l'un comme à l'autre l'incendie n'a laissé que ce qu'il ne pouvait pas leur ôter, des assises à l'abri du feu. Le temps a fait le reste. Campé sur son rocher, une sorte de promontoire élevé qui vient finir au milieu des vignes, Montorge, plus maltraité encore que la Soie, ne montre autre chose que des lambeaux de murs écornés et noircis, qui couronnent le front chenu de la colline avec une certaine façon menaçante de regarder le ciel.

Contraste étrange et charmant. Au-dessous des ruines se trouve un petit lac, miroir en miniature tombé comme par miracle en ce coin perdu, et dont les eaux profondes, s'il faut en croire la légende, recèlent une ville endormie depuis des siècles. Quelques-uns vont plus loin et osent affirmer qu'à certains moments de l'année on peut en apercevoir les murailles.

Avec Montorge, on passe sans transition des ombrages au vignoble.

Adieu les noyers et les beaux chênes. Rien n'arrête plus le regard. Il tombe d'aplomb sur la ville assise en amphithéâtre au pied de ses deux collines. Sous le soleil qui décline et lui jette la pourpre de ses feux, les lignes sont nettes et hardies, les teintes vives et caressantes. Châteaux, tours, églises, toits et pignons, tout s'enlève d'un coup d'œil. La vie qui déborde, la lumière qui joue, leur font comme une gloire.

La cité des évêques, comme tout ce qui porte des ruines, veut être vue ainsi.



UNE FÊTE DANS LA VALLÉE DE LÆTSCHEN



Pas très nombreux sont les voyageurs qui se rendent dans la vallée de Loetschen. Néanmoins ce printemps, il me prit un désir irrésistible de porter mes pas de ce côté-là. Avec la ferme volonté des gens que rien n'arrête, je me mis en route

par une chaude matinée de la fin de juin. C'était un samedi.

De clair qu'il était à l'aube, le ciel s'était peu à peu assombri, et dans l'atmosphère embrasée, on sentait une menace sinon d'orage, au moins de pluie.

Sans forfanterie, il y avait bien quelque témérité à s'enfoncer ainsi dans la montagne sous des auspices aussi peu favorables.

Mais j'avais mon ambition, et je m'y cramponnais.

Voir le pays m'importait peu. Avant tout je voulais voir les hommes. C'était ce qui m'attirait là-haut.

Le lendemain était le jour de la solennité religieuse qui réunit à Kippel dans leurs habits de gala les habitants des quatre communes de Loetschen. Ce qu'on m'en avait raconté avait fortement excité ma curiosité. Je pouvais ainsi embrasser d'un coup d'œil la population tout entière de la plus obscure de nos vallées, et la saisir sous l'un des traits dominants de sa physionomie intel-

lectuelle et morale. L'occasion était trop belle pour la laisser échapper.

Et je partais.

Je pris le train jusqu'à la gare de Gampel, petite construction isolée en pleine campagne.

Après avoir promené autour de moi le regard investigateur de quiconque cherche à s'orienter, j'enfilai un chemin sablonneux et sans ombre, dans la direction du village que j'apercevais blotti sous les noyers, au-delà d'un vaste espace de prairies. Quelque chose comme un quart d'heure de marche horizontale vous y mène.

Gampel possède une jolie église de construction moderne, style gothique ; d'énormes mûriers, des treilles qui s'arrondissent par-dessus les ruelles, beaucoup d'arbres et de plantureux courtils.

Assis dans les vergers, au pied de la brèche colossale que forme l'entrée de la vallée de Loetschen, le village n'est séparé de Steg, le hameau voisin, que par la largeur de la Lonza, un gros torrent qui descend du glacier, et sert de limite à deux districts, celui de Loèche et celui de Rarogne.

Au-dessus des toits, deux parois de roches noires, égales de formes et de couleurs, en s'évasant vers le haut ouvrent une échappée sur la vallée et sur le sentier qui écorche ses flancs. Contemplée d'en bas, rien de plus sévère dans sa sauvage nudité que cette gorge à demi pleine d'ombre, haute, silencieuse et farouche, avec ses pentes formidables sans herbe et sans arbres, désolées, rocailleuses, hérissées de cimes chenuës ; et les teintes froides, les tons métalliques, toute la dureté des lieux condamnés à l'aridité et à l'abandon ; un de ces paysages enfin, déchirés et sombres comme ceux que Gustave Doré se plaisait à jeter dans son enfer.

Et comme si cette nature tourmentée eût marqué de son reflet la peinture religieuse des siècles disparus, tout à côté, dans une ancienne chapelle, on retrouve la même image sous sa forme macabre, le jugement dernier. De grande dimension, placée près de l'entrée sur l'une des parois, et touchant presque la voûte, cette vieille toile, tout à la fois grotesque et impressive, de prime abord attire l'attention. Prenez-en votre parti : si ce n'est pas du réalisme, cela en a du moins toutes les crudités. L'inspiration du peintre

s'y montre tout d'une pièce, sans hésitation, ni détour, avec des duretés de pinceau qui sentent la barbarie d'un autre âge. Tandis qu'à droite, au premier plan, sous le sourire de la milice angélique, vous voyez les rachetés, dans l'exaltation de leur âme, lever les yeux avec des transports de joie vers la Sainte-Trinité ; à gauche l'enfer, dans toute son horreur, symbolisé par la gueule enflammée d'un immense dragon, engloutit sans miséricorde les réprouvés, poussés par une force invisible dans ce gouffre béant.

La désolation sans merci du site a déteint sur cette effrayante conception. L'artiste a dû s'inspirer de la rigidité inexorable des aspects.

* * *

À une heure nous partons. Le ciel se faisait de plus en plus couvert. Il fallait se hâter.

J'avais avec moi, non un guide de profession, mais un habitant de la vallée que le hasard m'avait fait rencontrer, un jeune homme sérieux, mo-

deste, avenant. Il s'était chargé de mon sac, et réglait son pas sur le mien.

Aussitôt le torrent franchi, aussitôt le village dépassé, en quelques pas on atteint le versant gauche de la gorge. Au début moitié chemin, moitié sentier, la route dégagée de toute ombre, grimpe à l'air libre, en pleine vue sur le village qui s'abaisse, et les prairies qui déroulent leur damier bien bas et bien loin. Abrupte comme le pays, mais assez large cependant pour que, au besoin, les charriots puissent y passer, elle tournoie et sillonne de ses hardis zigzags le flanc pelé de la montagne. Pour gagner du terrain, nous escaladons les *courtes*, les petits sentiers raides et glissants, qui, en diagonale, en ligne droite, ou n'importe comment, coupent les contours. En dépit de l'atmosphère alourdie, la sueur au front, et sans nous arrêter à regarder en arrière, nous avançons lestement. À marcher ainsi à pas de géant, on sent la vie courir dans les veines.

Affaire d'amour-propre aussi, avouons-le. Trois lieues et demie nous séparaient de Kippel ; il n'y avait pas un moment à perdre. Le ciel s'était chargé de nuages. Ceux-ci même avaient pris les

devants, et en s'amassant vers le fond de la vallée, comme en nous déroband la vue des sommets, ils faisaient mine de vouloir nous barrer le passage. Défi de part et d'autre. Pour nous, gens aguerris, nous ne sommes jamais plus gaillards que lorsque la tempête menace.

Des pins, non par bouquets, mais clairsemés d'abord, plus nombreux à mesure qu'on monte et que l'horizon se rétrécit, tordent çà et là leurs rameaux noueux sur la pente ravinée. Les racines à demi hors du sol, ils se dressent partout, sur le bord de la route, dans les crevasses du terrain ou les fissures des gros blocs de pierre, en éclaireurs des sapins qui les attendent plus haut, abrités par un double rempart de roches vives.

Gampel n'a pas tardé à disparaître, la plaine aussi. La montagne, la vraie, maintenant nous enserre. Défilé, gouffre ou gorge, elle est tout cela, solitaire à faire trembler. Le gris y domine, l'ombre s'y attarde, et le soleil ne l'éclaire jamais qu'à demi. Là ne s'assied aucun village ; là ne rit aucune maisonnette ; là ne verdit aucun enclos ; mais à droite, à gauche, de quelque côté qu'on porte les yeux, on ne rencontre que des rochers

menaçants dressés dans le ciel avec des airs de forteresse, ou des aspects uniformément sauvages, dont pas une trace de culture, pas le moindre filet de fumée ne rompt la monotonie. Nul signe de vie, sauf parfois, sur le flanc opposé, un troupeau de moutons noirs ou blancs, éparpillés en avalanche dans les profondeurs de quelque dévaloir. Tout au fond, encaissée entre deux berges ravinées, la Lonza, l'âme et la voix de ce désert, roule ses eaux blanches d'écume. Seule, en face de ces sites farouches, elle garde jeunesse et fraîcheur. Elle chante en se heurtant aux gros blocs séculaires entassés dans son lit, et son murmure sonore et continu caresse doucement nos oreilles. Autour, tout est rude, hostile ; on dirait quasi un monde encore inexploré. Il semble que derrière ces arêtes et ces rochers à pic, derrière cette nature qui se hérisse à votre approche, doivent s'abriter des gens à demi barbares, fils de quelqu'une de ces hordes de Huns ou de Sarrasins qui, dans les temps anciens, vinrent chercher dans les gorges de nos Alpes un refuge inexpugnable. Pour peu que l'imagination s'en mêlât, on peuplerait volontiers leurs rochers et leurs trous, de ser-

pents et de dragons. Théâtre tout trouvé pour de terribles et fantastiques histoires.

Ah ! qu'ils ne viennent point ici, ceux que tant d'austérité effraie. Si ces fières montagnes, qui dentellent si hardiment le ciel, offusquent la vue de quelques-uns, si elles écrasent de leur majesté sauvage celui qui leur est étranger, qu'ils n'y portent point leurs pas ; qu'ils nous laissent, à nous les *dilettanti*, ces paysages altiers, et leur franche saveur alpestre. À nous ces espaces où l'on peut aller seul durant des heures, sans autre spectacle que les sublimes horreurs d'une nature indomptée ! Voilà pourquoi cette solitude, où nous avons passé à tire-d'aile, nous reste bien gravée dans le cœur.

Après environ deux heures de marche nous arrivons à Goppenstein. Un hameau ? Non. Un village ? Encore moins. Tout simplement une chapelle blanche, claire et propre, plantée devant un long bâtiment de pierres, à un seul étage, qu'au premier coup d'œil on reconnaît pour une usine ou un atelier en chômage. Volets clos, portes closes, tout y est désert et silencieux. C'était autre-

fois l'habitation et les comptoirs de la direction des mines voisines du Rothenberg.

Il n'est pas de vallée si reculée que la spéculation ne s'en empare. Des étrangers sont venus ici parce qu'on leur avait dit que la montagne renfermait de l'argent. Ils ont suivi l'un après l'autre ses filons, fouillé et remué ses entrailles ; et quand ils l'eurent sinon épuisée, du moins appauvrie et qu'avec l'argent, les moyens aussi leur ont manqué pour faire d'autres fouilles, l'exploitation a été abandonnée. Actuellement ce n'est plus qu'un souvenir.

En continuant à remonter la vallée, on rencontre des roches énormes, tombées on ne sait quand, entassées ou éparses aux deux côtés du chemin. Parfois, une maisonnette aux fenêtres borgnes, adossée à ces décombres, ou quelque hutte de bergers, blottie sous leurs flancs, nous révèle en ces lieux désolés la présence de quelques humains à certains moments de l'année. Des vaches, des moutons, paissent non loin de là, et l'on voit surgir derrière les éboulis des marmots ébouriffés, ou bien la silhouette de quelque fillette, la tête encapuchonnée d'un fichu rouge, qui

tricote assise sur le gazon, en gardant son troupeau.

Ces indices de vie durent peu. La route reprend plus solitaire. Une avalanche descendue des hauteurs avec le premier souffle du printemps a obstrué le passage. Elle a résisté à la chaleur des dernières semaines, et nous présente une surface congelée d'un blanc sale, rugueuse et glissante comme la carapace d'un reptile. Un ruisseau qui a réussi à se faufiler là-dessous, en sort un peu plus bas, clair et froid, en sautillant sur les cailloux.

La gorge se rétrécit et se fait moins profonde. Nous nous rapprochons de la Lonza que nous côtoyons de très près jusqu'à ce qu'un petit pont de bois nous jette sur l'autre rive. À partir de là, notre route qui n'est plus qu'un sentier, prend une allure plus raide, et grimpe, non plus sous les sapins, non plus parmi les éboulis, mais sur le flanc d'une côte vêtue d'un fin gazon tout piqué de fleurs printanières, d'où monte la bonne senteur des terrains souvent arrosés. C'est son dernier élan.

Tout à coup elle tourne, et brusquement la vue change. On aperçoit alors dans l'éloignement

un haut clocher qui surmonte une grande église blanche, des toits bruns, des maisons noires. C'est Kippel. Contemplé ainsi à distance, il fait bonne figure. Après lui, groupés en masses compactes, d'autres villages se montrent à leur tour, semés au milieu des prés le long du torrent. La vallée proprement dite, le pays que je cherchais, veux-je dire, venait de s'ouvrir. Il serait difficile d'imaginer un endroit où l'on puisse, au cœur de l'hiver surtout, être mieux caché. Le changement du décor est tel que l'on croirait découvrir une retraite perdue, où ont dû vivre ignorés depuis des siècles, loin de tout regard humain, les premiers habitants du pays.

Étroitement encaissée dans tout son parcours, entre deux chaînes massives, et fermée à son échancrure par les neiges éternelles de son splendide glacier, austère comme un paysage héroïque, la vallée est bien ce qu'elle est, belle à voir, mais d'une sévérité à faire reculer tout un bataillon de citadins.

La pluie ne nous avait pas guettés en vain. Nous approchions de Ferden lorsqu'elle nous surprit, en manière de menace, par une de ces

brusques ondées qui dans les journées orageuses, prennent en écharpe le flanc des montagnes. En ce moment le besoin de reprendre haleine, de même que celui d'apaiser notre soif, nous poussa à frapper à la porte de l'une des habitations qui se trouvaient sur notre passage. Ferden d'ailleurs, en dépit de ses ruelles étroites et boueuses, est un village décent. Tout invite à s'y arrêter. Pauvres, mais d'apparence heureuse, ses maisons d'un noir d'ébène, serrées les unes contre les autres, tournent le dos à la montagne, et regardent résolument le soleil. Leur agencement extérieur révèle des habitudes d'ordre et d'économie, indices certains de l'esprit et du respect du foyer. Il n'en est point qui ne présente des vitres brillantes, des œillets ou des pots de réséda aux fenêtres, avec les ustensiles de la laiterie, les beaux vases en bois d'arolle, fraîchement lavés, éclatants de blancheur, exposés à l'air sous l'auvent des portes. Que si l'on en franchit le seuil, au dedans comme au dehors c'est le même coup d'œil réjouissant. Comme ceux qui les habitent, elles sont d'aspect hospitalier.

Le premier montagnard à qui nous nous renseignâmes pour acheter du vin, s'offrit poliment à

nous en procurer. Il nous ouvrit sa porte, et nous introduisit dans la chambre de famille.

Personne ne s'y trouvait. C'était une pièce basse, de grandeur moyenne, avec plusieurs fenêtres, tournée au soleil et bien aérée. Des bancs de bois s'allongeaient tout autour. De larges solives couvertes d'inscriptions soutenaient le plafond. Un vaste lit et son sous-lit, tous deux recouverts de tapis de laine du pays, aux carreaux de couleurs vives, occupaient dans le voisinage du poêle le fond de la chambre. Près des fenêtres une longue table sculptée, et au-dessus, suspendue au plafond, une lampe avec un riant abat-jour. Sur la paroi, à côté de la pendule, on voyait des images saintes groupées autour d'un crucifix, des photographies, et quelques-uns de ces menus ornements, qui ne sont rien à proprement parler, mais qui dénotent à première vue le goût des jolies choses et de l'arrangement. Un peu plus loin, brillants comme de l'argent, une collection de brocs d'étain s'étaient orgueilleusement, accrochés à un rustique dressoir.

Les vitres étaient claires. Le plancher avait été lavé avec soin ; et sur les meubles, cela se voyait,

une main experte avait vigoureusement passé l'époussetoir. L'œil le plus exercé aurait eu beau fouiller dans tous les recoins, il n'aurait rencontré ni une tache, ni un grain de poussière ; dans l'ensemble comme dans les détails régnait une propreté recherchée.

Un charme pénétrant émanait de cet intérieur si bien ordonné, l'attrait de l'honnêteté et de la vie bien réglée. On aurait pu passer de longs moments dans la contemplation de cette modeste demeure, au seul bruit du tic-tac de la pendule qui tombait calme et régulier dans la paix du séjour dont il semblait être l'image.

Notre hôte rentra, apportant d'une main le vin, de l'autre une assiette blanche et deux verres qu'il posa devant nous.

Avec lui était entré aussi son fils, un jeune garçon d'une douzaine d'années, proprement vêtu, au teint rosé, à la figure candide.

Ils s'assirent tous deux discrètement au fond de la chambre, et ils nous regardaient de leurs grands yeux clairs avec l'expression des bonnes gens, dont la première impression est toujours favorable aux étrangers.

On entama la conversation. Leur langage était simple, avec une politesse innée, sans gaucherie comme sans hardiesse. Ils s'exprimaient dans le dialecte particulier à la vallée, un allemand très doux.

Quand nous les quittâmes, il ne pleuvait plus.

De Ferden à Kippel on en a pour vingt minutes, par un joli petit chemin à travers les prés.

Il était environ cinq heures lorsque nous arrivâmes à la porte du presbytère. L'hospitalité y est proverbiale. C'est sous son toit que je venais m'abriter.

* * *

Kippel, chef-lieu et paroisse de la vallée, en est aussi le village le plus peuplé. Campé tant bien que mal au bord de la Lonza, il se masse autour de son église, et porte en soi, avec un cachet local bien marqué, l'air de *vénérabilité* des vieux villages qui se respectent.

Les maisons, comme on n'en fait plus, étroites et à plusieurs étages, haut perchées sur de

larges soubassements de pierres, se dressent sur des ruelles tortueuses et profondes. Sous leurs amples toits de bardeaux s'abritent de longues rangées de petites fenêtres avec un nombre égal de galeries où s'étalent, soigneusement pliées, les belles lessives d'un blanc de neige, orgueil et trésor des ménagères. Ailleurs, ce sont des pièces de drap noir ou brun, tissées avec la laine des brebis, et fortement étirées au moyen d'un rondin, qui pendent de toute leur longueur des barrières d'un second ou d'un troisième étage. Vitres rondes et plombées, vieux porches, vieilles serrures, passages obscurs et voûtés, à chaque pas, dans ces épaves d'un autre âge, on trouve un reflet de l'esprit conservateur d'une population qui joint à l'amour de l'ordre le respect du passé ; et en toutes choses je ne sais quoi de patriarcal et de souriant.

Exposé comme pas un aux avalanches, le village sagement s'est mis sous la protection du Très Haut. En 1680, au mois d'avril, une avalanche fondit sur lui des hauteurs. Elle s'arrêta sur le seuil de l'église. Par la porte brusquement entr'ouverte quelques fragments de neige roulèrent jusqu'au pied de l'autel. Ce fut tout. Celui qui

commande aux éléments avait dit à la tourmente : « Tu n'iras pas plus loin. » Les habitations furent préservées. Depuis lors chaque année à la même date, la paroisse célèbre le souvenir de cet événement par une messe solennelle d'actions de grâces.

Je surprenais le village dans ses apprêts de fête.

Il s'y préparait avec dignité, sans agitation ni fracas. Pas un son discordant, pas une note vulgaire ne troublait la paix des dernières heures du jour. Pour que tout fût en ordre le lendemain, on achevait de mettre la dernière main aux travaux de la semaine. Chacun y pensait pour soi, et vaquait tranquillement à ses affaires. Néanmoins et bien qu'aucun signe extérieur n'annonçât une fête, il y avait dans ce paisible va-et-vient, dans les êtres comme dans les choses, cette sorte d'aspect indéfinissable qui annonce la préparation au repos dominical.

Mais bientôt la nuit tombe. Les cloches s'ébranlent ; elles appellent à l'office du soir. Jeunes et vieux, les uns après les autres, répondent à cet appel. Un touchant spectacle, et qui me

fait saisir en un clin d'œil, non seulement la physionomie et le costume des villageois, mais me donne la mesure de leur dévotion et de leur attachement aux anciens usages. Tous gens de vieille roche et de foi robuste, belles figures, sérieuses et recueillies, qui évoquent le souvenir des générations antiques, inflexibles comme elles dans la pratique de leurs premiers devoirs.

Regardez-les à l'église. Considérez-les pendant toute la durée de l'office. Dans l'humilité de leur attitude, comme dans les clartés sereines qui illuminent leurs fronts, je vous défie de surprendre autre chose que l'élan d'un peuple de franche volonté. Dans l'accomplissement de cet acte de foi, on le reconnaît sans peine, chez eux ce n'est point l'effort d'un instant, l'attention pour un moment détournée des intérêts matériels, c'est la parfaite possession de l'esprit jointe à une idée très haute du tribut qu'ils apportent à Dieu, l'adoration.

Après la bénédiction, tout redevint silencieux. Dans la nuit déjà noire, le village semblait dormir.

Soudain, vers dix heures, une forte détonation d'armes à feu, prélude de plusieurs autres,

secoua bruyamment les vitres. Un cortège passait dans les rues ; musique, fifres et tambours, tout un rustique concert réveillait joyeusement les échos. C'était l'annonce de la fête. Ce fut l'affaire d'un moment. Bientôt tous les sons s'éteignirent, et dans le silence vibrant de cette nuit paisible, on n'entendit plus que le mugissement sonore du torrent.

Au point du jour, de nouvelles décharges de mousqueterie sous les fenêtres du presbytère me firent brusquement ouvrir les yeux. Les fifres passèrent après, agreste fanfare, harmonieuse et fraîche comme un chant d'armaillis. La sérénité de l'heure matinale prêtait à ces réjouissances un caractère intime. C'était comme l'écho de cette grandiose nature. Il ne s'y mêlait ni bruit de voix, ni bruit de pas. L'homme même, on l'eût dit, avait disparu devant le génie de la montagne.

Le jour venu, contre toute attente le temps, si menaçant la veille, semblait par un de ses caprices, se mettre au beau. L'horizon montrait de grands coins de ciel bleu, le soleil riait sur les hautes cimes dégagées des vapeurs cotonneuses qui s'accrochaient encore çà et là à leurs flancs —,

et au pied de la région bocagère, comme dans les éclaircies que laissent les sapins, le vert humide des pâturages prenait sous l'éclat du jour des reflets de moire. Les aspects s'étaient adoucis, le paysage tout entier se déridait.

La grande messe n'étant qu'à neuf heures, j'avais donc du temps devant moi. Je sortis pour faire une exploration dans le prolongement de la vallée.

En traversant le village, je compris qu'on en était aux derniers préparatifs. Ici, c'était un garçonnet debout sur le seuil d'une porte, qui des deux mains tenait délicatement au bout de ses doigts, en le contemplant avec une sorte de respect, un beau panache rouge et blanc ; ailleurs un jeune homme qui donnait le dernier coup d'œil à la croisée de son uniforme, plus blanche que la neige, ou bien un autre qui traversait la rue son shako à la main. Par ci, par là, derrière les croisées, on apercevait le pan ou la doublure de quelque bel habit écarlate étalé au grand jour.

Par une montée à peine sensible, le chemin que je suivais va tout droit à Wyler, dont on voit les toits noirs émerger d'un pli du terrain, sur le

fin velours de la pente. Plus loin encore, et dans la même direction, on a devant soi les premières maisons de Ried avec son petit hôtel en avant-poste, dont les murailles crépies à la chaux se détachent nettement des constructions voisines. Des deux côtés la montagne descend mouchetée de sapins, éraillée de loin en loin par les coulées de pierres que les avalanches ont laissé après elles.

Ainsi que je l'ai dit, le glacier, géant aux fortes assises, forme le fond du tableau. Or, ce matin-là, libre de nuages, dans toute sa splendeur, il dressait dans l'éther, par-dessus ses champs de neige, un groupe éblouissant de pyramides azurées.

Mon chemin n'était point solitaire. À tout instant je croisais des montagnards endimanchés qui déjà s'acheminaient vers la paroisse, tous de belle venue, soignés dans leur mise, dignes et affables. Ils arrivaient des points les plus reculés de la vallée, les femmes uniformément vêtues d'une robe de laine noire bordée d'un large velours, d'un fichu de soie en couleur ou à ramages et d'un tablier de même étoffe. Leur coiffure est le chapeau valaisan, légèrement modifié, et d'une forme plus gracieuse que celui qu'on voit dans là plaine. Il est

richement garni d'un ruban à dentelle d'or ou d'argent. En outre, presque toutes celles que je rencontrais, portaient, proprement plié dans un petit sac de cotonnade à carreaux, l'habit blanc de la confrérie du Saint-Sacrement.

Les habitants de Loetschen se divisent en quatre communes, Ferden, Kippel, Wyler et Blatten. Chaque année, le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu, jour de leur principale solennité religieuse, ils s'assemblent à Kippel, où dans leur pittoresque individualité, ils offrent le spectacle intéressant et si rare de nos jours, d'une population tout entière réunie dans un même esprit, sous les mêmes armes et les mêmes couleurs.

Wyler, un village vieillot et paisible, ne diffère guère de ceux que j'ai déjà décrits. Une petite chapelle en forme le centre, une seule rue le traverse. En hiver il vit sous la menace de l'avalanche, en été au milieu de ses gras pâturages, et en tout temps sous la garde de Dieu. Là aussi on se préparait pacifiquement à la fête. Le tambour avait beau faire trembler les vitres, il n'éveillait dans l'esprit que des idées sereines. Avec toute la dextérité d'un vieux troupier, un homme à cheveux blancs,

à la figure douce et vénérable, faisait le tour du village en battant l'appel sur sa caisse. Il était suivi d'un jeune homme qui jouait du fifre.

Le croira-t-on ? Mais ce rythme insolite, d'une simplicité presque ingénue, avec ses dissonances apparentes, m'a remué le cœur. En pleine montagne, devant cet horizon agreste, c'était pastoral, c'était naïf ; et je ne demandais pas autre chose.

Je marchai ainsi quelque temps encore par le même chemin, puis je revins lentement sur mes pas. Tandis que mes regards erraient de l'un à l'autre versant, au revers, sur ce flanc que pas un village n'égaie, tout à coup un mouvement inopiné fixa mon attention. Sortant de je ne sais où, un troupeau immense de ces beaux moutons noirs et blancs, la richesse du pays, – celui-ci en comptait bien quelques centaines, – glissait sur un large espace raviné, un de ces fleuves immobiles de pierres grises dont les avalanches sillonnent les pentes. Sans effort, semblait-il, tous ces moutons, en longues files irrégulières, et sans s'écarter beaucoup les uns des autres, remontaient en trotinant ce courant pierreux, tantôt en pleine lu-

mière, tantôt dissimulés par quelque lambeau de forêt. De moins en moins distincts à mesure qu'ils s'élevaient, bientôt ils ne m'apparurent plus que dans les proportions d'une traînée de fourmis. Je les suivis des yeux jusqu'à une sorte de replat, où le troupeau entier se perdit dans les broussailles et sous les sapins.

Incomparable prestige des montagnes que ces tableaux qui se font tout seuls. Un incident aussi modeste avait suffi pour changer l'aspect de cette solitude. Des vaches ou des moutons, le pâtre drapé dans son manteau en guenilles, quelques arbres, un ruisseau, – rien de plus, – vous avez un tableau, et vous êtes charmé.

Mais reprenons, voulez-vous, le chemin de la paroisse.

Pendant cette promenade, par un de ces brusques revirements de température si fréquents sur les hauteurs, le ciel s'était de nouveau couvert. Il s'assombrissait d'une manière inquiétante. Des flots de nuées grises avaient peu à peu envahi les sommets, et leurs lambeaux éparpillés par le vent rampaient, pareils à des flocons de laine, sur les

sapins qui se faisaient plus noirs. L'air aussi avait subitement fraîchi, il était devenu âpre et humide. On sentait venir la pluie.

J'arrivai à Kippel un peu avant l'heure de l'office. Il n'était personne qui ne se dirigeât vers l'église, et y trouver une place n'était déjà plus si aisé. Elle était quasi pleine. Gens venus de près ou de loin, en prières et recueillis, occupaient les bancs. Force était aux nouveaux arrivants de rester debout. Je parvins néanmoins, grâce au bon vouloir de ceux qui m'entouraient, à me faufiler dans le milieu de la nef.

Bientôt au son des cloches lancées à toute volée, l'affluence augmente, le flot se presse et grossit de minute en minute. Par-dessus leurs vêtements de laine, les femmes et les jeunes filles ont vite endossé l'habit blanc, et élargi le voile de même couleur sur leur chapeau.

En cortège, les conseillers des quatre communes font leur entrée. À leur vue on croirait voir revivre les vieilles légendes qui nous parlent des conseillers à manteaux des villages disparus sous les glaciers. Du premier au dernier, fidèles à l'usage, les conseillers de Loetschen sont revêtus

du traditionnel manteau noir. Ils défilent, et vont s'aligner aux places qui leur sont réservées, devant le chœur.

Avec le roulement des tambours, des pas mesurés se font entendre. Tous les yeux se tournent vers la même direction. Voici la milice dans la tenue d'ordonnance, celle des grandes solennités ; belle jeunesse, à son aise sous ce costume antique comme si elle n'en avait jamais porté d'autre. Elle fend la foule, et se range dans toute la longueur de l'édifice, du portail au transept.

Ce coup d'œil vous saisit. On ne se défend pas contre l'admiration qu'éveille cet appareil guerrier. Tous portent l'uniforme de drap écarlate, le pantalon blanc, la croisée, les épaulettes blanches des régiments suisses au service de Naples. Pour les uns, la coiffure est le bonnet à poil des gardes suisses, pour les autres le shako relevé d'un grand plumet rouge et blanc. Le commandant porte les épaulettes d'or, le hausse-col, et sur son chapeau un plumet blanc. L'armement, très mélangé, se compose de fusils aux diverses ordonnances, à silex, à percussion, de vetterli et de fusils de chasse.

La pluie était imminente, et pour ce motif la procession qui habituellement se fait après la messe, eut lieu avant. L'ordre en est toujours le même. La musique militaire et les grenadiers ouvrent la marche, avec la troupe, chaque commune sous son drapeau respectif. Au centre flotte un drapeau commun, celui de toute la vallée. Le front ceint d'une guirlande, et des pieds à la tête vêtus de blanc, quatre jeunes lévites suivent chargés d'un autel portatif. Des jeunes filles également couronnées de fleurs, viennent après dans un costume à peu près identique. Puis les confréries, leurs bannières et leurs gonfanons ; les filles du voile, les femmes de l'habit blanc, le clergé, les enfants de chœur, les conseillers, la magistrature, enfin la population entière, grave et à pas lents.

La procession sort du cimetière, serpente dans les ruelles, et bientôt par le chemin des prés, débouche en pleine campagne. Elle va décrivant une longue courbe, et se rapproche de l'église dont la troupe ne se trouve plus éloignée que d'une cinquantaine de mètres. Il se fait un arrêt. Le clergé est arrivé devant le reposoir.

À l'une des extrémités de ce grand arc, les habits écarlates des militaires coupent d'une ligne ardente le vert des prairies. La file interminable des femmes qui marchent deux à deux la tête couverte du voile, y trace une autre ligne d'une immaculée blancheur ; et derrière elles, semblable à une écharpe bigarrée jetée sur les prés, la suite du cortège, singulier assemblage de teintes sombres et de couleurs gaies. Par-dessus les têtes les drapeaux se déroulent soulevés par le vent, les bannières ondoient en chatoyants replis.

Ce moment est solennel.

Dans ce grand silence, au-dessus de la respiration saccadée de la nature, au-dessus du bruit du vent, au-dessus du bruit des feuilles, au-dessus du bruit des eaux, une autre voix, la voix du prêtre s'élève, qui les domine toutes. Elle monte lente et sonore dans la paix de la campagne ; elle redit aux générations présentes les mêmes paroles qui furent déjà l'espoir et la force des aïeux. Vient l'élévation. D'un bout à l'autre de la ligne un frémissement a couru, rapide comme le cliquetis des armes. Tous se sont mis à genoux. Une puissante détonation a déchiré l'air ; les drapeaux ont salué ;

ils se relèvent au milieu d'un tourbillon de fumée où confusément avec les uniformes écarlates on voit étinceler les reflets de l'acier et du fer. Peu à peu les fronts aussi se redressent, mais les visages gardent l'empreinte de la vénération.

Sous ce ciel sévère, devant ces hauts monts silencieux, c'est une grande, une noble scène que celle-là, belle comme une scène antique, belle comme la prière des patriarches au désert, belle comme tout ce qui est à la fois grand, pur, simple et vrai.

Par le chemin des prés cette fois, par le cimetière, la procession rentre à l'église.

Bondée jusque dans ses angles les plus obscurs, la vaste nef insuffisante à contenir tous ceux qui voudraient y pénétrer, offre à la surface un pavé de têtes, séparé en deux parties égales par la troupe qui a repris sa première position au centre de l'édifice.

Que si à force de vous rapetisser, vous parvenez à vous glisser dans cette foule, n'ayez crainte. Vous pourrez y être entouré au point d'en perdre la liberté de vos mouvements, vous n'y serez point bousculé. Vous y serez pressé, mais non heurté ;

coudoyé, mais non étouffé. Rien que d'édifiant, d'honnête, de grave, de paisible, ne frappera vos regards. Sobre de gestes comme de paroles, ce peuple pastoral, simple et digne, reste toujours convenable, parce qu'il a le respect de soi. Tout se passe dans l'ordre.

La messe commence. Soutenu par l'orgue le chant emplit la voûte. Au fond, sur l'autel, dans le scintillement des cierges et l'éclat des dorures, l'encens fume et se déroule, enveloppant de ses larges spirales le célébrant et ses acolytes, en même temps que les quatre grenadiers debout à côté d'eux.

Au milieu d'un recueillement absolu, le prier de Kippel monte en chaire. Jamais prédicateur ne fut mieux écouté. Tous les yeux sont fixés sur lui. Grâce à d'excellentes conditions d'acoustique, sa voix arrive partout nette et ferme. Pas une syllabe, pas un mot ne se perd, et dans un silence où l'on aurait entendu voler une mouche, son discours qui roule tout entier sur l'adoration que le Créateur est en droit d'attendre de nous, est écouté du commencement à la fin avec une attention qui semble tenir toutes les respirations en suspens. Il

fait beau les voir ainsi ces robustes montagnards, dans cette attitude silencieuse, immobiles sous l'autorité de la parole. Pas un front ne fléchit, pas un muscle ne remue, pas une lèvre ne s'entr'ouvre. L'œil seul est bien vivant, seul il garde sa flamme. L'âme tout entière a passé dans les yeux.

Pendant la messe, la troupe porte les armes. Au moment de l'élévation, elle met un genou en terre. Une salve formidable secoue la voûte. L'odeur de la poudre monte avec les fumées de l'encens. La musique, les fifres, le roulement des tambours, mêlent leur bruit au son des cloches et aux détonations répétées des armes à feu. Tout s'ébranle, tout tonne, tout éclate ; et la vallée tressaille jusque dans ses replis.

La cérémonie terminée, la foule s'écoula lentement pour s'éparpiller dans toutes les directions.

Il pleuvait. D'un bout à l'autre de l'horizon le profil des montagnes disparaissait dans un chaos de brumes et de vapeurs, où çà et là perçait encore quelque sommet noir et sourcilleux.

Pour le reste de la journée du moins, tout espoir de beau temps semblait s'évanouir. Mais peu m'importait. J'avais vu ce que je voulais voir, une fête au parfum antique, et d'une originalité sans égale.

Je le dirai toujours. Toute parole est froide quand il s'agit de décrire le caractère imposant de cette cérémonie, dont le trait dominant, celui qui se détache de tous les autres, est une grande paix.

* * *

En regard de cette description, plaçons un résumé succinct de celle de l'historien Schinner, qui visita la même vallée à la fin du dernier siècle :

« Cette vallée, nous dit-il dans son style sommaire, est posée en dedans de la chaîne septentrionale des montagnes du Valais ; l'entrée, qui se trouve près de Gampel, est entre deux chaînes de montagnes les plus hautes, où une route très étroite, et quelquefois dangereuse pour ceux qui sont sujets au vertige, se continue presque dans toute la longueur de la chaîne. Les villages les plus

notables sont : Ferden, Kippel, Wyler, Ried, Blatten, Eisten et Wissen-Ried. De là on passe en Suisse par la vallée de Frutigen, mais cette route est très dangereuse. Il y a aussi un autre chemin, qui par le glacier conduit de cette vallée aux bains de Loèche, et où M. Werlen, curé de Loetschen, périt la veille de l'entrée de l'évêque dans cette vallée, pour y faire sa visite épiscopale. La vallée de Loetschen a trois lieues de longueur ; elle est riche et bien peuplée, et appartenait à la noble famille de la Tour. Sa population est intelligente, industrielle, et se pique d'une propreté engageante. Les hommes comme les femmes, sont grands, ont une démarche fière et se tiennent droits ; sous ce rapport ils se distinguent du reste du Valais. Le pays est fertile, possède de riches montagnes de parcours, et fournit aux habitants tout ce qui est nécessaire à la vie, hormis le sel et le vin.

» Ce peuple était anciennement sous la juridiction des cinq dizains orientaux qui y mettaient tour à tour un juge pour deux ans ; mais quelque temps avant la révolution valaisanne, il s'est racheté de cette juridiction par le moyen d'une

somme assez considérable, et s'est acquis le droit de nommer lui-même son juge.

» La vallée est encore plus sauvage que celles de Saas et de Saint-Nicolas. Elle débouche à Gampel. Un chemin entre des rochers élevés, long de trois lieues, rendu souvent impraticable par les pluies et les neiges, conduit aux villages qui ne communiquent avec la Suisse que par un glacier peu fréquenté, aussi les habitants y restent enfermés et séparés de leurs voisins. On trouve dans un manuscrit que, l'an 1386, les Suisses avaient pénétré dans la vallée pour faire la guerre aux Valaisans, mais y étant entrés par un chemin périlleux, pratiqué sur les hauteurs, la plupart y périrent. »

Que nous reste-t-il à ajouter aux appréciations du vieux chroniqueur ? Rien, ou presque rien. Un chemin moins escarpé que celui dont il nous parle, a rendu plus facile l'accès de la vallée, mais l'aspect général en est resté le même. Elle doit à son isolement d'avoir gardé son empreinte, celle qui lui est propre, qui fait son charme et aussi son originalité. Telle que nous la voyons, elle nous apparaît comme une de ces médailles rares et très anciennes, dont l'effigie encore bien dis-

tincte, nous étonne par la vigueur des types et la netteté du relief. Retranchés derrière leurs montagnes, les habitants de Loetschen ont conservé inaltérées les traditions qu'ils ont reçues de leurs pères, vieilles vertus, pureté des mœurs, fidélité au costume national, attachement inébranlable à la religion, toutes choses pour la plupart hors de cours, ou tout au moins démodées, à la fin d'un siècle dégringolant comme nous.

Une vaillante race de montagnards, qui après avoir jadis acquis de ses sueurs le droit d'autonomie, aujourd'hui fait encore de ses rochers la citadelle de sa foi !



LA LÉGENDE D'ANNIVIERS



Le nain missionnaire



Les Anniviards, – pour qui les connaît, sont plus catholiques que le pape, – mais aussi, s’il faut en croire la légende, pour en arriver là, se sont-ils regimbés ?... C’est pourquoi j’ai bonne envie de vous la conter. Une légende, si l’on veut, cela ne tire pas à conséquence bien que certains pensent

avec nous que ces histoires-là en disent quelquefois plus long qu'on ne le croit, et qu'en y regardant de près, on peut y découvrir plus d'un rapport frappant avec l'esprit de tout un pays.

N'importe. Puisqu'elle est sur le bout de ma plume, je vous la dirai tout entière parce qu'elle est de couleur locale, et que hors d'ici personne ne la connaît.

On a souvent discuté l'origine des habitants de la vallée. Les uns disent qu'une tribu de Huns s'enfuyant d'Italie se réfugia dans cette forteresse naturelle où elle fit souche. D'autres veulent, et ceci est la croyance populaire, qu'elle ait été découverte par trois hommes qui vinrent du Val Tournanche en passant par le Zmuttgletscher et le col Durand, et qui ne poussant d'abord pas plus avant, s'établirent à son extrémité méridionale, vers l'endroit où l'on voit aujourd'hui les chalets d'Arpিতetta.

Laquelle de ces deux traditions mérite créance ? C'est à vouloir mettre ce problème au clair que les érudits ont perdu leur latin ; et à moins que quelque vieil Anniviard ne se relève de

la poussière des siècles pour trancher la question, nous n'en aurons jamais le dernier mot.

Faute de documents authentiques, force nous est, vous voyez bien, de nous rabattre sur la légende, et la voici.

Sion était déjà depuis longtemps la résidence d'un évêque, et le Valais tout entier professait le christianisme, que les farouches habitants d'Anniviers offraient encore des sacrifices à leurs idoles. Séparés du monde entier par leurs montagnes, ces païens n'avaient besoin de rien de ce que le monde produit. Les fruits de la terre et leurs troupeaux suffisaient à leurs désirs. Une seule chose leur manquait, c'était le sel dont leur pays ne présentait aucun vestige. Pour se le procurer, ils descendaient dans la plaine, et le réclamaient comme un tribut, prêts à l'obtenir, la massue à la main si on ne le leur accordait pas de bonne grâce. Ils étaient ainsi devenus l'effroi et le fléau de leurs voisins chrétiens.

Les évêques de Sion leur envoyaient de temps en temps des messagers pour les convertir, mais aucun d'eux ne revenait, et leur mission se termi-

nait sans doute promptement sous le couteau du prêtre idolâtre, ou dans les flots de la Navizance.

Un jour enfin, le puissant baron Witschard de Rarogne se présenta solennellement devant le maître-autel de la cathédrale de Sion, et, nouveau croisé, fit le vœu entre les mains de l'évêque que le rasoir ne passerait pas sur sa figure, jusqu'à ce que les païens d'Anniviers eussent été détruits par le fer et le feu, ou amenés convertis et repentants aux pieds de son Éminence.

Or, il faut savoir que la vallée qui s'ouvre en face de Sierre, et se prolonge pendant sept lieues jusqu'à un vaste glacier d'où s'échappe la Navizance, n'est à son ouverture qu'un étroit défilé, à peine suffisant pour le lit du torrent, et formé par la rencontre de deux arêtes de rochers à pic qui semblent toucher le ciel.

Un été particulièrement sec vint fort à propos seconder le vœu du baron. La Navizance était devenue un ruisseau insignifiant de manière qu'on pouvait, en suivant son lit, et en se glissant de rocher en rocher, traverser cette étroite fissure de montagne où elle s'était creusé un passage. On s'épargnait ainsi tout l'attirail d'échelles et de ma-

chines qui aurait compliqué la croisade valaisanne.

Le baron ne perdit point de temps, et, la nuit de l'Assomption, il s'engagea silencieusement dans le défilé avec trois cents de ses vassaux. Ils avancèrent ainsi lentement, et avec des difficultés extrêmes, au travers des rochers d'où la Navizance descendait de cascade en cascade ; mais à peine le seigneur eut-il atteint, lui le premier, l'entrée de la vallée mystérieuse, et se fut-il arrêté dans une petite prairie, où ses gens devaient successivement se rallier autour de sa bannière déjà déployée, qu'un gros chien se mit à aboyer et à hurler non loin d'eux. Aussitôt un puissant cor de montagne réveilla tous les échos de la vallée, et en moins d'une demi-heure il s'éleva de toutes les sommités plus de colonnes de feu que les Valaisans n'en pouvaient compter.

Par le nombre des feux, il était facile de calculer la supériorité des forces de l'ennemi, et le baron avait bien la valeur, mais non la folle témérité de son temps. Aussi, après un court conseil de guerre, il ordonna la retraite.

Avant de descendre les premiers échelons du défilé, il regarda en arrière, et reconnut qu'il n'y avait pas un instant à perdre. Des centaines de torches enflammées erraient comme des feux-follets sur les pentes des montagnes, et un mugissement, d'abord indistinct et lointain, résonnait de plus en plus clair et menaçant à ses oreilles.

Au premier cri d'alarme, les païens avaient fermé toutes les écluses des canaux qui conduisaient dans leurs prairies les eaux du torrent, et la Navizance dans toute sa force s'élançait après les assaillants encore en pleine sécurité. Le baron et ses vassaux étaient à peine aux deux tiers du défilé, qu'elle se précipitait sur eux comme une lionne furieuse. C'est alors qu'il fallut se jeter hors de son chemin, et s'accrocher comme on put aux rochers et aux buissons voisins. Heureusement la lune brilla dans ce moment critique sur la gorge sauvage où ils se débattaient contre le courant, et par miracle ils en réchappèrent presque tous. Avant la messe le baron était de retour à Sierre, honteux de son échec et de la perte de sa bannière. Quelques hardis bergers qui tentèrent de monter à l'endroit où les croisés avaient reçu le baptême des païens, y retrouvèrent le drapeau avec bon nombre de

hallebardes, de casques et de panaches abandonnés.

Le lendemain, le baron donna un grand festin pendant lequel, tout en cherchant à noyer son chagrin et celui de ses vassaux dans d'abondantes rasades des vins les plus choisis du Valais, il raconta de son mieux, en s'efforçant de plaisanter, les tristes résultats de son expédition.

Cependant un pauvre impotent, espèce de nain qui, retiré dans son coin, se nourrissait des miettes de la table du maître, lisant dans ces rires forcés un profond dépit, se traîna jusqu'au fauteuil du baron, et s'inclinant jusqu'à terre :

— Seigneur, j'irai moi tout seul, avec l'aide de Dieu, à la conquête de la vallée, si votre seigneurie veut seulement me donner le beau livre d'Évangiles avec les belles peintures et les lettres d'or, qu'elle a reçu à Noël dernier de Mgr l'évêque.

Un éclat de rire général accueillit cette requête, mais le baron, d'un geste ayant imposé silence aux moqueurs, se tourna vers le nain :

— Zacheo, mon ami, lui dit-il, comment t'y prendras-tu ?

– Seigneur, répondit l’impotent, tout ce que je puis dire là-dessus, c’est que je sais lire comme un bénédictin, que ces païens de là-haut me prennent pour une chose, et non pas pour un homme, et que je parle leur langue aussi bien qu’eux.

– Toi, tu sais leur langue que personne ne connaît ?

– Oui, seigneur. Lorsqu’il y a une vingtaine d’années, les païens envahirent Sierre pour chercher leur sel, qu’on aurait mieux fait de leur donner, l’un de ces sauvages me prenant, sans doute, pour un sac de sel, m’emporta au chef de son peuple qui me garda trois ans comme un animal curieux, jusqu’au jour où je parvins à m’échapper et à retrouver ma pauvre mère. Bref, donnez-moi votre livre d’Évangiles, et ne laissez pas rouiller votre rasoir.

Le baron lui accorda sa demande. Zacheo prit le livre dans le bahut sculpté, le baisa, l’enveloppa soigneusement dans l’écharpe qu’il portait comme nain du seigneur, et se retira dans sa cabane où il passa la nuit en prière. Au point du jour, après avoir reçu la bénédiction de sa vieille mère, le petit apôtre prit son Évangile sous le bras, et com-

mença à remonter le lit de nouveau presque à sec de la Navizance. Dans les endroits les plus escarpés du défilé, il poussait devant lui le précieux livre sur le rocher qu'il escaladait ensuite comme il pouvait. Il avait dans son sac de pèlerin quelques reliefs du souper du baron, avec lesquels il soutenait de temps en temps ses forces promptement épuisées.

Il atteignit ainsi vers le soir l'entrée de la vallée. Le gardien le reçut comme une ancienne connaissance, le restaura de lait, et le conduisit au conseil général extraordinairement convoqué à la suite de l'irruption des Valaisans. Chacun se réjouit du retour du nain, dont après dix-sept ans d'absence la difformité était devenue encore plus curieuse ; et lorsqu'il raconta comment Witschard et ses gens avaient été inondés, et étaient revenus à la débandade, il s'éleva dans l'assemblée un rire inextinguible.

Toutefois, le vieux chef aveugle qui présidait l'assemblée sur une pierre plus élevée, loin de prendre part à l'hilarité générale, restait seul silencieux et sombre. Il rappela les rieurs à l'ordre, et il déclara que selon l'ancien usage, le nain,

comme tout étranger qui s'introduisait dans la vallée sans y être appelé, devait être précipité dans la grande bouche du Weisshorn, et sacrifié ainsi au géant du glacier.

Zacheo, sans paraître se soucier de cette sentence, déployait son trésor. Une bruyante exclamation s'éleva de toutes parts dans l'assemblée lorsqu'il montra la couverture du livre resplendissante de pierreries, la magnifique feuille du titre avec ses belles arabesques rouges, bleues, vertes ou dorées ; – et l'on se disait déjà de l'un à l'autre qu'on ne pouvait pas ôter la vie à celui qui apportait un si beau livre.

Mais le vieux chef, qui tout aveugle qu'il était voyait plus loin que les autres avec leurs deux yeux, répétait d'un ton décidé :

– Quand le nain a été apporté ici, je ne l'ai pas fait mourir ; je l'ai nourri avec mes chiens ; mais aujourd'hui qu'il vient de lui-même, d'après la loi de nos pères, il ne peut pas vivre. Que son sang retombe sur lui !

Comme cela commençait à être sérieux, Zacheo se décida à prendre le vieillard par le seul côté faible qu'il lui connût, et se tournant vers lui :

– Maître, je n’ai pas plus le droit de vivre que les autres Valaisans qui ont été sacrifiés au géant du glacier, mais dans ce beau livre dont vous ne pouvez voir les images, il y a aussi des histoires du vieux temps, et, si vous le permettez, je vous en lirai une page.

Sans attendre la réponse, le petit apôtre commença à lire le *onzième chapitre de Saint-Jean*, avec sa voix pénétrante et douce, et avec cette lenteur cadencée des bardes germaines, lenteur qui lui était nécessaire d’ailleurs, pour traduire à livre ouvert le texte sacré dans la langue des païens.

L’impression fut complète sur le vieux chef. Il céda, et accorda la vie à Zacheo jusqu’à ce que celui-ci eût pu lire le livre entier dans les jours consacrés devant l’assemblée réunie. On peut comprendre que le nain ne précipita pas sa lecture, tant pour prolonger sa vie que pour amener la conversion des païens qu’il avait encore plus à cœur que sa triste existence. Aussi n’avait-il pas terminé l’Évangile de Saint-Matthieu quand l’hiver vint ajourner ses lectures, car sous la menace continuelle des avalanches et des éboule-

ments, il n'était pas possible aux habitants épars dans les cabanes isolées de se réunir.

Il resta donc sous le toit hospitalier du barde, que le chef avait chargé de composer quelques chants sur les plus beaux morceaux du livre divin. Cet ordre s'accordait parfaitement avec les plans du petit missionnaire, et il aida si bien son hôte dans ce travail qu'au printemps ils avaient une série de chants sacrés sur l'histoire de notre Seigneur, depuis la crèche de Bethléem à l'Ascension. Mais d'enseigner au barde à lire, et à expliquer lui-même les histoires du beau livre, Zacheo ne voulut pas en entendre parler.

L'été suivant il reprit ses lectures et lut les trois autres évangiles pendant que le barde allait d'alpe en alpe avec ses nouveaux chants, et réunissait pendant des soirées entières les bergers avec leurs femmes et leurs enfants sous quelque vieux sapin.

Comme il arrive toujours, la Parole de Dieu manifestait sa force et sa vie. Il y avait dans tous les cœurs une agitation, je ne sais quel mouvement intérieur qui n'avait plus besoin que d'une impulsion du dehors pour produire les effets les

plus réjouissants. Le vieux chef éprouva aussi dans son esprit une inquiétude singulière, mais au lieu d'y voir l'influence des lectures et des chants qu'il avait entendus, il l'attribua à ce que, contre son devoir, il avait laissé vivre si longtemps l'étranger, et avait soustrait au géant du glacier la victime qui lui était due. Aussi à peine le nain eût-il terminé la dernière page, qu'il lui fit attacher son livre au cou, et commanda de le précipiter dans le glacier.

L'ordre était formel, irrévocable, et cette fois il fallut bien l'exécuter.

Voilà donc notre pauvre Zacheo fléchissant de nouveau sous le poids du gros volume suspendu à son cou, s'avancant d'un pas inégal, et suivi d'une escorte, vers le glacier éloigné encore de plus d'une lieue, où il devait trouver son tombeau. Mais au lieu d'être abattu, il était joyeux et entretenait librement ses gardes de sa joie et de ses espérances. Plus il avançait, plus aussi grossissait la foule des bergers qui accouraient pour le voir une dernière fois.

Soit pour prendre un peu de repos, soit pour faire profiter encore à l'œuvre sainte qu'il avait

entreprise les derniers moments qui lui restaient, il s'asseyait de temps en temps sur quelque bloc de rocher, et dans de courtes, mais pressantes exhortations, il annonçait à ceux qui l'accompagnaient le seul nom qui ait été donné aux hommes pour être sauvés, le Dieu crucifié, ressuscité et élevé au ciel, celui qui soutenait son courage, et qui allait le recevoir dans la joie éternelle.

Zacheo pouvait lire sur tous les visages la compassion que sa mort inspirait. Mais on approchait du Weisshorn. On entendait sortir de ses flancs azurés des craquements sourds comme si le géant eût réclamé avec colère sa victime en retard. On pressa donc le condamné, et bientôt on le jetait, ou plutôt on le laissait glisser comme à regret dans une crevasse toute récente. Le dieu sembla accueillir son offrande par un grondement plus terrible, et la foule s'enfuit à la hâte pour ne pas être engloutie avec le nain par le géant affamé.

Mais comme la crevasse venait seulement de se former avec les craquements qui avaient fait hâter l'exécution de l'arrêt de mort, elle se resserrait à une petite profondeur ; et le nain s'y trouva

bientôt comme assis, plutôt suspendu sur l'abîme, et placé presque commodément pour réfléchir à ce qu'il devait faire. Il ne lui était pas possible de remonter, les ailes lui manquaient pour cela. Il recommanda donc son âme à Dieu, et se mit à descendre insensiblement à la façon des ramoneurs.

Le livre, attaché à son cou, lui devenait de plus en plus pesant et incommode, mais il aurait plutôt sacrifié sa vie que son Évangile. Engourdi et à demi gelé, il parvint enfin au fond de la crevasse, dans le vide que laisse l'eau fondue du glacier, et son trésor sous le bras, suivant le cours de l'eau, il se traîna à genoux jusqu'à la voûte qui lui sert d'issue, et qui se forme en été à l'extrémité inférieure de la plupart des glaciers.

Si Zacheo n'avait pensé qu'à sa personne, il eût pu facilement se cacher jusqu'à la nuit, et regagner le Valais à la faveur de l'obscurité. Mais il voulait poursuivre jusqu'au bout le témoignage qu'il était venu rendre à son Maître, dût-il pour cela être une seconde fois livré à la mort. Il s'avança donc dans la vallée, et peu après reparut au milieu de ceux qu'il venait de quitter, trempé

de la tête aux pieds, mais sain et sauf et avec son livre.

Stupéfaits à cette vue, comme à une apparition du Walhalla, tous tombèrent à genoux devant le nain. Mais lui, du doigt leur faisant signe de se relever, il recommença à leur parler avec chaleur de ce Sauveur qui garde et conduit les siens dans tous les dangers, et qui, comme ils en étaient eux-mêmes témoins, venait de vaincre le géant du glacier.



À peine eut-il achevé, que les assistants donnèrent un libre cours à leurs sentiments. Deux robustes jeunes gens placent sur le bouclier d'un des exécuteurs le nain épuisé de fatigue et de froid, et le portent en triomphe à la maison du vieux chef. Au récit de toute l'affaire, le cœur glacé du vieillard s'amollit. Il se fait conduire sur la place au milieu de tout son peuple, et là, les mains étendues, il s'écrie :

— Jésus de Nazareth est notre Dieu, et Zacheo est son grand prêtre !

Et tout le peuple répondit avec enthousiasme :

— Jésus de Nazareth est notre Dieu, et Zacheo est son grand prêtre !

Zacheo déclina cet honneur auquel, selon l'usage de la vallée était attachée la charge de chef du pays. Il déclara au vieillard qu'il ne pouvait être prêtre, mais qu'il était facile d'en faire demander un, et même plusieurs dans le Valais. La décision en fut prise séance tenante ; et le lendemain le nain difforme s'acheminait vers la plaine avec une députation des *géants païens*, pour aller annoncer à l'évêque que la vallée d'Anniviers avait

résolu de se mettre sous sa houlette pastorale, en se réservant toutefois ses droits de franchises civiles.

Chemin faisant, la députation accompagna Zacheo à Sierre auprès de sa mère, et dans le château du baron. Grande fut l'admiration qu'elle éveilla, et plus grand encore l'intérêt qu'excita l'histoire du petit missionnaire. Le sire de Rarogne *se rasa*, fit un grand festin à ses hôtes, et les faisant monter sur des mules magnifiquement harnachées, les accompagna à Sion pour les présenter à l'évêque. Celui-ci tout ému, et les larmes aux yeux, les reçut sur la porte de la cathédrale. Il les bénit, et étendit sur leurs têtes son bâton d'argent.

Zacheo fut consacré extraordinairement comme prêtre, et repartit pour la vallée d'Anniviers avec quelques diacres. Il commença aussitôt l'instruction des idolâtres, et l'année suivante il eut la joie de baptiser le vieux chef et tout son peuple dans la Navizance, à la fête de Pentecôte.

Les esprits mal faits, – il y en a partout, – ne manqueront pas, je le sais, de dire que cette légende a été arrangée après coup, ou comme qui dirait, faite à plaisir pour se berner des Anniviards, et par allusion à leur respect pour les anciennes coutumes.

Laissons-les dire. Que si celle-ci caractérise l'esprit essentiellement conservateur de cette tribu alpestre, c'est qu'elle a sa raison d'être, et n'est pas sans quelque fond de vérité. Et à ceux qui dans ce récit trouveraient matière à chicane, nous leur répondrons qu'une légende est une légende, par conséquent un alliage de vrai et de faux. À eux le soin, s'ils veulent s'en donner la peine, de dégager de la fiction ce qui appartient à l'histoire. Là-dessus, nous les renvoyons aux archives, documents et parchemins qui traitent de l'établissement du christianisme dans la vallée, en les défiant toutefois d'y trouver chronique qui pour le charme et la candeur vaille cette légende.

Pour nous, sous la fable un fait subsiste, un trésor nous reste : l'histoire toujours vraie de toute une peuplade, vaillante race d'alpicoles, gens du vieux type, aujourd'hui encore aussi ja-

loux de leur autonomie, aussi méfiants des idées nouvelles que le jour où, au péril de sa vie, le pauvre Zacheo armé de son Évangile, remontait péniblement le lit desséché de la Navizance, pour aller battre en brèche le dernier rempart de l'idolâtrie en Valais.

Et hâtons-nous de leur rendre justice. S'ils ont été les derniers à embrasser le christianisme, si pour en arriver là, ils se sont montrés renitants, une fois sur le bon chemin ils ne sont pas restés en arrière, et en gens qui ne font pas les choses à demi, se sont montrés aussi fervents adeptes de la nouvelle foi qu'auparavant ils avaient mis d'entêtement à la rejeter.

Mais regardez bien. Si la religion a changé, le vieil esprit est resté, — l'orgueil du *statu quo*. Hommes de fer, tenaces, réfléchis, et attachés à leur sol comme à leur foi, ils ont l'esprit ouvert, l'âme forte, la vie dure. Nul désir de paraître, nulle forfanterie ; par là se marque la race. Sous la rudesse de l'écorce et la brusquerie de l'accueil, on reconnaît l'énergie farouche des peuples primitifs. Libres dans l'air libre, ils sont maîtres chez eux, et

jamais plus altière république ne pratiqua l'ostracisme avec autant de rigueur.

Solitaire au milieu de ses horizons déserts, ce peuple est une mâle figure. En dépit du flot d'étrangers qui pendant quelques semaines de l'été chaque année circule sur son territoire, il a gardé ses franches allures ; et le luxe, je veux dire celui des vêtements, cette lèpre de notre siècle, ne l'a point entamé. Les femmes, ni même les jeunes filles, n'ont donné là-dedans. Tout comme jadis elles mettent leur fierté à affirmer leur nationalité par le robuste costume traditionnel, robe de gros drap et chapeau plat. Honnie entre toutes serait celle qui, dédaigneuse de ce rustique costume, ne voudrait plus le porter, ou tout simplement tenterait d'y ajouter des fanfreluches.

Encore un mot. Les temps ont changé, avons-nous dit. Mais pour cela qu'on ne se figure pas que les Anniviards aient renoncé à l'habitude de faire irruption dans le bas pays. Loin de là. Si à la vérité, ils n'arrivent plus comme autrefois, la massue à la main pour réclamer le sel qu'on se refusait à leur donner, ils n'en continuent pas moins leurs invasions, d'autant plus fréquentes que mainte-

nant elles sont pacifiques. Ils sortent de leur vallée pour cultiver les terres qu'ils possèdent sur les bords du Rhône, et pour en récolter les produits.

Voyez-les à l'œuvre, bataillant pour l'existence tout du long de l'année, nomades comme les fils du désert, toujours en marche, toujours affairés, aussi économes, de leur temps que de leur bien, se portant avec leurs troupeaux de village en hameau, et de hameau en village. Ces sorties en masse se répètent plusieurs fois dans l'année, à époques fixes, et avec une régularité qui sert en quelque sorte de calendrier aux gens de la plaine.

Tout cela en un tour de main. Le coq n'a pas encore chanté, que déjà l'œil résolu, la tête haute, ils se mettent en marche. Le bétail va devant, un peu par force, un peu par habitude. Quelquefois une charrette suit avec un rustique bagage parmi lequel, sur la paille, on place indifféremment et selon l'occurrence, les enfants en bas âge, les jeunes veaux, les petits porcs ou les hôtes du poulailler. Ailleurs, c'est un mulet qui remplace l'attelage. Chargé comme un chameau, il porte de chaque côté de son bât de gros barils et d'énormes

sacs, d'où il n'est pas rare de voir émerger quelque figure enfantine, fraîche et sereine, nourrisson au maillot, fillette ou garçon de quelques mois, peu importe. Les jambes dans un sac, le corps retenu par une corde, bercés par le trot de la monture, sans pousser un cri, paisiblement, sans mot dire, ils vont ainsi des heures. Le soleil pourra brûler leur front, et la pluie fouetter leur visage, n'ayez peur, ils ne geindront pas. Bon sang ne peut mentir. Ils portent en eux le germe de l'énergie et de la ténacité de leur race.

Rien de plus caractéristique que le spectacle de ces paroisses de montagnes tout entières, y compris leurs curés et leurs maîtres d'école, se dirigeant selon la saison comme un vol d'hirondelles, dans la même direction, pour en revenir de la même manière quelques semaines plus tard.

Vouée au travail, cette vaillante population ne connaît de repos que celui du dimanche, d'autres fêtes que les fêtes religieuses. Elle n'en demande pas davantage. Voir dans les grandes solennités l'église parée comme une épouse, voir dans la nuit de Noël l'autel tout piqué de lumières, scintillant

d'étoiles, avec la crèche et l'enfant Jésus ; et, la veille de Pâques, lorsque les cloches, revenues de Rome, sonnent à grande volée, assister, un flambeau à la main, à la fête de la résurrection, c'est sentir la bénédiction déborder sur soi... et dites-moi, lecteur, n'est-ce pas assez ?

Que le sire de Rarogne et l'intrépide Zacheo reposent en paix dans leurs sépulcres. Ils n'ont pas travaillé en vain, leur œuvre leur survit. Depuis la première Pentecôte où les païens reçurent l'eau du baptême, la vallée se glorifie d'être chrétienne. C'est son titre le plus authentique de noblesse, et aussi... d'ancienneté.



UN VILLAGE DE MONTAGNE



À M...,

Vous voulez une description du village de montagne où depuis trois ans, selon votre expression, « ma sauvagerie » me ramène ?

Pour répondre à cette demande, derrière laquelle s'abrite une pointe d'ironie, je vous adresse tout simplement, faute de mieux, quelques fragments de mon journal, dans la conviction que

malgré leur décousu, ces impressions quotidiennes jetées sur le papier telles qu'elles me sont venues à l'esprit, suffiront à justifier, en partie du moins, mon goût pour ce pauvre petit Vercorin, qu'avec une irrévérence que je ne vous pardonne point, et surtout sans connaissance de cause, vous traitez de « pays de marmottes. »

Permettez que je vous le dise : jusqu'à présent vous n'avez vu de la Suisse que la devanture, les stations à la mode, les hôtels somptueux, la Suisse de tout le monde, banale, officielle et parée. Mais derrière celle-là, il y en a une autre, la vraie, la préférée des artistes et de ceux qui, comme moi, aiment encore la nature telle qu'elle est sortie des mains du Créateur, sans fard et sans badigeon.

Aujourd'hui, il est vrai que pour la rencontrer, il faut la bien chercher, et pour l'ordinaire se munir de bottes de sept lieues ; car à l'égal d'une place attaquée dans ses derniers retranchements, elle ne se maintient plus que sur quelques points inaccessibles à la grosse artillerie. On n'y arrive que par quelques sentiers détournés inconnus des badauds.

À moi maintenant de vous ouvrir une échappée sur cette Suisse alpestre que vous ne connaissez point ; et s'il faut vous dire toute ma pensée, j'ai même la prétention de vous la faire aimer :

L'esprit n'est jamais las d'écrire
Lorsque le cœur est de moitié⁴.

Essayez tout d'abord de vous représenter un village qui domine d'un côté la vallée d'Anniviers, où vous n'avez jamais pénétré, et de l'autre la vallée du Rhône que vous n'avez fait qu'entrevoir à travers les glaces du wagon où, les yeux à demi clos, vous flottiez entre la veille et le sommeil ; un village si haut perché que les bruits de la plaine ne l'atteignent pas, encore moins le sifflet des locomotives, et où dès qu'il pleut, – ceci soit dit sans malice, – on est dans les nuages. Quoi qu'il en soit, un village avenant, solidement campé sur son plateau, les pieds sur le roc, le front au soleil. Avec cela tant d'air, tant de lumière, tant d'espace, que

⁴ Gresset.

tout y respire, passez-moi l'expression, une sorte de royauté sereine.

Placez ce village si grandiosement paisible dans son cadre naturel, un amphithéâtre immense de cimes variées, fières ou dentelées, chauves ou neigeuses, et vous aurez le tableau.

Un tel site ne pouvait échapper longtemps à la convoitise des hommes. Les chamois et les fauves n'en furent pas longtemps les seuls possesseurs, ainsi que l'attestent de vieux documents qui signalent déjà sur ces hauteurs l'existence d'une église à l'époque encore reculée où les paroisses étaient rares dans le pays. Des gens de la plaine, trouvant que l'endroit était bon, étaient venus s'y établir avec leurs troupeaux. Néanmoins, les habitants de Vercorin durent se résigner à vivre à l'amiable, autant que faire se pouvait, avec les loups et les ours qui, forts de leur nombre et de leur droit d'ancienneté, conservèrent pendant de longs siècles la cojouissance des alpages et des forêts avoisinantes.

Aujourd'hui encore, les vieillards se souviennent du temps où les derniers descendants de ces fiers quadrupèdes venaient, dans les belles jour-

nées de printemps, piquer un soleil à la lisière des sapins.

Il n'y a pas d'auberge ici, pas le plus modeste restaurant, pas l'ombre d'une boutique. Une boulangerie y est chose inconnue, et jusqu'au pain que nous mangeons, toutes les provisions nous arrivent à dos d'homme ou de mulet.

Plus primitifs, les naturels du pays, que vous ne l'aviez supposé, n'est-il pas vrai ?

N'importe. On n'en rêve que mieux d'âge d'or.

La maison où j'ai reçu l'hospitalité, une construction antique, moitié ferme, moitié manoir, se dresse avec sa petite chapelle sur une sorte d'esplanade à l'entrée du village. Deux tilleuls de dimension colossale, mais remarquables surtout à une altitude où l'on ne chercherait guère d'arbres de cette espèce, encadrent l'habitation. C'est sous leur ombre, comme sur la pelouse qui s'étend devant la porte d'entrée, que l'après-midi du dimanche et des jours de fête, les gens du village, hommes et femmes, se rassemblent. Tandis que les jeunes gens jouent aux boules, les autres, assis sur les murs de clôture ou étendus sur le gazon, devisent paisiblement à leur manière.

Toute maison a sa légende. S'il faut en croire les montagnards, celle-ci est hantée par les esprits. Qu'elle soit hantée, cela est hors de doute, mais à la seule différence, autant que j'ai pu en juger, que les revenants s'y montrent en chair et en os, et ne sont autres que les visiteurs et les gens de la plaine qu'un accueil toujours gracieux encourage à de fréquentes apparitions.

Ces détails donnés en passant suffiront, je l'espère, à vous donner une vue d'ensemble de la contrée. Pour la suite je vous renvoie aux feuilles détachées de mon journal. À côté de mes impressions personnelles, vous y verrez quelques traits de mœurs candides, au parfum antique, épaves d'un temps qui n'est plus le nôtre. Que ne pouvez-vous, ô profane, les contempler aux reflets du prisme qui leur donne tant de charme, – une nature sereine et grandiose.

9 juillet. – Un peu en retard cette année pour mon arrivée à Vercorin.

La Providence qui veillait sur moi n'a pas permis que la pluie me surprît en route. Moins d'une demi-heure après mon installation ici,

l'averse faisait rage. Que les effets de la pluie dans les montagnes sont admirables, quand on peut les contempler d'une chambre bien close ! Elle s'avavançait en colonnes blanches, rapides et serrées ; elle se ruait sur les toits des chalets avec un crépitement de mitraille ; elle rebondissait en gerbes ou coulait en nappes le long de leurs parois noircies : elle fouettait les vitres, et bouillonnait dans les gouttières et les rigoles. Le vent, la grande âme de ce désordre, la poussait dans les gorges et les ravins ; elle tourbillonnait, puis à la fin, de guerre lasse, semblait-il, elle s'arrêtait pour quelques secondes, et se reprenait à tomber par saccades inégales, plus fine et plus rare.

Dans l'après-midi, le ciel s'est rasséréné comme cela arrive toujours après ces courtes, mais violentes bourrasques, et sous les rayons d'un gai soleil, le velours frais et humide des pâturages prenait des tons plus moelleux.

De ma fenêtre, j'ai salué avec bonheur notre bel horizon, cette vaste ceinture de montagnes qui n'a d'autres frontières que le ciel. Tous les détails du paysage, même les infiniment petits, reprenaient dans ma mémoire la place qu'ils avaient

occupée autrefois. Non seulement je les retrouvais à peu près tels que je les avais quittés, mais encore embellis par cet air de camaraderie que prennent à nos yeux les endroits connus lorsqu'ils nous sont sympathiques.

À demain la reconnaissance du village. Bourbeux, – Tœpffer aurait dit *embraminé*, – Verconsin, comme tous les villages de ce pays, offre, aussitôt qu'il pleut, le coup d'œil peu engageant d'une tourbière abandonnée. Les échasses y seraient de rigueur si les orages y étaient plus fréquents ; mais comme rien n'est plus rare à cette saison que l'eau du ciel, on peut déjà au lendemain d'un jour de pluie, surtout si l'on y met un peu d'agilité et de bon vouloir, circuler dans les ruelles sans courir le risque d'y laisser sa chaussure ou d'y rester soi-même.

10 juillet. – Une de ces matinées splendides comme la montagne seule peut nous en offrir. Pas un nuage au ciel, pas un frisson dans les feuilles, l'immobilité de la toile. Seulement dans le jaillissement spontané de la lumière sur les hautes cimes, dans la transparence de l'air, comme dans

la vive haleine des sapins qui pénètre les narines, et où l'être tout entier se retrempe, on sent le réveil et la vie...

Jeter sa plume, descendre l'escalier en courant, et se précipiter au dehors : cela est fait en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

Qui dira jamais le bonheur de s'en aller ainsi, seul, bien seul, dans l'étendue ?

J'avais l'espace devant moi. Je m'avançais au hasard. D'abord à travers le village, désert selon l'usage à cette époque de l'année. Volets clos, portes closes ; ni voix, ni rumeurs, un silence quasi sépulcral. Dans les rues, pas une poule, et littéralement pas un chat..., tous les spécimens de la race féline ayant émigré avec leurs maîtres dans les bas pays.

Pour qui ne connaît pas les habitudes nomades de nos montagnards, un tel fait serait énigmatique. Certes, on penserait voir, comme dans les vieilles légendes, un village endormi par les maléfices de quelque mauvais génie, ou tout au moins abandonné par ses habitants dans la prévision d'une catastrophe prochaine. Après avoir frappé inutilement à toutes les portes, l'étranger

qui par aventure passerait ici, aurait de la peine à en croire ses yeux.

Au dehors tout riait.

J'ai pris dans les pâturages le chemin qui conduit au ravin de Grujat. La vallée d'Anniviers s'ouvrait devant moi, haute et béante. Elle était encore à demi emplie d'ombre. Un grondement sourd et lointain, monte jour et nuit de ses abîmes d'où, à cette heure matinale, s'élevait aussi une légère buée transparente et bleuâtre. Mes yeux plongeaient dans leurs profondeurs avec le mélange d'admiration et de stupeur qui me saisit toujours à la vue de ce sauvage défilé. Malgré la distance, je pouvais facilement suivre les sinuosités de la route de Vissoie, long ruban blanchâtre qui coupe horizontalement sur le flanc escarpé de la montagne, la masse noire des forêts.

Tandis que de ce côté-là, le soleil n'éclairait que les hauts sommets, sur le versant opposé et sur les coteaux de Vercorin, il lançait ses flèches toutes brûlantes, toutes vibrantes, des poignées de rayons. Sous cette chaude et saine lumière, la nature, parée comme pour une fête, s'animait. Elle respirait, elle vivait, elle aussi chantait.

Les montagnes sont parlantes. Elles ont toujours quelque chose à nous dire, et leur voix a des accents intimes qui nous vont droit au cœur. On croit y saisir l'écho d'une harmonie inconnue à la terre ; elle nous parle de paradis et d'éternité. Cette voix tout à la fois fait notre bonheur et nous fait pleurer.

Ce matin, elle me faisait tressaillir.

Que cette vaste solitude entièrement livrée à elle-même était impressive ! Radieuse, et pourtant déserte. L'humanité avait disparu, toute trace d'activité avait cessé. On n'y entendait ni le grincement de la faux dans l'herbe, ni les clochettes des troupeaux, ni le bêlement des brebis, mais la plainte du coucou résonnait dans le vide avec un bruit d'écho. Il y avait là tous les aspects de la vie avec une complète immobilité dans les choses, et un silence dominical planait sur l'étendue.

Dans ce bon air de liberté où je humais double vie, j'aurais marché des heures entières.

Mais dans cette espèce d'ivresse, entendre la réalité vous murmurer à l'oreille que de retour chez soi on sera cloué à une table de travail cou-

verte de paperasses, n'est-ce pas là une douche d'eau froide jetée sur votre enchantement ?

Il a bien fallu pourtant m'y résigner.

11 juillet. – Aujourd'hui, c'est dimanche. Ce matin, instinctivement mes pas m'ont ramené sur le chemin que je suivais hier à pareille heure. Je me retournais souvent pour contempler le village si gracieux dans son repos. À le voir ainsi paisible, on dirait qu'il dort du sommeil des justes. Le temps même semble y avoir arrêté sa marche, car le clocher ne possédant pas d'horloge, les heures s'égrènent à la suite les unes des autres sans qu'on puisse en calculer le nombre. Aucun son ne frappe l'air.

Le timbre argentin de l'angélus ne vient plus trois fois le jour réveiller les échos, et si les cloches ne sont pas à Rome, elles ont du moins l'apparence d'en avoir pris le chemin.

Il a tout de même l'air si bon chrétien, ce village endormi ; il s'enchâsse si bien dans le paysage, qu'on ne peut s'empêcher, malgré son abandon et sa vétusté, de lui vouloir un peu et même

beaucoup de bien. De grandes croix de bois se dressent à tous les carrefours, d'autres plus petites scintillent sur le cimetière à côté de l'église. Comme tout village bien pensant, il se groupe autour de son *labarum*. Il s'est mis sous la protection du bon Dieu.

12 juillet. – Journée tronquée. Peu de travail et beaucoup de flânerie. Mais comment pourrait-il en être autrement, quand, dès l'heure de mon lever, la tentation se présente à moi sous une forme aussi innocente que celle d'une excursion, ou le besoin de respirer à pleins poumons l'air tonique de ces hauteurs ?

J'ai aussi observé une chose, c'est qu'à la montagne l'esprit prend des allures aventureuses et indépendantes. Il est décidément plus téméraire, plus enclin à s'affranchir de tout ce qui le gêne. Il se met hardiment en vacances.

Terrible affaire que d'avoir l'imagination vagabonde et le cœur casanier. D'un bout de l'an à l'autre, ils sont constamment en guerre, et la folle du logis a presque toujours le dessus.

14 juillet. — La chambre que j'occupe ici, une chambre qui ferait le bonheur d'un peintre, a droit à une page dans ce journal.

Placée comme toutes les chambres de la maison sous un vocable, elle a, ce qui est déjà de bon augure, celui de Saint Louis. Comment ne pas y vivre en sécurité, quand on est sous une semblable égide ?

C'est une vaste pièce dallée, claire et gaie. La lumière y est adoucie par l'auvent du toit qui l'abrite tout ensemble contre les intempéries de la mauvaise saison, et contre les ardeurs du jour. Un lit à colonnes et à baldaquin en occupe le fond, une riche tapisserie style antique en recouvre les murs. L'air et le soleil y entrent par deux larges fenêtres qui regardent le couchant.

Elles encadrent le paysage.

Sous mes yeux, au premier plan, un groupe de *raccards*⁵. Tous décrépits et branlants, noircis et grillés à plaisir, équilibrés tant bien que mal sur

⁵ Granges ou fenils.

leurs piliers de pierre, ils ont l'air caduc et bénin des vieillessees qui s'achèvent au soleil. Par-dessus leurs toits, les prairies déroulent leur verte toison jusqu'à la lisière des sapins. Plus haut que les sapins, plus haut que les forêts aux reflets de velours, des crêtes grises et pelées, des cimes çà et là tachetées de neige, se dressent dans le ciel. L'arc immense des Alpes bernoises au nord ferme l'horizon. Sur leur faîte, et comme un bandeau virginal, le glacier de la Plaine-Morte étend ses champs de neige que pas un pli ne ride.

À belle cellule, agreste décor.

15 juillet. – Aussitôt après notre dîner, nous avons grimpé jusqu'à l'alpe de Sigéroura, l'alpe modèle, comme on l'appelle ici. Il vaut la peine de l'aller voir autant comme spécialité du genre, que pour la beauté et l'étendue du paysage. Pour qui possède des jarrets solides et des poumons à l'avenant, l'escalade se fait aisément en une heure et demie. D'ici, pour y aller, on monte à travers les pâturages jusqu'à l'aqueduc qu'on trouve à la limite des sapins. Il vient de loin le joli petit courant ; il descend du glacier de la Reschi ; et entre

deux haies ombreuses toujours au pied de la forêt, toujours en suivant les contours de la montagne, il va se perdre dans la vallée d'Anniviers. Aujourd'hui, par les écluses ouvertes, son eau claire et pure s'éparpillait en filets argentés sur les prés qu'il fertilise tour à tour. Chaque année, et on n'a gardé d'y manquer, la paroisse se rend en procession ici pour la bénédiction de ce canal. Touchante cérémonie qui par sa simplicité évoque le souvenir des temps antiques.

C'est à partir d'ici qu'on attaque la montagne, la forêt, voulais-je dire, c'est tout un. L'accès en est raide. Un sentier couvert, une sorte de dévaloir, grimpe plutôt qu'il ne monte à l'ombre des sapins, d'épaulement en épaulement jusqu'au chalet. Il est traversé à chaque pas par des racines vêtues d'écorce, ses gradins naturels. Si le sentier est dur, la forêt, une des plus belles du canton, n'en est pas moins splendide. À la contempler dans ses milliers de colonnes çà et là touchées de lumière, dans sa nuit verte, douce et solennelle comme le clair-obscur d'une cathédrale, on éprouve un saisissement qui tient du respect. Volontiers on se découvrirait devant les vétérans de nos Alpes, ces vieux sapins barbus et blanchis que

le temps n'a pas fait fléchir, si fiers et si fermes encore au milieu des générations de jeunes plantes qui les entourent ; volontiers on s'inclinerait devant cette vigueur séculaire qui nous impose et nous rapetisse ; si l'on osait, on lui crierait *hourrah* !

Le sentier débouche sur une place gazonnée où les arbres plus rares laissent entrevoir le sommet de la montagne. Il serpente, et s'enfile dans une sorte de fourré. Quelques secondes encore, et au-dessus de soi on voit se dresser l'alpe et sur l'alpe le chalet, jolie construction récente, dans le style bernois.

Un site agreste celui-là, un coin sauvage et charmant que de toutes parts la forêt enserre. Bien caché, perdu on le dirait, sur ces hauteurs, mais bien ouvert au soleil, le bel alpage déploie ses ondulations veloutées dans le cadre naturel que lui font les mélèzes et les sapins.

Et comme il domine bien le pays. Considéré de là-haut, le panorama des Alpes, que d'un seul coup d'œil on embrasse, nous arrache chaque fois des exclamations de surprise. On passerait des

heures à en fouiller tous les replis, du Weisshorn au Sanetsch, de la vallée de la Dala aux Diablerets.

Le nouveau chalet que le gouvernement vient de faire construire pour servir de modèle aux installations laitières dans le canton, s'élève tout à côté de l'ancien vieux bâtiment embourbé, que des abords toujours fangeux faisaient ressembler à une place inondée.

C'est avec une satisfaction réelle qu'on constate sur les alpages du Valais, l'existence d'un chalet bien aménagé, d'une de ces constructions confortables et coquettes, qui d'entrée réjouissent le regard par leur aspect de propreté, et laissent en outre dans l'esprit du voyageur une impression favorable du savoir-faire des montagnards ; et du soin qu'ils apportent à la manutention des produits de leurs troupeaux.

Le maître fruitier, un brave homme d'Hérémente, nous a fait les honneurs du chalet avec une cordialité pleine de bonhomie, et nous avons pu ainsi nous faire l'idée d'une installation fromagère bien entendue. À notre honte, il faut bien l'avouer, la plupart de ces perfectionnements nous étaient encore inconnus.

Les rhododendrons foisonnent sur les pentes qui couronnent l'habitation. Notre partie n'eût pas été complète si nous n'en avions pas fait une ample récolte. C'était à qui en emporterait le plus. Il aurait fallu nous voir, chacun allant de son côté pour en cueillir, non par branches, non par bouquets, mais par gerbes, par brassées ; et au moment de partir, jetant encore un coup d'œil de convoitise et de regret sur les belles touffes roses et vertes qu'on devait laisser sur place. Sans l'impossibilité où nous étions de les emporter, la razzia eût été totale.

17 juillet. – Au moment où j'écris, un joyeux carillon, la sonnerie de l'angélus annonce tout ensemble la préparation au repos dominical, et le retour de la paroisse dans ses foyers. Depuis deux jours déjà le village se repeuplait ; il y avait dans l'air un bourdonnement de ruche humaine, et le matin on se réveillait au chant du coq. Les alpiques ayant terminé les fenaisons dans la plaine, remontaient les uns après les autres, par familles, et aussi par nichées, – les marmots sur les bras, dans une hotte, ou juchés deux par deux sur le bât

d'un mulet. Et tout ce monde arrivait au pas de course, poussant le bétail devant soi. Les porcs, les vaches, les chèvres et les moutons allaient en avant, — les chats et les poules avaient les honneurs de la hotte et du panier. Vitement on reprenait possession du foyer, on déballait avec la même hâte ; la basse-cour s'éparpillait sur les fumiers, les coqs entonnaient leur éclatant coquerico, les chèvres couraient s'accrocher aux haies ; et, dans les prés comme autour des raccards, c'était un bruit clair et gai de bramées, de clochettes et de voix perdues.

Que c'est joli à voir un village qui reprend vie ! Toutes ces maisons noires, tous ces vieux toits s'animaient ; il en montait de petites spirales de fumée ou blanche ou bleuâtre, et par les portes ouvertes on entendait le feu pétiller dans l'âtre. Les volets s'ouvraient, et derrière eux les fenêtres avec leurs petites vitres enchâssées de plomb, s'écarquillaient et semblaient sourire au soleil. Dans les ruelles et les carrefours, il y avait le va-et-vient des gens qui vaquent paisiblement à leurs travaux, des femmes aux fontaines, et des enfants partout.

19 juillet. – On fait les foins. Grands et petits, hommes, femmes et gamins, chacun s'en mêle. De mes fenêtres, tout le jour durant, je jouis de ce spectacle.



On sent l'approche de la canicule. Le soleil frappe d'aplomb, une chaleur saine tombe d'un ciel sans nuages, et de l'herbe fraîchement coupée il monte d'odorantes effluves. Aussi loin que le regard peut aller, sur toute la hauteur des pâturages, les faux reluisent, on voit naître les endains. Plus

loin on éparpille le foin, ailleurs on l'amoncelle, on en fait des meules coniques, quelque chose comme des montagnes en miniature. Chevaux, mulets et traîneaux, tous de réquisition pour la circonstance, transportent la récolte au village. Les hommes et les jeunes filles en portent des chargements sur leur tête dans un drap lié aux quatre bouts. Ici un homme à cheval remonte le sentier des prés ; là c'est un autre dont la monture tire derrière soi un traîneau vide. Personne ne reste inactif. Tout cela se fait lestement et sans clameurs bruyantes. On n'entend ni chants, ni *jo-dlées*, seulement quelques voix sonores ou aiguës, celles des enfants.

C'est un paysage de fête, chaud et coloré.

26 juillet. – Hier nous avons été à Pensec, – que certains écrivent *Painsec*, et d'autres *Pin-sec*, tant l'étymologie en est incertaine, – un village étrange, et d'aspect aussi problématique que son nom. Il est renommé pour le vin qu'on y boit, un certain *glacier*, qui séjourne dans ses caves depuis un temps plus ou moins indéterminé. Mais qu'on y aille pour son glacier ou non, il faut le voir, la

course d'ailleurs étant de celles que les gens bien avisés ont garde de manquer.

D'ici un ravissant chemin conduit à Pensec en deux heures. Au premier contour il s'enfonce dans la forêt, et en suivant les sinuosités de la montagne, il mène tout d'abord dans la gorge de Grujat, mot qui dans l'ancien patois du pays, veut dire *creux*. Sauvage et hérissé de rochers, ce lieu semble avoir gardé encore le reflet de l'effroi qu'il inspirait aux passants alors qu'il était peuplé par les ours. Au Moyen Âge, c'est ici que les podestats des environs suivis de leurs gens, se donnaient rendez-vous pour chasser le roi des forêts. Les traditions du temps nous ont apporté l'écho des sanglants épisodes de ces chasses homériques ; — et pour n'en citer qu'un, c'est dans les ravins de Grujat, que le seigneur de Brie, suzerain du pays, ayant convié ses voisins, les seigneurs de Chalais et de Granges, à ce divertissement périlleux, eut une partie de la mâchoire emportée, dans une lutte corps à corps avec un maître ours qu'il avait réussi à débusquer de son antre.

Au sortir de la gorge, on voit la vallée d'Anniviers s'ouvrir et se dérouler dans une pers-

pective immense dont les neiges étincelantes du glacier Durand forment le fond. Le regard se heurte aux puissantes assises de cette nature colossale, à ses parois vives, haut dressées dans les airs. D'espace en espace, de noirs escadrons de sapins sortent de leurs profondeurs et s'élèvent jusqu'aux cieux. Des ravins les déchirent, des dévaloirs y creusent leurs sillons. Gouffre en haut, gouffre en bas, l'abîme se montre partout. C'est d'un aspect qui ne ressemble à rien, mais l'on y sent quelque chose d'hostile et de mystérieux. Cela écrase, et cela vous saisit. Deux ou trois villages, quelques hameaux, les uns perdus sur des hauteurs sans arbres, les autres nichés sous les ombrages, ou appliqués contre les pentes, émergent de ces solitudes alpestres, comme les campements d'un peuple nomade dans la liberté du désert. À mesure que l'on avance, d'autres villages, dans des sites moins sévères, se montrent groupés au pied des sapins ; et tout au fond, la Navizance, serrée par les deux versants, roule ses eaux grises avec un mugissement monotone qui emplit toute la vallée.

Notre chemin serpentait au milieu des sapins le long d'une pente dont on ne pouvait mesurer la

profondeur. Il y régnait une solitude absolue. C'était dimanche, – et jour de repos. – Une fois qu'ils sont revenus des offices, les gens de la montagne ne se promènent guère ; aussi sauf un couple, mari et femme, qui cueillait des cerises sauvages dans une clairière, nous n'avons rencontré âme vivante. Par-ci, par-là, des sons égrenés de clochettes, venant je ne sais d'où, frappaient nos oreilles, mais l'œil avait beau chercher, et sonder le feuillage, pas plus dans les ravins que sur les escarpements au-dessus de notre tête, on n'apercevait ni chèvres, ni troupeaux. La forêt, et quelle forêt ? la plus belle qu'on puisse voir, nous appartenait. Nous y cheminions à la manière des patriarches, au temps où les hommes étaient rares sur la terre, – libres, dans la vaste étendue.

Tout en marchant ainsi, – flânant serait mieux dit, – nous nous étions rapprochés de Vissoie, dont nous n'allions plus être séparés que par la largeur de la vallée, lorsque nous arrivâmes devant un petit oratoire campé sur le sommet d'une pente très raide. Au-dessous s'étend une double rangée de toits bruns. C'est Pensec.

Ici, l'usage des crampons ne serait pas superflu, tant la descente est rapide. Un village aussi téméraire que celui-là, je n'en ai encore jamais vu.

Appuyé d'une part à la montagne, et perché sur l'échine d'une arête d'où il regarde le ravin où tôt ou tard il devra dégringoler, — noir à faire peur, il étale en plein soleil le plus bizarre amoncellement de constructions que l'on puisse imaginer. Que si l'on s'en approche, on croit sentir le brûlé, tant les maisons qui le composent sont vieilles et enfumées. La plupart d'entre elles n'ont pas même de cheminée. La fumée s'en échappe par une petite ouverture pratiquée dans la paroi au-dessus du foyer. Équilibrées à la manière des châteaux de cartes, elles sont non seulement accolées les unes aux autres, mais encore superposées les unes par-dessus les autres, avec tous les caprices d'une architecture laissée à son libre arbitre. Avec cela, ces baraques vous regardent d'un air si candide et si réjoui par leurs petites fenêtres qui clignotent au soleil, qu'on se prend soi-même à les considérer avec complaisance, ne serait-ce que pour leur originalité.

En somme, l'impression que laisse Penssec est bonne, et il vaut la peine de se détourner pour l'aller voir pendant qu'il est encore debout sur son arête. Ne pleure-t-il pas déjà les prés fleuris que le précipice a engloutis ? Un matin, – c'était en 1834, à ce qu'on nous a conté, – les prés se mirent tout doucement à descendre la pente rapide, et un Anniviard vit tomber le sien dans la Navizance, tandis que celui de son voisin se trouvait du même coup agrandi du double.

Le brave homme, stupéfait, ne pouvait en croire ses yeux.

Et voilà comment peut-être un beau jour, Penssec lui aussi glissera au fond du ravin.

Il faut néanmoins être dûment averti pour songer à se restaurer en pareil site. C'est pourtant dans les caves de Penssec, ces caves de sordide apparence, que le vin apporté de la plaine à dos de mulet, prend l'arôme qui lui a valu le nom de vin du glacier, et vieillit à son aise. Celui qu'on nous présenta allait sur ses quinze ans, un vin d'or, du nectar. Il portait avec honneur sa renommée. Le pain, d'âge respectable aussi, – quatre mois, ni plus, ni moins, – était tel qu'on pouvait s'attendre

à le manger à Pensec. Noir, dur, racorni, un vrai pain de munition ; il nous fallut, selon l'usage du pays, avoir recours à un caillou pour en détacher quelques bribes. Et nous repartîmes, convaincus d'avoir fait une découverte, et trouvé l'étymologie de Pensec, ce nom étrange qui résonne à nos oreilles, lugubre et plaintif comme le cri d'un affamé.

31 juillet. – Vivent les endroits comme celui-ci où l'on se couche encore avec les poules, pour se lever avec le soleil !

C'est à ce retour aux habitudes primitives, en même temps qu'à la pureté de l'air, que l'on doit attribuer le changement de notre humeur.

Là où l'on jouit, où l'on est libre, heureux, dispos ; là où l'on dort tout d'un somme, l'esprit se prête mieux à la réflexion. Sur la montagne, les méditations prennent un caractère de volupté tranquille qui n'a rien d'amer ou de sensuel.

Réveillé ce matin un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, ce qui veut dire avant que l'astre roi ait commencé à dorer le sommet de la Brenta, je me

suis absorbé dans la contemplation des décalcomanies qui décorent la tapisserie du baldaquin de mon lit.

Au moment où l'on se réveille, il nous surgit parfois de singulières ambitions. Or ce matin, la mienne était de résoudre le problème que présente l'énigmatique assemblage de toutes ces enluminures. Évidemment, dans la combinaison et le contraste de tant de sujets bizarres et hétérogènes, alignés avec une précision cabalistique, combats de fauves ou de taureaux, danses échevelées, magiciens et magiciennes, nains et géants, turcs et albanais, reîtres et mandarins, oiseaux, papillons et scarabées, il y a là une idée – satire ou critique, enseignement ou morale, – que malgré tout l'effort de ma pensée, je n'ai pu tirer au clair. Je n'en ai relevé qu'une chose, c'est que les anciens excellaient dans l'art de mettre l'esprit de leurs descendants à la torture, à preuve ce vieux baldaquin, leur ouvrage, qui ne compte pas moins d'un siècle d'existence, sans parler des années en plus. Son aspect suranné fait sourire les jeunes, mais donne à penser à ceux qui sont curieux de vieilles choses.

Dans le mystérieux agencement de son ornementation, œuvre de patience et labeur de pensée, ne reconnaît-on pas l'esprit essentiellement conservateur de nos ancêtres ? Loin de nous ressembler, nous qui pour la plupart, ne vivons que pour l'heure présente, eux au contraire, ils avaient l'instinct, la prescience de la durée. Ils travaillaient en vue de la postérité, et leurs œuvres leur survivaient.

3 août. — En août ici les soirées commencent déjà à fraîchir. Après la pluie et les giboulées de la semaine dernière, nous avons vu la neige couvrir toutes les sommités d'alentour. Il nous reviendra encore de beaux jours, doux et chauds, mais en attendant on ne s'attarde plus au dehors, le soleil une fois couché. Hier soir, fortuitement, toute la famille se trouvait réunie dans la cuisine, chacun se rapprochant à l'envi du brasier. Survint un naturel du pays, brave père de famille, qu'un message dont il était porteur pour l'un de nous amenait à cette heure tardive. On l'engage à prendre place, et la conversation, un moment interrompue par son arrivée, reprend de plus belle, par sauts,

par ricochets, avec toute l'expansion des gens que la chaleur réconfortante d'un feu qui flambe à côté d'eux, met en gaieté.

Profitant d'une pause, le naturel se hasarda à parler d'un sujet qui lui tenait fort à cœur. Il ne s'agissait rien moins que d'un revenant, dont les allées et venues récentes ne laissaient pas que de lui donner de l'inquiétude...

Un bruyant accès d'hilarité accueillit cette révélation. Le bonhomme néanmoins, sans se déconcerter, lentement et posément, continua à développer sa thèse avec des preuves à l'appui ; et certes, elles ne lui manquaient pas. Un de ses arrière-cousins ou grand-oncle, je ne sais au juste lequel, était « revenu, » ainsi que plusieurs autres dont l'apparition n'était le sujet d'aucun doute.

Malgré toute la force de ces exemples, personne n'était convaincu, et l'un des nôtres, jeune étudiant, tant soit peu frondeur, soutenu dans son dire par un homme de la plaine, un vieux charpentier, qui ne tremble pas pour si peu, et ne croit point aux revenants, — se déclara, nouveau don Quichotte, prêt non seulement à braver ces

trouble-fête, mais aussi à les pourfendre à la première occasion.

Les rires aussi continuaient, mais notre interlocuteur inébranlable dans sa foi aux « morts, » comme il les appelait, ne se laissa pas entamer. Je crois qu'au fond il avait grand'pitié de notre incrédule.

Et là-dessus, on s'en alla dormir.

18 août. – Les fêtes d'août sont passées, les séjours de montagne tirent à leur fin, et chacun de nous se dispose à regagner ses foyers.

Le village de nouveau, déjà en partie dépeuplé, retombe dans sa léthargie. L'émigration se fait sans bruit et sans frais. Gens et bêtes s'en vont pour ne revenir qu'à la Saint-Maurice, pour les *re-foins*, comme on dit ici. Ça et là encore quelquefois le matin dans les raccards, on entend le son cadencé du fléau sur les gerbes. Il résonne dans le grand silence avec le bruit d'un glas, – le glas de l'été, le glas des fleurs, de tout ce qui sourit, et de tout ce qui enchante.

Et nous partons.

Nous aussi, nous passons devant ces vieilles maisons enfumées et muettes, qui en ont déjà vu passer bien d'autres. Elles ont vu maintes fois partir les jeunes dans toute la gaieté et l'insouciance de leur âge ; et plus tard elles les ont vus, changés en vieux et en vieilles, faibles et chancelants, revenir pour humer un peu de cet élixir de vie qui est l'air de la montagne, cette fraîche et pénétrante haleine des sapins, qui dans leur jeunesse les avait fait vigoureux et sains.

En partant j'emporte une consolation, — la certitude que ce coin perdu, ce plateau ignoré, est à l'abri des enjolivements de la civilisation, et que jamais ni kiosques, ni jardins anglais, ni casinos, n'en détruiront l'austère poésie. — La pensée qu'un jour, au lieu de suivre dans les prés les petits sentiers à bon plaisir, on pourrait s'y promener sur l'asphalte d'un trottoir, ou que le sifflet strident d'un funiculaire sur ces hauteurs couvrirait la voix du coucou, et le cri de l'épervier, — cette pensée, dis-je, pour moi serait un cauchemar.

1886.



LE VŒU D'UN PESTIFÉRÉ.



Le vœu
d'un pestiféré.

Sur la rive droite du Rhône, de Sierre à Sion, et jusqu'à la lisière des forêts, le flanc de la montagne se relève couvert de vignes, émaillé à toutes les hauteurs de bouquets d'arbres sous lesquels s'abritent plusieurs groupes d'habitations, plutôt des hameaux que des villages, les uns visibles de la grande route, les autres cachés par l'épaisseur du feuillage, ou discrètement blottis dans quelque

repli du terrain. Pendant la belle saison, la plupart d'entre eux passeraient inaperçus aux yeux du voyageur, si parfois quelques-uns de leurs toits, surgissant des arbres, le petit clocher ou les murs blancs de leur chapelle, en attirant l'attention de ce côté, ne révélaient leur existence. Enchâssés comme nous les voyons sous les ombrages, il y en a même quelques-uns qui de loin, ont l'air d'y être si confortablement assis, qu'on se prendrait à leur porter envie. Mais lorsque les pluies d'automne ont dégarni les arbres, et que le vent a balayé les dernières feuilles, alors ces hameaux irrégulièrement semés dans l'espace, se montrent tels qu'ils sont, ni beaux, ni laids, silencieux et paisibles, avec la candeur d'aspect de tout ce qui par sa nature, choses ou gens, est appelé à demeurer toujours à l'écart. Je dirai plus : ainsi dépouillés de leur encadrement naturel, transis eux aussi, délavés comme le sol, ils mettent quasiment un trait mélancolique au paysage.

Autant tous ces groupes de vieilles maisons plantées sans symétrie sur les replats ou dans les creux des pentes, avaient bonne grâce à se découper sous le dôme pommelé que leur faisaient les arbres, autant en l'absence de toute verdure, ils

ont l'aspect tristement résigné des vieillesses qui s'achèvent dans l'isolement.

Parmi ces hameaux, il y en a qui ne sont pas toujours habités, non qu'ils soient des lieux de vil-légiature, mais bien au contraire parce que ce sont des endroits de labeur, – et comme ils appartiennent aux gens de la montagne, ceux-ci n'y séjournent que dans certains moments de l'année, lorsque les travaux de la campagne, principalement ceux de la vigne, réclament le concours de tous les bras. Des jours de rudes corvées où tout le monde travaille dur et ferme. De bon matin les pentes s'animent. Éparpillés ici et là, des groupes d'ouvriers surgissent, semble-t-il, de tous les fossés ; car il faut savoir que sur cette côte brûlante, une des meilleures expositions du pays, on continue à cultiver la vigne d'après l'ancien système valaisan, dont l'effet dans le paysage a la grâce des cultures qui s'épanouissent en toute liberté, et sous la figure qui leur plait.

Aussitôt la besogne achevée, et que les montagnards repartis comme ils étaient venus, à la manière d'un vol d'hirondelles, n'ont laissé derrière eux ni vaches, ni moutons, les petits villages

redeviennent déserts, autant vaudrait dire abandonnés, muets comme si la peste les eût dépeuplés ; et autour de leurs masures plus rien ne respire, plus rien ne chante sinon les oiseaux ; plus rien ne remue, sinon les insectes et les lézards. L'espace est à eux ; ils en sont les maîtres.

Ces hameaux dépendent presque tous de deux ou trois paroisses situées bien haut dans la montagne, Lens, Montana, Saint-Maurice de Lacques. Des sentiers très raides jetés à travers les vignes, comme aussi de loin en loin quelque tronçon de chemin bordé d'arbres fruitiers, les relient l'un à l'autre ; et tous, quels qu'ils soient, chemins ou sentiers, voies de perdition pour quiconque n'est pas du pays ; car il est rare qu'un étranger qui s'y aventure seul avec l'intention de gagner telle ou telle localité des hauteurs, trompé par les bifurcations qui se présentent à lui au sortir du vignoble, ne s'écarte d'autant de la direction à suivre, qu'il croit en être plus rapproché. Et, que si l'on a pensé y trouver des chemins faciles, on est bien vite désabusé. Ou bossus ou pierreux, en casse-cou, creusés ici, ravinés là, et rapides à vous faire perdre le souffle, — de vrais chemins de montagne, et faits à son image. Rien qu'à les voir, on

comprend que la civilisation n'a pas poussé jusque-là. Comme dans le vieux temps, mulets et piétons se tirent d'affaire sans elle.

Passé les vignes, ces chemins glissent sous bois, les uns pour s'y perdre, les autres pour grimper plus haut, et gagner les villages supérieurs. La forêt s'élargit, non point ombreuse et veloutée comme celles de Vercorin et de Chalais, – la sécheresse et les embrasements de la canicule pèsent trop sur elle, – mais décharnée, un peu farouche, sans l'ombre intense et la fraîcheur bocagère des fourrés qui tant que le jour dure gardent les rosées de la nuit. Clairsemés à la façon des tirailleurs, les arbres, pins et sapins de compagnie, montent à l'assaut des pentes ; ils escaladent les roches, et vont s'échelonner sur les sommets où ils dentellent le ciel de leurs fines hachures.

Vous le croiriez sauvage, ce versant ? Il ne l'est point. En revanche, abrupt, pauvre, désert, tant qu'il vous plaira ; je vous l'accorde. Mais il y rit tant de soleil, qu'en dépit de sa sévérité, il a pour nous l'attrait des endroits où l'homme laisse encore la nature n'en faire qu'à son gré.

Ce paysage ne vit que par la lumière. Sans le dorer, elle l'illumine. En vain, même pendant les ardeurs de l'été, vous y chercheriez des tons chauds. Il ne vous présente ni couleur, ni éclat. Les teintes sont sombres et rares, ou plutôt une seule domine, la teinte grave. Telle qu'elle est néanmoins, cette uniformité convient à ce sol sévère ; elle porte sa couleur.

Une côte brûlante et solitaire, ai-je dit, où dix fois pour une, sur le sentier, vous ne rencontrerez personne, — un désert, où malgré des indices de pays habité, vous ne voyez pas toujours une forme humaine, sans compter qu'à vos pieds la civilisation qui passe à grande vitesse emportée par la vapeur, a l'air de rire de la simplicité des bonnes gens qui, soufflant et suant, s'obstinent encore à l'exemple de notre père Adam, d'ancienne mémoire, à user de leurs jambes. Un peu suranné, ce genre de locomotion, il faut en convenir. N'importe, pour nous, coureurs des bois, il fait notre affaire. Marcher ainsi, c'est le droit de rêver, de contempler, de s'arrêter, et aussi de se pâmer d'aise comme il nous plaît. C'est la liberté avec l'espace à franches coudées devant soi ; et ces escalades où le visage brûlant, le feu dans les veines,

on sue sous le soleil, dans le plein air de la montagne, font notre bonheur, et aussi notre force. Ce que nous perdons en vélocité, nos yeux le retrouvent en rassasiements.

Et puis, comme de là-haut on domine bien la vallée ! Il y a peu de perspectives qui puissent égaler celle-là. Je sais un moment où elle revêt toute sa gloire. C'est en mai, quand sur l'un et l'autre versant, la végétation triomphant des gelées, les prés partout se font verts, et les arbres prennent fleurs. Il faut alors venir ici.

C'est à mi-hauteur que la beauté du pays s'épanouit. Le tableau s'égaie de la richesse des contrastes et de la variété des aspects. D'un coup d'œil on embrasse les deux côtés de la vallée, ainsi que la plaine qui se déroule fleurie et souriante, sous le souffle du renouveau. Monotone et mélancolique dans son parcours, l'éloignement lui prête un éclat singulier. Une heure à peine suffit pour opérer cette transformation, et vous êtes conquis.

Cette belle plaine ensoleillée verdoie et pourdroie dans le cadre étincelant que lui font les neiges, à cette saison refoulées derrière les sapins. Le Rhône y dessine ses anneaux. Long ruban ar-

genté, il passe majestueux et paisible au milieu des jeunes verdure. Sur chaque rive, à la lisière des marécages, les cultures se déploient ; vergers, plantations d'orge ou de maïs, les morcellent à l'envi. De grandes mares opaques ou transparentes, des étangs, un nombre infini de haies, de canaux, de rigoles, de routes et de sentiers achèvent cette mosaïque. Hameaux, villages, fermes et fenils, maisons isolées, tout se succède. Les églises et les maisons ressortent d'un blanc vif sur le vert des prairies ou la grisaille des coteaux. Çà et là, dans l'étendue, un monticule tronqué, disgracieux, sans buissons, sans herbe, pareil à une gigantesque taupinière, se dresse sur ce tapis verdoyant, portant sur son dos les pans écornés d'une muraille séculaire, haute, grimaçante, farouche, restée là debout, on ne sait ni pourquoi ni comment.

Avec ce tableau sous les yeux, est-il besoin d'autre chose, je vous le demande, pour charmer la longueur du trajet ?

Mais assez de poésie comme cela. Nous voici sur la hauteur où vous trouverez encore d'autres villages.

Un des plus élevés, c'est celui où je vous mène, – Chermignon, – qu'on appelle Chermignon *d'en haut*, par opposition à Chermignon *d'en bas*, qui est situé à une demi-lieue au-dessous. Et comme il est le plus élevé, il est aussi le plus rapproché de Lens, la paroisse, dont les grosses cloches se font entendre à plusieurs lieues à la ronde.

Point laid du tout ce Chermignon, gai même, et d'aspect décent. Bien planté dans les prés, d'un côté, de peur de la bise, il s'abrite à la montagne. Ses habitations, les vieilles comme les jeunes, se dégagent d'un massif d'arbres fruitiers, pruniers et cerisiers, qui croissent à foison dans ce coin de pays. Tout y est clair et paisible, avec un parfum de choses anciennes ; et comme en même temps que le bien-être, on y respire le contentement d'esprit, je connais plus d'un village qui voudrait être en son lieu et place.

Tournée au midi, et faisant front au village, une esplanade, que relève une grande croix, re-

couvre un antique tumulus, et domine la pente. C'est la *Tombire*, expression qui dans le vieux dialecte signifie gouffre ou tombeau. Vous saurez bientôt pourquoi on l'appelle ainsi.

Ainsi que tout honnête village, Chermignon a sa chapelle, et avec sa chapelle son patron, saint Georges, dont la fête comme on sait tombe le 23 avril. Or, ensuite d'un vœu, le jour de cette fête donne lieu à un usage naïf qui date de loin, ainsi que vous allez le voir. Pour l'intelligence de ce récit, il faut que je vous en dise l'origine. C'est une histoire miraculeuse, et vraie d'un bout à l'autre malgré sa couleur légendaire.

Au XIV^e siècle, la peste, ou comme on disait alors, la *mort noire*, éclata en Valais. Elle y causa de tels ravages que partout la population fut décimée à tel point qu'il en est né le proverbe : « De cent il n'en reste que neuf. » Chose singulière, elle était même plus meurtrière dans les montagnes que dans la plaine. Chermignon ne fut point épargné. Si nombreux étaient ceux que le fléau emportait journellement qu'il devint impossible de les ensevelir dans le cimetière de la paroisse, et force fut de creuser une fosse sur le lieu même,

pour enfouir au fur et à mesure les cadavres de ceux qui mouraient ainsi. Pour cela on choisit précisément l'endroit qu'aujourd'hui encore on appelle la Tombire. C'est de là que le nom lui vient.

Mais ce n'est pas tout. Un jeune homme dont le nom ne s'est pas perdu non plus, – il s'appelait Ointzo, – ayant été atteint de l'épidémie pendant qu'il fauchait de l'herbe dans un pré à quelque distance du village, et comprenant qu'il était à fin de vie, se cramponna à un dernier moyen, celui des désespérés. Il fit un vœu, promettant, s'il en réchappait, de fonder à perpétuité une distribution annuelle de pain bénit sur le lieu où on enterrait les victimes de la peste.

Le ciel l'entendit. Tandis que soixante personnes, nous dit la tradition, périrent ce même jour, Ointzo releva de cette attaque. Rendu à la santé, et ne voulant point être en reste avec le bon Dieu, il tint scrupuleusement ce qu'il avait promis, en assurant par une donation spéciale l'observation perpétuelle de son vœu. C'est ainsi que depuis cette époque, chaque année, le jour de Pâques, tout le village se rend sur la Tombire pour

y recevoir le pain bénit. Puis la répartition achevée, avant de se séparer, à un signal donné les hommes se découvrent, chacun s'agenouille, et l'on prie pour le repos de ceux qui sont couchés sous ce tertre gazonné.

Cet exemple a trouvé des imitateurs. Avec le temps d'autres dons sont venus grossir peu à peu le fond placé par Ointzo à cette pieuse intention, ce qui permet de faire encore une seconde distribution générale le jour du patron, non plus à la Tombire, mais en pleine campagne, devant la croix de Girette, l'endroit, dit-on, où Ointzo fut pris de la peste. On y accourt en foule des villages environnants et même de la plaine, les gens du dehors, tout comme ceux de la commune, étant admis sans distinction de nationalité ou de confession à recevoir leur part de pain bénit.

Et maintenant que vous savez l'origine de cette coutume, voyons-en le cérémonial. C'est de la fine fleur du terroir que je vais vous servir ici. Jugez plutôt vous-même.

* * *

Dans ce bon petit pays de Chermignon, où rien n'est moins à craindre que la pluie, au printemps surtout, il est rare néanmoins que la fête patronale soit favorisée du beau temps. Rebuses et giboulées pour l'ordinaire lui font cortège. À qui s'en prendre, sinon à saint Georges lui-même, si peu gracieux sous ce rapport que là-haut on l'a surnommé, « le patron *de la froid*. »

Par exception pourtant, l'autre jour, et bien lui en prit, il s'était départi de sa sévérité, et se présentait tout radieux sous les couleurs du printemps. Ciel clair, chaude journée, réveil de la sève dans les rameaux, bruits discrets sous tous les buissons, rien n'y manquait, et c'était double fête.

Pour nous, partis de la plaine avec les premiers rayons du soleil, nous fîmes ce matin-là le chemin tout d'une haleine. Au bout de deux heures de marche nous débouchâmes sur la petite place du village, un peu avant la grand'messe.

En même temps que nous, des gens en tenue de fête arrivaient de tous côtés. Pas moyen de pénétrer dans la chapelle déjà pleine comme un œuf. Par la porte ouverte, on voyait au fond reluire les cierges dans un encadrement de dorures. Les der-

niers arrivés stationnaient sous le porche ou se pressaient tout alentour. Il y avait là des vieux et des vieilles courbés sur leur bâton, des enfants en grand nombre, des femmes avec leurs nourrissons, des gens de tout âge, les uns venus de très loin, – un de ces tableaux simples et paisibles comme on en a déjà vu cent fois, mais qui toujours parlent au cœur. Et le soleil riait là-dessus.

Après la messe et le sermon, chacun se hâta d'aller dîner pour ne point manquer la procession qui selon l'usage a lieu un peu après midi.

Et nous, que l'air de la montagne avait mis en appétit, nous fîmes comme tout le monde.

* * *

Dans les villages reculés du Valais, une fête ne serait pas complète si un déploiement officiel d'uniformes et de pompons n'entraînait pas dans son programme. *La militairomanie* est dans les mœurs. Si on n'en apporte pas le germe en naissant, on se fait du moins de bonne heure à l'odeur de la poudre.

Pour preuve, prenez la fête de Chermignon, la gloire des gamins. C'est là que sous l'égide de saint George, ils font sinon leurs premières armes, en tout cas leurs premières parades.

Ce coup d'œil, il faut le voir.

Déjà avant l'heure fixée, tout le monde est dehors, les vieux assis sur de gros troncs de sapins des deux côtés de la rue ; les jeunes, groupés çà et là, ou se promenant par bandes. Tout le mouvement se porte vers la maison communale. Pas de bruit, pas de confusion. Ces gens, grands et petits, sont sérieux et calmes dans l'attente du défilé traditionnel que de siècle en siècle chaque année leur ramène.

Comme nous les voyons, ainsi déjà faisaient leurs pères.

Ran, plan, plan ! Voici les tambours. Ils parcourent le village pour rassembler la compagnie de saint George.

Alors de partout on voit venir des garçons dans la tenue d'ordonnance, – la tête enfoncée dans le shako où elle disparaît à demi, leur taille grêle serrée par le ceinturon où pend le sabre qui

leur bat la jambe, – la figure épanouie, et tout pénétrés de leur rôle. D'autres, au lieu de sabres, sont armés de simulacres de fusils au bout desquels brille une baïonnette. L'attention dont ils sont l'objet ne les gêne point ; elle les soulève. Sous le sérieux et la décision de la pose, on sent la joie contenue, et la bravoure. La naïveté ne sied-elle pas aux cœurs vaillants comme aux juvéniles ardeurs ?



Mais voici bien autre chose. À quelques pas de la chapelle, dans leurs plus beaux habits, les

marmots, – j’entends ceux qui pour la plupart portent encore la robe, – sont à leur poste, prêts à répondre au premier commandement. Échelonnés deux à deux du haut en bas de l’escalier d’une maison voisine, chacun d’eux serre dans sa petite main une longue lance de bois surmontée soit d’un drapeau, soit d’un panache de fleurs et de rubans. Raides sans paroles, quasi étourdis, les yeux tout grands ouverts, un étonnement radieux les tient immobiles. Il y en a même de si petits que pour ceux-là, force est à leurs mères de les porter sur le bras. Sont-ils assez sérieux, sont-ils assez fiers, ces guerriers en herbe ? Pas un ne fléchit. Pas un ne bronche. Et tous à peindre ou à croquer !

Une troisième division apparaît, – les rouges, comme on les appelle ici, – non plus des marmots, non plus des gamins, cette fois, mais des adolescents dans leurs habits de parade, les anciens uniformes écarlates que portaient leurs aïeux dans les régiments étrangers, pompeuse défroque conservée avec soin pour faire honneur à saint George.

Leur commandant en tête, ils fendent la foule avec la musique, avec les tambours, les sapeurs, et

deux hommes d'âge mûr armés d'antiques hallebardes, et se dirigent vers la maison communale où, en cortège, ils vont quérir le clergé et les autorités. Ainsi le veut l'étiquette.

Un silence de quelques instants. Puis les coups de mortier, le roulement des tambours, la musique qui retentit, donnent le signal du départ.

Tout aussitôt le défilé se forme et se porte en avant dans l'ordre qu'ont suivi toutes les générations. Comme fidélité, tradition oblige.

Entendons-nous. Ceci n'est point une cérémonie religieuse. C'est le Moyen Âge dégagé de ses ombres, qui pour un moment se dresse devant nous. Il n'y a que la « simplesse, » vieux mot disparu, pour rendre ici la pureté de l'acte et celle des intentions.

Regardez bien.

Le cortège se met en marche, les sapeurs devant. Les tambours viennent ensuite, puis la musique avec les bannières, puis les rouges, les fusils, les sabres, les drapeaux, ainsi qu'on les désigne ; les grands hallebardiers, tout le contingent d'honneur ; les marmots bravement, aussi vite

qu'ils peuvent. Derrière eux les conseillers. Deux hommes les suivent portant des paniers à vanner, puis plusieurs autres chargés d'énormes sacs de pain. Immédiatement après, la foule. Des centaines d'hommes et de femmes, massés jusque-là de chaque côté de la rue, s'ébranlent à leur tour, et suivent le mouvement. Beaucoup, pour mieux voir, se précipitent au-devant, éparpillés dans les prés sur toute la longueur du chemin. Le village une fois dépassé, le cortège, ondulant au vent, se déroule au milieu des prairies sur la route de Lens, dans une gloire de poussière, que soulèvent les pieds des passants, et la route semble courir avec lui.

Pour se croire encore au lendemain de la peste, il ne manque plus que d'avoir Ointzo en tête du défilé.

Quelques minutes mènent au lieu désigné. La croix de Girette se dresse au bord du chemin. On ne va pas plus loin. C'est la première halte. Les conscrits, sabre nu, forment une double haie. L'assemblée se presse tout autour. Alors commence la distribution du pain, un solide pain de

seigle qui a été béni le matin, à la sortie des offices, et préalablement coupé en portions égales.

Les sacs ouverts, on les vide au fur et à mesure dans les grands vans apportés, selon la coutume, à cette intention. Debout sur la route, les conseillers procèdent au partage. Tandis qu'en vertu d'un privilège cinq fois séculaire, les notables comme les prêtres et les anciens bourgeois reçoivent un pain entier, le commun des assistants n'a droit qu'au quart de la même portion. Tout se fait par ordre. Sauf la compagnie de saint George dont le tour n'est pas encore venu, toutes les personnes présentes passent à la file devant les distributeurs. Bientôt allégés de leur contenu, les vans sont remplis à nouveau aussi longtemps qu'il en est besoin. Une fête de famille des temps primitifs, dirait-on, agape solennelle à laquelle quelque patriarche chargé de jours, aurait convié tous ceux de son peuple et de sa parenté. C'en est une.

Lorsque chacun est servi, le cortège se reforme et revient en arrière pour s'arrêter encore à mi-chemin. Nouvelle distribution, mais pour les militaires seuls cette fois. Enfin une troisième

halte a lieu à l'entrée du village. C'est le tour des vieillards et de ceux qui n'ont pu suivre le défilé. On le voit : vieux ou jeunes, pauvres ou infirmes, personne n'est oublié.

Et comme on sait ce qu'on doit au bon Dieu, de là on se rend directement à la chapelle, où le président à genoux récite dévotement et à haute voix les prières d'usage, ainsi que le *De profundis* pour l'âme des trépassés.

Moyen Âge, esprit conservateur et chrétien, tout est là. Même foi, même simplicité, les mêmes cœurs, les mêmes vertus s'y retrouvent.

Ne vous avais-je pas dit qu'aujourd'hui je ferais rétrograder les siècles devant vous ?

Pour terminer la fête, les compagnons de saint George rentrent en ordre de parade à la maison de commune, tout à la fois sérieux et triomphants dans la paix de ce jour, pour eux le plus glorieux de l'année.

Et moi, dussé-je vivre cent ans, je reverrai toujours dans sa candeur touchante, cette ribambelle d'enfants travestis en guerriers sous la bannière de leur saint patron ; – et, s'il faut tout dire,

je n'échangerais pas la piquante originalité de ce coup d'œil contre toutes les « premières » qu'on peut voir à Paris et ailleurs.

Avril 1887.



BARBE DE PLATÉA

HISTOIRE DU VIEUX TEMPS.



Ni jeune, ni belle, la dame de Platéa, Barbe Joyeuse, la dernière du nom, lorsqu'elle fut marraine de la grande cloche dont la paroisse de Lens s'enorgueillit encore aujourd'hui. Elle approchait de la soixantaine, verte vieillesse qu'elle portait

sans fléchir, avec une crânerie qui n'appartenait qu'à elle. De haute stature, fortement membrée, droite comme une barre, et taillée, semblait-il, à coups de hache, elle n'avait rien d'une femme tant elle en dépassait les proportions ordinaires, allures et voix à l'avenant. Une figure aux traits rudes, le nez arqué, l'œil noir et résolu, des sourcils austères qui se rejoignaient, une bouche rigide s'ouvrant sur deux rangées de dents intactes, et pas un cheveu blanc. Sous les plis d'un capuce, le visage de la fière châtelaine eût admirablement réalisé le type traditionnel du moine et de l'ascète.

Son costume ? Pendant six jours de la semaine, invariablement le même. Une robe de droguet couleur sombre, façon de gaine étroite et lourde, dont le corsage très raide et très montant se terminait sous le menton par un collet de velours enjolivé de perles noires. Sur la tête, selon la mode du temps, elle portait un petit feutre à fond plat garni d'un galon d'argent, coiffure étrange qui s'aplatissait sur le crâne en manière de soucoupe, et laissait le front et les tempes à découvert, tandis qu'un petit béguin de damas serré là-dessous, emprisonnait les cheveux.

Le dimanche et les jours de fête, elle revêtait une jupe de fin drap et le corsage à chaînettes et agrafes d'argent, sous lequel brillait un plastron tout chamarré de broderies. Les manches s'arrêtaient au coude, encadrant le bras dans un flot de dentelles assorties à celles de la gorgerette. Des bas de laine ou de soie blanche, et des souliers plats complétaient un ajustement qui était à cette époque le costume national des femmes nobles, en même temps que leur habit de cérémonie.

Ainsi adornée, c'était sous ce costume que quelque quarante ans auparavant elle s'était mariée, et encore sous celui-là qu'elle figurait superbe et gourmée dans un grand cadre doré, vis-à-vis du portrait de son époux, Pétermann de Platéa, à la suite d'une longue série d'ancêtres alignés, immobiles et graves, dans la grande salle de son château de Goubing.

Mais parée ou non, Barbe Joyeuse avait tout de même bon air, et plus encore haute prestance. À son contact l'habit féminin prenait des façons de cuirasse, et rien qu'à la rencontrer faisait songer aux ancêtres en pourpoint.

L'âme était aussi fortement charpentée que le corps, – le caractère tout d'une pièce répondait au portrait, – l'énergie même. Dame, comme elle croyait l'être, de droit divin, despote, mais sans hypocrisie, elle se sentait née pour commander comme d'autres pour obéir. Ce rôle, il faut bien le dire, était le sien, aussi nul ne s'avisa jamais de le lui contester. Bien plus, si grand était le prestige de son impérieuse volonté, que tout en murmurant de la sévérité de ses arrêts, on la respectait, et devant cette nature altière, si résolument décidée à régner, chacun courbait la tête, sachant bien qu'à lui résister il n'y avait rien à gagner.

De son sexe elle ne connut jamais les défaillances, encore moins les langueurs. Son corps, elle le traitait dur et en marâtre, n'ayant jamais pris de lui nul souci. À ce régime, il s'était endurci et ne s'en portait que mieux, si bien qu'à soixante ans, solide comme un roc, dame Barbe montrait une santé à défier toutes les intempéries.

Née la cadette de dix enfants tous enlevés à la fleur de l'âge, et privée de bonne heure de sa mère qu'elle eut à peine le temps de connaître, Barbe Joyeuse était restée seule avec son père, le noble

Hubert de Chevron, un vieux batailleur dont les années n'avaient point refroidi l'humeur belliqueuse. Il éleva la fillette à sa taille, il la façonna à son image. Pour cela il n'eut qu'à cultiver les dispositions naturelles de l'enfant. Jamais éducateur ne trouva un terrain plus propice, et les mêmes allures masculines qui eussent exaspéré une mère, prirent sous l'influence paternelle leur plein essor. Lui, la voyant si vaillante, s'en applaudissait tout haut, et joyeux se frottait les mains, pensant se voir revivre en elle.

S'il ne lui apprit pas à écrire, en revanche il la dressa à tous les exercices du corps. À quinze ans elle nageait comme un poisson, enfourchait sans sourciller le coursier le plus ombrageux, et chassait comme Nemrod. Pour peu que son père lui en eût témoigné le désir, elle n'aurait pas hésité à coiffer le casque ou le béret à plumes, et vêtue d'un justaucorps, l'épervier au poing, elle eût chevauché ainsi des heures entières. La chasse était leur passion à tous deux, et on parla longtemps de leurs prouesses dans le pays.

L'hiver, pendant les longues soirées où selon l'usage, maîtres et valets veillaient autour du feu

de la cuisine, la jeune amazone accoudée sur les genoux de son père, sentait palpiter son cœur au souffle héroïque des gloires passées, – récits de combats, chasses fantastiques, dont il avait été le héros ou le témoin, – histoires cent fois redites, que chacun savait par cœur, sans que pour cela personne se lassât de les entendre.

Quand le baron parlait de ses guerres ou de ses exploits cynégétiques, il se faisait invariablement un grand silence, – par respect pour lui d'abord, – et aussi parce qu'il ne pouvait supporter d'être interrompu, se complaisant dans l'écho de sa propre voix ; sans compter qu'il avait une manière incisive de ponctuer ses discours, en les accentuant de jurons énergiques qui, pour l'ordinaire, produisaient sur ses auditeurs une impression plus terrifiante que le fait qu'il cherchait à mettre en relief.

Même quand il avait fini, les autres ne retrouvaient pas tout de suite la parole. On aurait dit que les mots leur restaient cloués à la gorge, tant chacun demeurait abasourdi. Les parois, qui ne vibraient plus, reprenaient le silence glacial des antiques demeures seigneuriales, silence lugubre,

où dans l'air frissonnant du dehors on entendait les vieux loups desséchés suspendus sous la porterne, s'entrechoquer au moindre souffle du vent avec un bruissement de girouettes.

Pour la future châtelaine, ce temps fut le plus beau de sa vie. Le bonheur débordait de tout son être.

Mais les années s'écoulaient. Elles passèrent comme passent les roses.

* * *

En effet, le jour ne se fit pas attendre où la noble damoiselle dut changer de demeure et de nom.

Elle avait été dès l'enfance fiancée à un sien cousin, Pétermann de Platéa. Ce projet n'avait été un secret ni pour l'un, ni pour l'autre ; et ils avaient grandi dans la perspective d'une alliance qui, en réalisant les vues ambitieuses des parents, unissait la plus riche héritière du pays à un jeune homme non moins noble, et non moins riche.

Comme cela arrive presque toujours dans les unions ainsi combinées, le cœur n'en était rien moins que l'enjeu ; mais dans ces temps reculés on n'y regardait pas de si près, les fiancés comme les autres. N'était-ce pas là le sort que leur assignaient naturellement leur rang et leur fortune ? Il est même probable que si le choix eût été laissé à leur libre arbitre, ils n'auraient pas agi différemment. D'ailleurs jeunes comme ils l'étaient tous deux, avec les illusions de leur âge, ils allaient devant eux sans trop regarder en dedans.

En une de ces belles journées de janvier, se-reines et lumineuses, comme le Valais plus que tout autre pays, en offre souvent, l'union fut bénie ; et, le même soir, l'épousée, de Sierre où elle avait vécu jusque-là, n'eût que quelques pas à faire pour atteindre la demeure qu'elle apportait en dot à son époux, un noble castel de construction très ancienne, debout encore aujourd'hui sur un monticule à peu de distance du village, et toujours désigné sous le nom de Tour de Goubing, à cause de sa structure de donjon.

Une roche immense en forme la base et les fondements. Au-dessous, d'un côté des terrains

incultes, de l'autre un chaos d'arbres, des pins plantés en pente, tourmentés et chevelus. Ainsi perchée, cette antique habitation châtelaine, élève dans les airs trois étages de salles profondes qui tiennent toute la largeur de ses épaisses murailles, et regardent la campagne par de rares et étroites fenêtres.

Tandis que de nos jours le monticule aux trois quarts défriché, nous montre un beau vignoble montant de toute part à l'assaut du château, au temps de ce récit il ne présentait que des côtes pierreuses mouchetées çà et là de ronciers et de chardons. Pas de chemin proprement dit ; on y grimpait par des sentiers de chèvres au travers des broussailles.

Le site est solitaire, mais la vue, d'une ampleur classique, surprend et retient le regard. On ne s'en rassasie point. De leurs fenêtres, les nouveaux mariés pouvaient, comme de la lanterne d'un phare, contempler sous ses aspects variés, la pittoresque contrée qui a valu à Sierre le titre de *Sirrum amœnum*, les lacs, – les forêts, les villages qui se lèvent à chaque pli des collines, ou qui émergent du creux des vallons, Géronde, la vieille

chartreuse, isolée et mélancolique sur son plateau ; et des deux côtés le cadre vigoureux des montagnes, crêtes et cimes, qui vont s'enchevêtrant avec toutes sortes de formes bizarres sur le ciel.

Tel était le gîte. Nid d'aigle, plutôt fait pour abriter le roi des airs que les placides amours d'un jeune couple. Car un château ne fait pas le bonheur.

Au physique comme au moral, Pétermann de Platéa était l'antipode de sa femme. Il ne lui ressemblait en rien.

C'était un long garçon décharné, au teint maladif, à la démarche incertaine, au maintien mal assuré. Une insurmontable timidité accroissait la gaucherie de ses mouvements. À considérer dans sa laideur aristocratique tel que la peinture nous l'a transmis, ce blême rejeton d'une race vaillante, on croit voir en lui l'ombre ou le spectre de ses aïeux, tous gens robustes et de haute mine. Chez lui rien de pareil. Le regard est voilé, la bouche souffreteuse, la carnation presque livide ; et la fatigue des traits, rendue plus frappante par le haut

collet de fourrure et le fond noir du tableau, révèle de prime abord l'affaissement du corps et la langueur de l'esprit.

Inhabile à l'action, nonchalant autant par tempérament que par habitude, le châtelain de Goubing coulait ses jours dans l'oisiveté, à la façon des lézards, en cherchant le soleil. Ce n'était pourtant point qu'il manquât d'intelligence, mais c'était la vie qui s'en allait, le corps sourdement miné qui n'avait plus la force de se raidir contre le mal invisible qui lui enlevait la gaieté et l'entrain.

Point morose néanmoins, point misanthrope, mais d'humeur douce. Homme de foyer avant tout, il avait l'âme poétique, et de plus, pour son malheur, une sensibilité toute féminine. Affectueux sous l'incohérence apparente, la timidité chez lui coupant court aux épanchements, le plus souvent il restait silencieux et songeur.

Tant de débonnairété irritait la pétulante Barbe Joyeuse. Habitée aux bourrasques paternelles, le caractère effacé, l'attitude humble, quasi effarouchée de son mari l'exaspérait. Il lui aurait plu de rencontrer chez lui une nature plus remuante, des goûts plus conformes aux siens. Avec

une présomption toute juvénile, lorsqu'elle l'avait pris pour époux, elle s'était flattée d'avoir bien vite raison de sa timidité ; et à le secouer de sa torpeur, elle avait mis toute son énergie. Peine inutile. Elle n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'à tenter l'impossible elle perdait son temps. Non qu'il se montrât rénitent. Loin de là. Jamais mari ne mit plus de condescendance à satisfaire aux caprices de sa femme ; mais il avait beau faire, en dépit de sa bonne volonté le naturel reprenait toujours le dessus ; et au retour des expéditions aventureuses, chevauchées à fond de train, parties de chasses folles, où l'intrépide écuyère réussissait à l'entraîner, le soir il rentrait chez lui pâle, exténué, assoiffé de repos et de solitude.

Plusieurs fois, et sans plus de succès, le sire de Chevron vint à la rescousse. Les rodomontades du beau-père n'opérèrent pas davantage que les câlineries de l'épouse ; aussi, de guerre las, le vieux batailleur renonça à l'entreprise, tout en fulminant contre l'inertie de son gendre qu'il traitait ouvertement de poule mouillée.

En somme, réalisant sans le savoir la fable du pot de fer et du pot de terre, les deux époux vis-à-

vis l'un de l'autre, dans les grandes salles, sentant le moisi du manoir, faisaient triste figure.

Cet état de choses dura cinq ans. Pétermann atteint de cette mélancolie du déclin qui saisit les jeunes aussi bien que les vieux, n'en était devenu que plus pâle et plus creux. Pendant tout ce temps aucun nourrisson n'était venu égayer le tête-à-tête conjugal. Une atmosphère de tristesse aggravée par les rigueurs de la saison, enveloppait le manoir. On était en plein hiver. De celui-là, rude entre tous, on se souvint longtemps. Depuis plusieurs semaines un froid soutenu, intense et sans merci, pesait sur le pays, froid de loup, – et sans mentir, car les loups étaient nombreux. Que dis-je, ils étaient légion ; on les comptait par bandes, ce qu'on n'avait encore jamais vu. Plus d'un, il faut bien le dire, paya sa hardiesse de sa peau, et ignominieusement, sous les huées et les quolibets des villageois, alla rejoindre ceux de ses confrères qui, en manière de trophées, pendaient dépenaillés et grimaçants, sous le porche de la maison seigneuriale. Mais rien n'y faisait. Nonobstant cet exemple sinistre, la faim chez eux étant plus forte

que la peur, il n'y avait pas de jour où leur présence dans les environs ne fût signalée par de nouveaux méfaits. La population en était tout émue.

L'assemblée des notables, réunie d'urgence, décréta à l'unanimité l'extermination en masse de ces hôtes malfaisants ; en d'autres termes, une battue générale.

À l'ouïe de cette décision, Barbe Joyeuse ne put retenir un tressaut de joie. Des éclairs passèrent dans ses yeux, tout son sang bouillonnait. La battue ne se ferait pas sans elle. N'y avait-il pas là des lauriers à cueillir ? L'occasion était trop belle pour la laisser échapper.

Le grand jour arriva.

Cédant aux sollicitations de sa femme, le dolent châtelain s'arrachant à regret aux douceurs du coin du feu, blême et morne, alla prendre place à côté d'elle dans les rangs des chasseurs.

Une matinée âpre et revêche, les arbres couverts de givre, et toute la nature frissonnante sous l'haleine glacée d'une nuit sibérienne, rien ne prépare à une fête. Chassée par le vent du nord, une

neige fine et grenue tourbillonne dans l'air et emporte les dernières feuilles qui cèdent sous l'effort de la tourmente.

La colonne par détachements prit la direction de la forêt de Finges qui, à cette époque, sur une longueur de trois lieues, couvrait tout le fond de la vallée. Les loups y tenaient leur quartier général.

La forêt une fois cernée, les farouches carnassiers, se voyant débloqués, s'enfuirent de tous côtés. Quelques-uns, déjouant les poursuites des chasseurs, gagnèrent les ravins de l'Illgraben. Les autres tombèrent dans les embuscades où l'on en fit grand carnage, et, — nombre fatidique, — treize d'entre eux teignirent la neige de leur sang.

Le même soir, les vainqueurs rentrèrent triomphalement à Sierre à la lueur des torches, précédés par des brancards improvisés, où étaient entassés pantelants et hideux, les cadavres de leurs victimes.

De son côté Barbe Joyeuse, encore toute excitée par les péripéties de la lutte, rentrait à Goubing avec son mari, — celui-ci pris d'une grosse fièvre, et pour y mourir.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés que le glas de toutes les églises annonçait à la vallée que le dernier descendant de la grande maison de Platéa avait cessé de vivre. Le lendemain, on le déposait dans le caveau de sa famille, au milieu d'une foule consternée, qui naïvement s'étonnait qu'on pût mourir si jeune, quand on possédait de si beaux biens au soleil.

Et comme si d'un malheur ce n'était point assez, trois semaines après, le vieux baron, frappé d'un coup de sang, rendait le dernier soupir sans avoir pu serrer encore la main de sa fille.

* * *

Du jour où Barbe de Platéa prit les habits de veuve, elle renonça aussi et pour toujours à la chasse, sa passion favorite... remords ou regret ?... Peut-être tous les deux.

Personne n'en sut jamais rien.



Un changement complet, presque effrayant pour ceux qui la connaissaient, s'était opéré dans tout son être. Elle autrefois l'entrain même, semblait une statue de sel. Froide, rigide, le regard fixe et terne, elle pouvait rester des heures entières à côté de la fenêtre, immobile dans son grand fauteuil comme une sainte de vitrail.

Quelques mois se passèrent ainsi dans une retraite absolue. À l'exception de son confesseur, le père Barnabé, et du vieux tabellion, maître Balthazar Jost, qui avait été l'homme de confiance de

son père, elle ne recevait personne, ce qui donna à croire à plusieurs qu'elle allait entrer en religion.

Il n'en était rien.

Peu à peu les ressorts de cette nature si fortement trempée se détendirent, et comme elle avait le cœur vaillant, les nerfs solides, au grand étonnement de tous, elle se reprit à vivre déterminée à fournir sa pleine carrière, – vivre pour faire le bien. Jeune, mais vieillie de dix ans, elle portait vers ce but toutes les puissances de son activité. La mêlée avec ses ardeurs et ses meurtrissures était bien son élément.

À vingt-sept ans, veuve et libre, avec plus de châteaux qu'elle n'en pouvait habiter, plus de titres et de seigneuries que personne dans le pays, elle en était de droit la personnalité la plus marquante, en même temps que le plus brillant parti, une puissance, – elle l'était. Aussi à peine la vit-on se rattacher à la vie que des prétendants à sa main surgirent de tous les points de l'horizon. Mais elle, avec le franc-parler qu'elle avait hérité de son père, ayant déclaré carrément son intention de ne pas se remarier, chacun se le tint pour dit, et resta coi.

Elle entraît dans une nouvelle existence armée de toutes pièces, comme on va au combat. D'un regard elle avait embrassé la grandeur de sa tâche, et n'avait pas reculé. Sans tarder elle se mit à l'œuvre.

En femme qui sait ce qu'elle veut, elle commença par l'inspection de ses nombreuses terres, changeant de titre et de nom, selon qu'elle passait de l'un à l'autre de ses fiefs. À Sierre, dame de Platéa du nom de son mari ; plus haut, dame de Ven Rhône ; ailleurs, dame d'Anchette, et plus loin et plus haut encore, dame de Diogne. Au besoin elle eût pu cheminer ainsi une journée entière, du levant au couchant, et vice versa, sans poser le pied ailleurs que sur ses domaines.

À défaut d'instruction elle avait le sens droit, et sous la rudesse un cœur d'or. D'un coup d'œil, elle avait vu, toisé, jugé. Pas de détail qui lui échappât, pas de fraude qu'elle n'avisât, pas de misère réelle sur laquelle elle ne s'apitoyât. À sonder les peines d'autrui, son âme s'élargissait.

Mais où elle excellait jusqu'à l'héroïsme, c'était dans les soins à donner aux malades. Rien ne la rebutait, ni les plaies, ni la malpropreté, ni

les veilles, ni la peine. S'agissait-il d'une épidémie ? En l'entendant nommer, toute l'ardeur belliqueuse de sa race se réveillait ; et regardant le fléau bien en face pour mieux se mesurer avec lui, elle l'abordait de front, tour à tour lui disputant ou lui arrachant sa proie, – combat à outrance où jamais elle ne se tenait pour battue, – triomphante quand elle avait terrassé l'ennemi. À lutter ainsi, elle prenait un âpre plaisir.

Du reste, sévère jusqu'à la rigueur, même dans sa charité, inexorable dans ses prescriptions médicales, elle était la terreur de ceux de ses patients qui s'avisait d'ajouter ou de retrancher quelque chose au régime ordonné. Malheur aux récalcitrants, ou à ceux qu'elle surprenait en flagrant délit de rébellion ! Si elle se dévouait pour les sauver, en revanche elle exigeait d'eux une obéissance absolue. Ce n'était que justice, et ceux qu'elle traitait ainsi, n'en guérissaient que mieux et plus vite.

En toutes choses elle apportait la même inflexibilité et la même droiture, une bonté tyrannique jointe à un sentiment très profond du devoir ; « une femme de guerre, » disaient les pay-

sans. Mais elle était de son temps, un siècle de fer, et marchait avec lui.

Même elle lui a survécu. Son souvenir n'est pas mort. Sur le sol qu'elle foulait jadis, aujourd'hui l'on retrouve l'empreinte de ses pas, et chaque année vient nous redire son nom.

* * *

Entre toutes ses résidences, il y en avait une que la dame de Platéa tenait en grande prédilection, celle de Diogne, un petit hameau dépendant de la paroisse de Lens, pas loin de Chermignon, quelque chose comme une trentaine d'habitations tout au plus, enfouies sous la verdure dans une ornière de la montagne. En avant-garde, et bien dégagé des arbres, le manoir dressait sa masse grise sur le velours des prés, sombre mesure sentant la barbarie, et en apparence plutôt prison que château.

L'intérieur n'était guère plus gai. Par un escalier en colimaçon, on arrivait à l'unique salle du logis, aménagée à mi-hauteur des murs. Encore là

ni ornement, ni confort. Quelques sièges de bois au dossier droit, perdus dans cette vaste pièce, s'alignaient le long des parois à la suite d'un lit sans baldaquin. Une table massive qui tenait presque toute la longueur de la salle, des bancs frustes, – quelques brocs d'étain accrochés aux solives, – c'était tout. L'ameublement sordide répondait à la tristesse des murs.

Au dehors une splendeur. La vue sur la plaine, toute la vallée à vol d'oiseau, et près de soi la fraîcheur des eaux courantes, les ombrages, les sapins, de la verdure plein les yeux. Un silence absolu. Pendant une bonne partie de l'année le hameau est désert, et les gens de là-haut ne sont ni bruyants, ni causeurs.

En faut-il davantage pour comprendre l'attachement qui ramenait chaque été la noble dame dans ces vieux murs lézardés ?

Ce n'était pas, comme on peut le penser, que par nature elle fût portée à la contemplation ; elle était bien trop positive pour cela. Rêver, muser, n'entraînait pas dans ses plans. L'idée seule lui eût paru hors de propos. Mais la solitude, quand elle prend cette magnificence, s'impose à l'âme et la

gouverne, – et subissant le charme de ce coin perdu, rien qu'à contempler tant de verdure et d'apaisement, elle respirait plus à l'aise, la vigueur de son esprit s'y retrempait.

Là, pas plus qu'ailleurs elle ne demeurerait oisive. Loin de diminuer avec les années, sa vaillance se fortifiait dans son activité même, mais de plus en plus marquée au coin de l'originalité hautaine qui lui était propre. Du reste, toujours la même, fier et chaste profil aux lignes un peu dures, une de ces robustes personnalités comme notre temps n'en voit plus, et, à distance, plus grandes que nature.

Une fête tout à la fois, et un honneur pour les montagnards que de posséder « leur dame. » Bien qu'au fond, rien qu'à la voir si imposante et si rigide, chacun en eût de la crainte, sa charité inépuisable lui avait gagné les cœurs. C'était par là qu'elle régnait.

Or, comme elle allait accomplir sa soixantième année, elle voulut, avec le sens pratique qui la caractérisait, laisser à ce coin de pays un souvenir durable de sa munificence. À cet effet, elle résolut de doter la paroisse d'une cloche qui surpas-

serait toutes les autres autant en grandeur qu'en sonorité, et se ferait entendre dans toute la montagne et les endroits d'alentour. Lens ne se vantait pas encore des grandes cloches qui font aujourd'hui sa renommée, les plus belles du pays ; – et il faut croire que la sonnerie de cette époque n'arrivait pas aux oreilles de la noble châtelaine dans les séjours qu'elle faisait en son castel de Diogne, distant d'une lieue de la paroisse, puisqu'il lui vint à l'idée d'y remédier.

Selon une tradition locale, au jour fixé pour la fonte de la- dite cloche, la dame de Platéa vint de Sierre à Lens avec un mulet « si pesamment chargé d'or et d'argent, » que parvenu au sommet de la dernière montée, le pauvre animal qui en avait plus qu'il n'en pouvait porter, s'affaissa sous le poids de son fardeau, et refusa d'aller plus avant.

Le retard occasionné par cet incident n'empêcha pourtant pas la pleine réussite de la cloche qui reçut au baptême les prénoms de sa marraine.



En retour de ce don, il fut stipulé, ainsi que le voulait la coutume en pareil cas, que chaque fois que dame Barbe, de Diogne, sa résidence d'été, se rendrait aux offices de la paroisse, du plus loin qu'on la verrait venir, la grande cloche lancée à toute volée annoncerait son arrivée, et de même au départ l'accompagnerait de sa puissante voix jusqu'à sa rentrée au château.

Voilà comment après des siècles, la Barbe occupe toujours dans le clocher de la vieille paroisse la place d'honneur au milieu de ses trois com-

pagnes, la Salvaterre, la Marie et la Théodule. Mais c'est surtout aux jours de grande fête qu'il faut la voir, alors que tout empanachée de plumes et de fleurs, jetant ses harmonies tantôt à l'orient, tantôt à l'occident, elle se balance dans l'enchevêtrement de la charpente avec des airs de jeunesse, tout comme au temps où à l'arrivée de sa marraine, elle se trémoussait d'allégresse. Ne voit-on pas tous les jours les choses durer plus que ceux qui les ont faites ?

Au commencement de la seconde moitié de ce siècle, on pouvait voir encore à fleur de terre quelques vestiges des assises de la tour de Diogne. Aujourd'hui, sauf des pierres éparses, tout a disparu, et de la demeure qu'affectionnait Barbe Joyeuse, on ne montre plus que l'emplacement, qui recouvre, au dire de quelques-uns, « des souterrains avec tout un attirail de guerre. »

L'ombre de la châtelaine vient-elle aussi errer dans leurs profondeurs, ou bien dans la nuit des Quatre-Temps, se glisse-t-elle peut-être, après l'angélus du soir, autour des grands ormeaux qui dressent leurs rameaux décharnés et noueux sur ce sol dévasté ? Mystère...

Si ce n'est pas elle, c'est au moins sa mémoire qui survit en ces lieux. Une génération redit à l'autre son nom et ses bienfaits ; – et quand vient la nuit de Noël, la nuit solennelle, où tous les clochers de la vallée, vibrant à l'unisson, envoient aux quatre vents des cieux le *Gloria in excelsis*, – les montagnards, lorsqu'ils entendent la Barbe, leur grosse cloche, préluder aux accents du concert pastoral, disent encore comme au temps jadis : « Voici la marche de la dame de Diogne ! »



Ce livre numérique :

a été édité par

**l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande**

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en janvier 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Sylvie, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après Trollet Marie (Mario***), *Un vieux pays, croquis valaisans*, Lausanne, Payot, 1889. La photo de première page, *Lötschental*, a été prise par Sylvie Savary.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez

l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : **www.noslivres.net**.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>

<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>,

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,

<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,

<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>,

<http://fr.wikisource.org> et

<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.